CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE.

1843-1845

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE

ET RELIGIEUSE.

1843-1845.

Que le successeur de Saint Pierre étende donc sa main sur le monde, non pour le bénir seulement, mais pour se faire bénir.

(P. 88. — 31 mars 1843.)

PARIS
TYPOGRAPHIE LACRAMPE FILS ET Cie
RUE DAMIETTE
1847

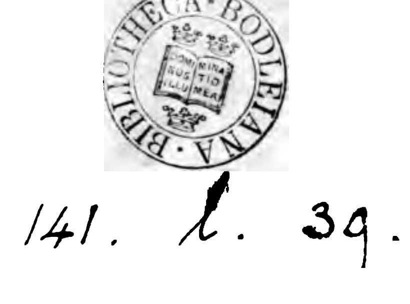


TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LETTRES A UN CATHOLIQUE.

NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE PARTIE.

A M. GUIZOT

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Lyon, le 28 février 1845.

MONSIEUR,

Vous avez daigné me dire que sur la question de l'enseignement (vous la nommiez à juste titre la grande question du siècle) je pourrais présenter quelques idées utiles; vous m'avez ainsi autorisé à vous prier de vouloir bien jeter les yeux sur des lettres dont deux avaient déjà été écrites au moment où vous m'adressiez cette bienveillante parole.

A ce même moment, vous me disiez encore que vous comptiez vous abstenir, cette année comme la précédente, de prendre part aux débats d'une question qui n'est pas, ajoutiez-vous, de la taille de celles qui se résolvent en une session parlementaire; et vous m'approuviez lorsque je vous répondais qu'elle me paraissait aujourd'hui posée sur un terrain bien stérile, et limitée entre des termes bien misérables. J'espère donc que, même en n'adoptant pas les nouveaux termes que je lui assigne, et en refusant de croire à la fécondité du terrain où je la porte, vous ne condamnerez pas les efforts que je tente auprès de deux des plus habiles professeurs de nos jours, pour les engager à sortir de l'ornière où le public et les principaux organes de la presse se plaisent à maintenir le plus puissant véhicule du progrès, l'enseignement.

Permettez-moi d'ajouter que si j'ai pris la liberté de soumettre dernièrement à M. le ministre des affaires étrangères un mémoire sur un sujet de politique actuelle (colonisation de l'Algérie), aujourd'hui ce n'est pas au ministre que je m'adresse, c'est à l'historien, au philosophe qui aime à se reposer des dégoûts de la politique du jour et de la France, dans l'étude et la contemplation de la politique éternelle, universelle.

Après une époque aussi fertile que la nôtre en DOCTRINES, je crois que le moment est venu où les philosophes doivent comprendre que ce mot est synonyme de DOGME, et qu'il est temps de poser le problème inverse de celui qui a été résolu par les philosophes de Nicée, c'est-à-

dire de RESTITUER le ***symbole philosophique***, là où le concile a TRADUIT sa philosophie en ***langue vulgaire***.

Je crois que le moment est venu d'examiner si le grand saint Augustin a réellement CONCILIÉ les deux principes de vie, le double mystère qui enveloppe l'être ***fini*** dans ***l'infini***, ou bien s'il a laissé encore régner la GUERRE là où son esprit cherchait pourtant la PAIX de la Cité de Dieu.

Je crois que le moment est venu de constater que ni Grégoire VII, ni Bossuet, n'ont pu donner au grand problème de la ***division des pouvoirs*** des solutions qui soient applicables à l'époque actuelle, et surtout à l'avenir, puisque Grégoire devait les ***confondre***, en asservissant l'un à l'autre, et que Bossuet devait les *isoler*, de peur qu'ils ne se détruisissent violemment ou frauduleusement l'un par l'autre; tandis que la destinée future du spirituel (c'est-à-dire de la *science*) est de s'ASSOCIER au temporel (c'est-à-dire à l'***industrie***), dans l'humanité pacifiée (c'est-à-dire quand le royaume de César ***ne sera plus de ce monde***, et qu'au contraire le royaume de Dieu ***sera de ce monde***).

Le Christ a dit : MAINTENANT mon royaume n'est ***pas*** de ce monde. Je crois que le moment approche où César lui-même dira : Maintenant mon royaume n'est ***plus*** de ce monde. Ce moment suprême n'est-il pas déjà venu? N'étiez-vous pas naguère auprès du premier Roi qui ait osé proclamer, à la face de *ce monde*, que la plus glorieuse guerre était une calamité? Vous-même, n'avez vous pas prononcé, au sein de cette France si chevaleresque, si belliqueuse, une parole que nul n'aurait été assez brave pour répéter, et que votre prudente sagesse a su entourer, de-

puis, de quelques ménagements à la mesure du temps actuel?

Sans rêver pour notre siècle le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre, qui fut aussi le rêve d'Henri IV et de Sully, que dis-je? qui fut la prétention du César moderne, n'est-il pas évident pour tous que les *Césars* de nos jours ne sont plus ce qu'étaient les *Césars* du siècle de Jésus, du siècle où toute société était constituée pour la guerre et pour la conquête? — Les peuples ne commencent-ils pas à savoir que le vrai, le seul moyen de s'enrichir n'est plus de dépouiller son voisin, mais de travailler, de produire, de faire des échanges? — Le fait TEMPOREL n'est-il pas devenu surtout un fait INDUSTRIEL, au lieu d'être par-dessus tout un fait *militaire?* — Est-ce parce qu'elle possède une flotte formidable que l'Angleterre couvre les mers de ses bâtiments de commerce et borde tous les continents de ses comptoirs? ou bien n'est-ce pas l'idée inverse qui est la vérité? — En un mot, dix-huit siècles de *pré*-dication de la fraternité humaine, *pré*-dication faite par une société pacifique au sein d'innombrables sociétés militaires, n'ont-ils pas converti César à la paix, et par conséquent n'ont-ils pas abattu la véritable et la seule barrière qui divisait les deux mondes en *sacré* et en *profane?*

Oui, l'Église et César devaient former deux mondes, deux mondes ennemis, quels que fussent leurs traités de paix et leurs trêves, tant que l'Eglise *pré-dirait : Pax Domini!* et que César *re-dirait* : Guerre! Mais (que l'Église me le pardonne!) les rôles sont presque changés : l'esprit de paix se pose plutôt aujourd'hui sur le trône que sur l'autel. Après cet épouvantable chaos du dix-huitième

siècle, où le monde fut de nouveau bouleversé, où les *ténèbres* semblaient encore une fois *couvrir la face de l'abîme*, l'esprit de Dieu ne flotte plus seulement sur les eaux, il s'avance et marche sur la *terre*.

Donc le moment est venu de reviser les interprétations dont les temps passés ont revêtu la vérité éternelle, en religion, en philosophie, en morale. Il est temps de donner au dualisme humain sa forme associante, religieuse. Nous l'avons déjà fait pour la politique, en prenant pour symbole de celle de la France l'union de ces deux principes que le passé croyait essentiellement ennemis, et que nous prétendons progressivement mieux respecter, mieux pratiquer : l'ORDRE et la LIBERTÉ.

Le moindre souffle de l'esprit de Dieu, un faible accès de la plus simple logique, n'inspirera-t-il pas à l'Église les deux mots qu'elle doit aussi inscrire sur l'autel? Les philosophes eux-mêmes resteront-ils sourds à un semblable appel ; et la morale ne verra-t-elle pas de nos jours la fin de la guerre entre le *devoir* et l'*intérêt*, ces deux frères de l'ORDRE et de la LIBERTÉ?

Organiser la société *en vue de la lutte* entre l'ordre et la liberté, c'est *restaurer* le passé ; l'organiser pour l'ASSOCIATION de ces deux principes (je ne dis pas seulement leur conciliation), c'est *édifier* l'avenir.— Elever un homme *en vue de la lutte* entre le devoir et l'intérêt, c'est *ressusciter* le vieux mort ; l'élever pour l'ASSOCIATION de ces deux principes de vie, c'est *engendrer* le nouveau-né.

De même, la philosophie n'enfantera que des *spiritualistes* ou *matérialistes ennemis,* tant qu'elle n'aura pas posé comme dogme, comme loi suprême de la foi, comme dé-

finition humaine de la vie, l'ASSOCIATION du moi et du non-moi, de la synthèse et de l'analyse, de la pensée et de la forme, du temps et de l'espace, de l'esprit et de la chair, enfin des deux *personnes* de l'infini, personnes *indéfinissables absolument* par l'homme, et pourtant *définies nécessairement* par lui.

L'éducation morale, philosophique, politique et religieuse de nos jours doit donc reposer sur de nouvelles bases, prendre sa source dans un nouveau dogme, ou mieux encore, dans une nouvelle interprétation du dogme trinaire renfermé dans cette simple parole, formule divine de l'union du moi et du non-moi, éternel symbole de la religion humaine :

Aimer DIEU *par-dessus toutes choses, et son* PROCHAIN *comme* SOI-MÊME.

Telle est la pensée qui a dicté les lettres que je soumets à votre haute intelligence, et que je recommande à votre âme courageuse. J'ose croire que vous trouverez dans ces lettres une confirmation de l'estime que vous avez bien voulu me témoigner. Vous verrez, je l'espère, dans la communication que je prends la liberté de vous faire, une nouvelle preuve de la respectueuse confiance et du profond dévouement de

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A M. EDGARD QUINET

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE.

Paris, octobre 1844.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur, si je ne vous ai pas encore remercié de l'envoi que vous m'avez fait de votre excellent livre : je ne voulais vous écrire qu'après vous avoir lu, et cela m'avait été jusqu'ici impossible. Enfin, hier, j'ai profité de toute ma journée pour lire d'esprit et de cœur votre œuvre, qui m'a donné double pâture.

Vous savez tout ce que j'admire dans la noble guerre que vous faites au passé, et vous me connaissez désireux de vous voir poser et développer les bases de la paix future. Cette fois-ci, comme vous le dites vous-même, vous avez marqué plus nettement les fondements réels, et montré plus clairement les indices de l'avenir. Cependant vous me savez déjà si exigeant, que vous me permettrez de réclamer plus de netteté, plus de clarté encore pour votre œuvre prochaine.

Vous êtes maître, non-seulement de votre auditoire, mais du monde pensant; vous êtes donc LIBRE. A mesure que vous avancez dans votre apostolat, son côté militant, destructif, prend et prendra une importance relative moins grande, à l'égard de son côté organisateur, fondateur, créateur. Souvent, je dis qu'il serait bien désirable pour l'Algérie que l'hercule qui la gouverne déposât pendant une année seulement sa massue pour *empoigner* la charrue; cette activité merveilleuse qu'il a déployée pour la guerre, que de choses ne pourrait-elle pas faire pour la paix? J'en dis autant de cette guerre que vous faites si bien.

Cette nécessité d'achever ce que le siècle précédent a si bien commencé, *d'achever* ce qui meurt (vous le démontrez clairement) depuis plusieurs siècles, cette nécessité est sentie généralement; vous en avez la preuve par l'accueil que reçoit votre parole, par le retentissement que lui donnent les journaux qui ont le plus de publicité. Il me semble que vous devez être effrayé quelquefois de ce succès, car l'histoire vous a appris, et vous rappelez sans cesse à vos auditeurs, que les apostolats ne se font pas aux applaudissements de la foule.

Votre réhabilitation du dix-huitième siècle me paraît de nature à faire naître en vous cette crainte. En effet, comment concilier votre admiration pour les premiers chrétiens avec votre admiration pour la philosophie du dix-huitième siècle? — Pendant que ces premiers chrétiens mouraient au cirque, il y avait aussi des philosophes qui turlupinaient Jupiter et les augures, comme Voltaire le Christ et ses prêtres. Sans les philosophes, même sans les éclectiques, il serait difficile de se rendre raison de l'apparition et du progrès du christianisme; mais enfin il y a là deux œuvres distinctes : l'une destructive, mais préparatoire et déblayante; l'autre constructrice et bâtissante, pleine de vie et d'avenir. Des deux côtés c'est bien l'humanité, inspirée par le même Dieu qui donne la MORT et la NAISSANCE; mais, encore une fois, ce sont deux *opérations distinctes*, pour l'homme et en Dieu même.

Ceci m'amène à vous faire remarquer que votre admirable portrait de Voltaire se rapproche d'un portrait qui pourtant vous fait horreur. Il fallait, dites-vous, que l'Église fût punie de ses crimes par les flagellations de l'esprit; Voltaire est l'ange d'extermination. — Vous avez bien raison, Voltaire est le bourreau. Sans doute, celui qui punit, flagelle, extermine, joue un grand rôle dans le monde; de Maistre, qui le sentait, l'a mal dit; vous, qui le sentez aussi, le dites bien, parce que de Maistre n'a senti que l'instrument aveugle, et vous l'instrument intelligent des corrections de la justice divine. Mais Dieu ne corrige pas toujours; tous ses anges ne sont pas *exterminateurs;* la justice n'est pas même l'expression suprême de son infinité; c'est l'amour qui est l'essence de vie

universelle, comme c'est lui qui est l'âme de l'homme.

Qui n'aime pas en frappant est un BOURREAU. Le dix-huitième siècle n'a pas pu aimer ses *victimes*, de même que les premiers siècles de notre ère n'aimaient pas leurs *martyrs;* le passé contre l'avenir a ses Dioclétien, ses Julien même; l'avenir contre le passé a ses Diderot, ses Voltaire, comme il a eu son Robespierre.

Ils sont grands ces bourreaux de l'humanité, ce sont même des héros, et Napoléon est le dernier rejeton de cette race sublime; mais pourquoi donc ne pas classer, comme en botanique et dans toute science naturelle, les espèces et les genres? Pourquoi faire de Voltaire un Saint Paul, un révélateur, un Christ peut-être? Pourquoi donner aux philosophes un nom qui, de leur vivant, les eût fait rire? Pourquoi en faire des hommes RELIGIEUX?

Ce grand mot de religion, si on l'applique à toutes les époques de l'humanité, à toutes les grandeurs du génie, à tous les héros, autant le supprimer de la langue.

Que le Christ et Moïse, que Mahomet et Luther lui-même forment au moins une variété dans l'histoire de l'humanité; Platon et Aristote, Voltaire et Rousseau en formeront une autre, où n'entreront point Saint Athanase, Saint Ambroise, Saint Jérôme, Saint Augustin. Sans cela, pas d'histoire; panthéisme confus.

Quand des sauvages intelligents commencent à se dégoûter de leurs fétiches dont ils découvrent le mensonge et la faiblesse, ils les battent, les cassent et les foulent aux pieds; mais on n'appelle pas cela fonder une religion, révéler au monde une foi nouvelle; c'est une négation, voilà tout; et il en faut deux pour l'affirmation; il faut

que des hommes viennent, comme disait de Maistre, qui mettent fin à ce siècle de destruction, et lui disent : Tu es toi-même faible et menteur!...

Comment avez-vous pu, lorsque vous reconnaissez vous-même que Voltaire est passé de Goëthe à Byron, à Hégel, chercher à le ramener triomphant en France, dans la nation avant-garde de l'humanité! Que les Allemands en soient encore là, c'est tout simple; il y a bien entre eux et nous, pour la grande marche de l'humanité vers Dieu, un bon siècle de distance. Pourquoi d'ailleurs, vous qui aimez tant l'*avenir*, vous passionner ainsi pour *ce passé* qui est un *présent* pour l'Allemagne, et qui sera demain *le présent* de la malheureuse Espagne? Il faut, sans doute, que Voltaire *extermine* le protestantisme allemand, et il *exterminera* le catholicisme espagnol; mais en France, pour souffler sur la poussière du cadavre que Voltaire y a fait, nous n'avons plus besoin que d'aspirer l'avenir.

Votre cours est sur l'*Eglise romaine et la société moderne*, et pourtant l'homme le plus moderne, dans votre livre, c'est, je crois, Châteaubriand, qui, avec Rancé, creuse sa tombe, d'où sortiront ses mémoires! Je ne sais pas si vous vous rappelez que j'écrivais à Heine de signaler au monde l'espoir de l'avenir dans la génération vivante. C'est là vraiment la société moderne qu'il faut mettre en présence de l'Église romaine, si vous voulez que celle-ci recule et s'effraye, car elle n'a pas peur des fantômes, elle a assez joué avec leurs osselets.

Ne savez-vous donc pas qu'au moment où Napoléon se faisait sacrer César par le Pape, Saint-Simon se prépa-

rait déjà à écrire : « Le meilleur théologien est celui qui fait les applications les plus générales du principe fondamental de la morale divine; le meilleur théologien est le véritable Pape, il est le vicaire de Dieu sur la terre. Si les conséquences que je vais vous présenter sont justes, si la doctrine que je vais exposer est bonne, c'est au nom de Dieu que j'aurai parlé. »

A la même époque, Fourier, au milieu de la *guerre universelle*, rêvait déjà la société d'*harmonie universelle*.

Entre le dix-huitième siècle et nous, entre les anciens et les modernes, ces deux hommes creusaient un abîme, ils mettaient fin, en France, à ce siècle qui durait toujours, à ce siècle de destruction. Eux seuls, à côté de Napoléon qui badigeonnait du VIEUX, qui faisait des barons et des évêques, eux, les premiers, ont parlé de faire du *neuf*. Sans eux (ou tous autres à leur place) nous chanterions Collé, Vadé et Parny comme sous le Directoire, ou la *Marseillaise* comme en 93, avec accompagnement de guillotine ou de canon ; ou bien nous servirions la messe comme au bon vieux temps; ou bien enfin nous lirions la *Pucelle* et peut-être *Horace*, ce livre des hommes de goût dégoûtés.

Sans eux, mon cher Quinet, vous ne nous diriez pas les bonnes choses que vous nous dites, car celles-là, soyez-en sûr, vous ne les avez pas apprises dans Voltaire.

La société moderne ! mais, bonne ou mauvaise, qui donc a donné, même à M. Guizot et au Roi, « la paix partout, la paix toujours? » qui donc a créé cette société d'argent, à la place de la société de fer de Napoléon et de la Convention? Attaquez, bafouez les pères de cette *société*

moderne, si vous trouvez qu'elle pue la paix et l'industrie; mais ce n'est ni Voltaire, ni Rousseau, ni Napoléon, qui ont fait *ce monde*.

Les premiers chrétiens ont aussi été accusés de *pourrir* le vieux monde romain, parce qu'ils enfouissaient ce fumier sous la terre où ils jetaient à pleines mains la semence des générations futures. Les philosophes disaient que Saint Paul déraisonnait; les hommes d'état, qu'il était un perturbateur; les femmes, qu'il était très-immoral.

Oui, le sentiment de paix, d'association entre tous les peuples, de justice pour tous les lieux et tous les temps; le besoin de *réaliser* d'une manière positive, et non par le mot seul, la fraternité humaine; la passion d'améliorer effectivement et administrativement le sort moral, physique et intellectuel du peuple, ont trouvé des organes puissants, alors que tous les grands du monde jouaient à la bataille, faisaient des veuves et des orphelins, et traitaient le prolétaire comme chair à canon.

Voici donc les vrais pères de la société moderne; reste à savoir qui est, et ce qu'est cette société.

Vous dites qu'en Espagne on ne demande pas que le clergé creuse des canaux et construise des manufactures; on a bien raison; mais les prêtres de Thèbes *faisaient* creuser des canaux, ceux de la Judée *présidaient* à l'agriculture; ceux de l'avenir, soyez-en sûr, *béniront* les drapeaux de l'armée des travailleurs, comme les prêtres du Dieu des armées destructives bénissaient ceux de César. Ils aimeront et connaîtront le travail pacifique, ils feront

transformer le fer de lance en soc de charrue, et ce sera là un beau travail de l'âme.

Or, pour cela que faut-il? Que l'enseignement et l'éducation tournent le cœur, l'esprit et les bras vers la PRODUCTION et non vers la *destruction* des autres et de soi-même, comme l'ont fait jusqu'ici tous les CLERGÉS et tous les ÉTATS; car toujours les États ont cru avoir un ennemi *en dehors d'eux*, et les Clergés ont enseigné aux hommes qu'ils avaient *en eux-mêmes*, dans le cœur humain, un ennemi, un démon à combattre.

Le monde a vécu jusqu'ici sous l'empire de la doctrine des deux *principes ennemis;* la révélation nouvelle, c'est l'UNION de *deux principes amis,* du moi et du non-moi, de la patrie et de l'étranger, du passé et de l'avenir, de l'homme et de la femme, de l'ordre et de la liberté, du devoir et de l'intérêt, en un mot, des deux faces de toute existence dans le sein de la vie universelle.

C'est là ce qui a engendré le monde moderne; telle est la vraie doctrine universelle, parce qu'elle est *pacifique* et fécondante; c'est là l'esprit qui se promène aujourd'hui sur le monde et l'électrise mystérieusement, à l'insu de presque tous.

Lorsque M. Thiers écrivit sa belle thèse pour l'État contre l'Église, à propos de l'enseignement, il n'y manqua qu'une seule chose, mais capitale, et dont l'absence ne fait de ce rapport qu'une habile parole, un vain bruit. Cette chose, c'est *ce qu'il faudrait enseigner* à la société moderne, pour avoir le droit de faire la leçon à ses enseigneurs anciens.

En d'autres termes, tant qu'on n'osera pas aborder avec l'Église les questions de dogme, on divaguera.

Comme le disait autrefois un ami : *On ne comprend pas Dieu quand on ne comprend pas la trinité.*

Que M. Thiers laisse passer la *trinité*, cela ne m'étonne pas, parce qu'il veut être ministre, et non point ministre du *Seigneur Dieu;* mais vous qui n'avez pas cette ambition mesquine, vous qui n'avez pas pour auditeurs des députés, et qui devez chercher partout des *élus*, mais des *élus de Dieu*, arrivez donc hardiment au *dogme.*

Comment entendez-vous le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit?* Toute la question est là.

Aussi finirai-je là ma longue lettre. Pour vous écrire ainsi, il faut que je compte bien sur votre amitié, car je crois vous donner, par la liberté que je prends avec vous, une grande preuve de celle de votre tout dévoué.

A M. LE COMTE B....

Paris, octobre 1844.

MONSIEUR LE COMTE,

Nous avons commencé hier notre connaissance par une question bien grave que vous avez soulevée; elle était si grave, qu'il m'a paru nécessaire de me réserver d'y répondre plus tard, si j'acquérais la conviction, largement acquise dans les quelques heures suivantes, qu'il n'y avait pas de question assez haute pour vous être étrangère, et que les plus hautes vous étaient le plus chères et familières.

Il s'agissait entre nous de la *procession des trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.*

D'abord, comment pourriez-vous croire qu'une question théologique ou métaphysique qui a été si longtemps discutée par les plus grands hommes d'une grande époque, et qui, plus tard, par des solutions différentes, divisait des nations, ces nations prenant dès lors des allures et des formes sociales différentes, comment pourriez-vous croire, dis-je, que ces questions ne recouvrent point les plus hauts mystères du *cœur*, de l'*esprit*, et même du *corps* humain ?

Si, comme j'en ai la conviction, dans la pensée des élaborateurs du dogme chrétien, les attributs de l'être divin n'ont jamais été autre chose que les attributs de l'être fini, divinisés; si les Pères de l'Église, si le Christ lui-même, ont donné simplement, c'est-à-dire divinement, la vie aux entités ontologiques des philosophes ; si Saint Augustin, par exemple, savait son Platon sur le bout du doigt et jouait avec sa trinité philosophique en la transformant dans sa grande âme de prêtre, c'est-à-dire en la rendant populaire; si je le vois dogmatiser sur le SAVOIR, le VOULOIR et le POUVOIR, en même temps qu'il dogmatise sur le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit*, alors il me semble que je comprends l'importance de l'ordre selon lequel se règle la *procession* des trois formes de la vie humaine et divine.

Supposez qu'à une époque de l'histoire de l'humanité les peuples aient eu besoin d'avoir à leur tête les hommes d'*action*, à une autre époque les hommes de *science*, à une autre les hommes de *cœur;* il est clair qu'à chacune

de ces époques ces peuples auraient vécu sous l'empire d'une solution différente du dogme universel, selon une procession différente des attributs de l'être social et de l'être divin.

Si, pour vérifier et démontrer cette pensée, examinant en effet les peuples qui se sont divisés en croyances religieuses diverses, vous les voyez constitués politiquement sous la forme constitutive de leur Dieu, alors vous reconnaissez qu'il y a effectivement un lien entre ces solutions théologiques et la destinée des nations.

C'est ainsi que l'arianisme, pour n'avoir pas compris la trinité catholique, pour être resté plus ferme dans l'unité de Moïse, a préparé l'Orient à l'unité autocratique de Mahomet, à l'unité du *livre* et du *sabre*, à l'absorption du *savoir* et du *vouloir* dans le *pouvoir*. C'est ainsi encore que le schisme grec a constitué une société chrétienne, dans laquelle la personne du Christ, l'humanité, le peuple, n'étant *reliée* que par celle du *Père* à celle du *Saint-Esprit*, est restée esclave, au-dessous d'une autre unité autocratique, véritable absorption du *savoir* et du *pouvoir* dans le *vouloir*, de la science et de l'industrie dans le *caprice* d'un Czar.

L'union religieuse des peuples qui forment l'humanité exige donc une entente sur le dogme aussi bien que sur la discipline. Il ne s'agit pas seulement, comme vous le pensez, de l'autorité religieuse du Pape; là n'est pas le seul, ni même le principal obstacle.

Je dis que le papisme n'est pas le principal obstacle; parce que, de toutes les solutions, celle du catholicisme me paraît la plus avancée, quoi qu'elle ne soit pas, selon

moi, parfaite, quoique l'avenir ne lui appartienne pas. Le papisme ou catholicisme, en divisant le monde en deux parts, celle de l'esprit et celle de la chair, a mis d'une part le *savoir*, et de l'autre le *pouvoir*. A l'Église, la science de Dieu le Père; à César, la puissance sur le monde des chrétiens.

Telle est la division de la vie catholique; mais le lien entre les deux termes de ce dualisme est resté mystérieux; le Saint-Esprit est resté voilé, il n'a pas eu de représentant dans ce monde catholique; le *vouloir*, le bon-vouloir, lien du *savoir* et du *pouvoir*, n'est pas constitué. Vous savez pourtant que, selon les docteurs, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et qu'il est leur lien. Vous savez aussi que, selon le papisme, l'apparition, la venue promise du Saint-Esprit a eu lieu, et qu'il s'est montré aux apôtres pour ne plus revenir. Là est, selon moi, l'erreur du papisme; mais je crois qu'il partage celle-ci avec toutes les communions chrétiennes, sauf peut-être les *millénaires*.

L'Eglise papale, fondée pour *enseigner* le monde, non pour le *gouverner* (c'est là sa foi dogmatique), a donc eu, comme autorité religieuse, *sa volonté*, tandis que César, qui devait le gouverner, avait la *sienne*. Le Saint-Esprit, dogmatiquement, doit être un lien; mais pratiquement, en fait, ce lien a sans cesse été coupé en deux, et à force de rattacher les deux bouts, les Églises et les trônes se sont divisés et dissous. Ni Rome ni César n'ont pu garder leur empire; le protestantisme d'une part, et l'esprit révolutionnaire de l'autre, ont réduit en poussière ces deux grandes figures, ces deux personnes suprêmes du dualisme catholique, le Pape et l'Empereur, le Père et le Fils.

Où est le lien qui pourra les réunir, les reconstituer, redonner la vie à l'enseignement et au gouvernement des hommes, les *relier?* Où sont les apôtres de la religion nouvelle?

A cette demande, monsieur le comte, je désire qu'un jour vous puissiez répondre que vous connaissez des hommes qui ont cette grande passion, cette religieuse ambition dans l'âme. Si vous pensez aujourd'hui que ces hommes ont du *savoir*, qu'ils portent en eux la faculté de *pouvoir*, soyez certain qu'ils ont par-dessus tout le *bon-vouloir* qu'il est si rare de trouver aujourd'hui, dont vous doutez souvent, je le crois, vous-même, dans les autres, mais qui pourtant n'est point aujourd'hui, comme dans la Genèse, porté sur les eaux; il se meut dans le monde.

Au siècle dernier, un Russe qui venait à Paris voulait dîner avec Voltaire, Diderot et d'Alembert, et là, sans s'en douter, on préparait la révolution française, en écrasant l'infâme, en plaisantant sur la Trinité, sur tous les dogmes, c'est-à-dire sur toute la SCIENCE du passé; c'était même ce qu'on appelait faire de *l'histoire*. En faisant cette méchante histoire, on enfantait réellement un avenir de guillotine. Votre Empereur Paul a senti cela; votre Empereur Alexandre l'a compris; je crois que votre Empereur Nicolas le sent et le comprend, et qu'il peut, ce que n'ont pu ni Paul, ni Alexandre, mettre fin en Europe, dans la chrétienté et dans le monde entier (car l'islamisme lui-même raille Allah), au siècle de Voltaire.

Ce ne sera pas, comme Paul, en le niant; comme Alexandre, en le combattant; ce sera en fixant les yeux sur le

siècle qui doit le suivre; ce sera en cessant de lutter contre le passé, et en embrassant l'avenir.

Vous le voyez, monsieur le comte, on rencontre aujourd'hui à Paris ce qu'on n'y aurait pas trouvé au temps de Catherine. De Maistre écrivait près du palais de Paul; moi-même je suis parti de la capitale d'Alexandre, de ce chef de la sainte alliance des Rois, pour venir me jeter dans la mansarde où trônait le chef de la sainte alliance des peuples et des Rois, Saint-Simon; enfin hier, vous et un serviteur fidèle de votre Empereur, vous avez affectueusement dîné et causé avec des hommes que la France condamnait naguère à la prison et repoussait de son sein, comme immoraux et brouillons politiques : c'est que le temps a marché, c'est que l'ESPRIT s'avance vers la Russie aussi bien que vers la France; c'est aussi que vos trois Empereurs ont suivi ce mouvement des âmes; Paul et de Maistre sont contemporains; Alexandre et Saint-Simon le sont aussi, et je suis né la même année que votre grand Empereur.

Songez, monsieur le comte, que vous aviez hier auprès de vous, à votre droite, un serf de l'industrie française, et à votre gauche un des aristocrates de cette industrie, tous deux unis dans un même esprit de paix et d'association, d'ordre et de liberté. Là, vous avez vu que nous ne préparions pas au monde une révolution destructive, mais une évolution féconde.

Que vous nous considériez comme des instruments nécessaires d'un événement décrété sans nous par la Providence, ou par la force des choses; que vous ne reconnaissiez pas en nous la puissance d'apprendre à l'humanité

l'air qu'elle doit jouer sur le clavier divin, toujours est-il que vous avez entendu hier un air nouveau, chanté par le prolétaire Vinçard, air qui ne ressemble ni à la *Marseillaise*, ni aux chants qu'on apprenait à l'école du dix-huitième siècle.

J'espère, monsieur le comte, que vous garderez le souvenir de cette soirée, heureuse pour moi, puisqu'elle m'a procuré le plaisir de faire votre connaissance. Recevez, je vous prie, la nouvelle expression des sentiments que m'ont fait éprouver, pour votre personne, la profondeur et la variété de vos connaissances, la haute portée de votre intelligence, et l'élévation de cœur qui nous a tous frappés et charmés, en vous et dans votre ami. C'est une belle soirée de Paris que vous nous avez donnée, en échange des belles soirées que de Maistre donnait à Saint-Pétersbourg.

Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma haute estime et de mon parfait dévouement.

A M. MICHELET

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE.

Lyon, le 28 février 1845.

Mon cher monsieur,

Laissez-moi vous appeler ainsi, quoique je n'aie pas eu encore le bonheur de vous serrer la main et de vous dire l'affection et l'estime que depuis bien longtemps j'ai pour vous. J'ai reçu à Paris votre dernier ouvrage ; j'étais alors souffrant, malade ; je n'ai pas voulu le lire en si mauvaise disposition ; un voyage à Lyon m'a remis sur pied, et j'ai trouvé l'ami Arlès lisant ce volume, que vous lui aviez aussi envoyé. Nous l'avons lu ensemble, et aujourd'hui je puis vous en remercier pour lui et pour moi.

Je ne sais si Quinet vous a montré ce que je lui ai écrit sur la grande œuvre que tous deux vous accomplissez. En voici le résumé: vous préparez le terrain pour l'édifice nouveau, avec un courage et un talent admirables; mais il me tarde de vous voir l'un et l'autre commencer à bâtir, à poser les bases visibles, sensibles pour tous, les bases de ce monument d'avenir qui doit s'élever sur les ruines de celui du passé.

Je suis loin de prétendre que, contre des tentatives aveugles de restauration, de résurrection, il ne faille pas encore employer la sape et la hache, et qu'à ce terrible service les plus mâles courages ne soient pas nécessaires; mais n'est-il pas évident, pour vous comme pour moi, que tout ceci mène prochainement à un examen du principe sous l'empire duquel le passé a vécu et vit encore, et à l'énoncé de celui sous lequel l'humanité veut et doit vivre désormais et qu'elle contient en germe dans son sein? Ne s'agit-il pas, en deux mots, de déposer le dogme du passé et de poser celui de l'avenir?

Discuter entre Jésuites et Université, entre Lacordaire et Villemain, de Ravignan et de Salvandy, Bautain et Cousin, évêques et conseil d'État, c'est bien, c'est fort bien; mais pour savoir qui, des prêtres ou de l'Université, de l'Église ou de l'État, doit enseigner la génération actuelle, il me semble qu'il faudrait d'abord dire ce que cette génération a *besoin* d'apprendre. Je suis convaincu qu'alors on verrait que prêtre et Université sont à peu près autant l'un que l'autre hors de la voie du présent qui mène à l'avenir, qu'ils barbotent également dans l'ornière du passé. Je crois aussi que tous deux auraient à profiter, si l'on mon-

trait clairement, à eux et au monde, qu'il y a autre chose à enseigner que ce qu'ils enseignent, et qu'ils doivent l'enseigner autrement qu'ils n'enseignent leur vieille doctrine des clercs, tonsurés ou non, du passé.

Est-ce à dire que je crois possible et utile d'opposer aujourd'hui au catéchisme de l'Église un catéchisme improvisé, et même de remplacer la *Grammaire de Lhomond* par une grammaire nouvelle? Je suis plus modeste et en même temps plus ambitieux; je crois tout simplement et très-orgueilleusement qu'il faut aborder la trinité religieuse, Père, Fils et Saint-Esprit, et le dualisme politique et religieux qui divise le monde en deux camps ennemis, le monde sacré et le monde profane, et en général tous ces duels d'entités rivales, dans lesquels il s'agit toujours jusqu'ici, pour chacune d'elles, de la mort de l'autre.

Sans cela, comme le catholicisme est l'expression fidèle de son dogme; comme la politique chrétienne repose sur l'antagonisme de deux principes contraires, par essence et nature; comme le principe qui régit généralement encore chaque individu est un principe de lutte de lui contre ce qui n'est pas lui, que dis-je, de lui contre lui-même, il est impossible d'arriver à autre chose qu'à tuer ou être tué, mais non point à donner la vie, ou du moins on ne la donne alors que machinalement, et, pour ainsi dire, par hasard, c'est-à-dire par providence.

Sans doute, le passé doit mourir; mais doit-il être tué, l'être volontairement comme le supposaient et le pratiquaient certaines croyances antiques? Je pense que l'avenir réprouvera cette foi barbare, et qu'il posera en principe que, dans la vie présente, le passé s'endort, de même que

l'avenir s'éveille, *entouré* de l'*amour de ce qui est*. J'aime à penser que le grand-père embrassera une dernière fois avec amour son petit-fils, en présence du père et de la mère, qui sont à lui-même ses propres enfants.

Dans tout ceci, je ne trouve place ni pour le fils ni pour le petit-fils égorgeant leur père ou grand-père, celui-ci fût-il tombé en démence ou en enfance; l'initié ne doit plus tuer l'initiateur.

J'ai foi que ce qui manque avant tout au clergé actuel, à quelque communion qu'il appartienne, c'est la révélation de ce que peut et doit être l'homme futur, l'humanité. Tant qu'on ne mettra sous ses yeux que l'homme qui fut ou même celui qui est, le prêtre aura toute raison de croire qu'il a, plus que qui que ce soit, le secret de la bonne *direction* de cette âme.

Où allons-nous? allons-nous où l'Église croit que nous allons? Toute la question est là. Or, où l'Église croit-elle et dit-elle que nous allons? Est-ce à l'anéantissement de la chair, par exemple, ou bien à la réhabilitation, régénération et sanctification de la chair? Tous les chrétiens, en tant que chrétiens, répondront (sauf quelques exceptions, interprètes rêveurs de quelques paroles obscures des vieux livres), tous répondront : « La chair retourne au néant d'où elle est sortie; la vie est un temps d'épreuves pour l'esprit; la terre une vallée de larmes, un lieu d'expiation, de mortification et de détachement, de pourriture, pour la chair corruptible, corrompue et corrompante. »

De ce principe très-élémentaire ressort non-seulement une règle pour la conduite morale de chacun, mais encore une règle pour les relations du monde spirituel avec

le monde temporel, par conséquent un concordat entre le sacré et le profane, dans lequel celui-ci, à son insu même, consent d'avance à sa déchéance future. Dès qu'il a signé, ce n'est plus qu'une affaire de *temps*. Et il en résulte encore, même dans le sein du monde temporel, un code de droits et de devoirs, par lequel les hommes de l'*esprit* exploitent les hommes de la *chair*, au lieu de s'ASSOCIER entre eux; de sorte que l'histoire de l'humanité chrétienne a été la *compression*, dite sacrée, du *fait* par le *droit*, ou la *révolte*, dite profane et même impie, du *fait* contre le *droit*.

Quand La Fayette a dit : L'insurrection est le plus saint des devoirs, il a tout simplement *retourné* le dogme, il ne l'a pas *renouvelé*. Toutes les époques régulières et révolutionnaires du passé sont les deux formes d'une même formule d'antagonisme, écrite de gauche à droite ou de droite à gauche : antagonisme de famille à famille, de caste à caste, de peuple à peuple. La famille, la caste, le peuple qui se prétendait un *droit*, exploitait la famille, la caste, le peuple qui n'était qu'un *fait*, jusqu'au moment où ce *dernier* pouvait dire : Bienheureux les derniers, car ils sont devenus les premiers! et le fait nouveau détrônait le vieux droit.

Dans ces évolutions successives, sans doute l'humanité en masse a beaucoup gagné; elle a gagné de comprendre progressivement, par une suite de transactions de plus en plus larges et généreuses entre le fait et le droit, que pour l'homme, être *fini*, il n'existe pas de droit tellement *absolu* qu'il ne puisse et ne doive être modifié par un fait NOUVEAU, ou simplement *croissant*.

En même temps, à chaque évolution, l'accès du pouvoir social devenait plus facile à tous; et cependant, nous en sommes encore à chercher aujourd'hui une définition de ce que doit être moralement, religieusement, le POUVOIR; de sorte que les sociétés n'ont pas cessé d'être des *exploitations* de gouvernés par gouvernants, de serviteurs par maîtres, au lieu d'être des ASSOCIATIONS.

Et le mariage lui-même, et la famille, grand Dieu! n'est-ce pas toujours l'exploitation de l'un des conjoints par l'autre, ou des enfants par les parents, ou des parents par les enfants?

L'humanité touche cependant à cette grande transformation de l'antagonisme en association; mais pour qu'elle entre dans cette voie, il faut que les âmes d'élite lui fassent sentir qu'en effet tous ces dualismes, entre lesquels l'être fini se trouve nécessairement ou divinement placé, sont harmoniques et non point hostiles.

C'est donc une révision de ces arrêts des grands conciles qu'il faut faire; c'est un nouvel examen de la procession entre les trois personnes de la trinité; c'est un symbole de foi à préparer, un *Credo*, une nouvelle définition de la vie.

Entre un philosophe qui dirait : la vie est l'*association* du moi et du non-moi (amour), et celui qui prétendrait que c'est l'*exploitation* du non-moi par le moi (égoïsme), ou bien encore celui qui dirait : c'est l'*exploitation* du moi par le non-moi (humilité, servilité), certes la différence est grande; de même entre le moraliste qui dirait : le mariage c'est l'union par ÉGALITÉ de l'*homme* et de la *femme*, et celui qui dirait : c'est l'union par OBÉISSANCE de la *femme*

à l'autorité de l'*homme*, la différence est aussi fort grande. Eh bien! en toutes choses, les premiers principes, selon leur nature, portent leurs conséquences. Alors, pourquoi s'étonner et se plaindre de ce qu'il y ait encore tant d'hommes qui prêchent aujourd'hui, les uns en y croyant eux-mêmes, les autres comme moyen d'exploitation, cette grande doctrine du détachement de l'âme des choses terrestres, et de l'obéissance passive du moi profane au non-moi sacré? Pourquoi reprocher au prêtre de détacher la femme de son mari, de ses enfants, de ses biens, et au Jésuite de faire du Jésuite même un cadavre, si on ne démontre pas que le dogme auquel ils obéissent en agissant ainsi, n'est pas celui qui doit régner sur l'humanité nouvelle?

D'ailleurs, mon cher monsieur, vous avez dit vous-même : « Une vieille femme, pour le laïque, est une vieille; pour le prêtre, c'est une femme. Où le monde finit le prêtre commence. » Prenant au très-grand sérieux cette parole, j'ajoute : « Un vieux domestique, un vieux ouvrier, pour le laïque, est un instrument usé; pour le prêtre, c'est un homme; où le monde finit le prêtre commence. » Ceci n'explique-t-il pas même pourquoi, au dix-neuvième siècle, les églises sont pleines *de vieilles femmes, de domestiques, de prolétaires?*

Mais ce n'est pas tout; qu'est-ce donc que le jeune garçon et la jeune fille pour le monde? Est-ce qu'on ne doit pas dire aussi, pour eux, que là où le monde n'a pas même commencé, le prêtre a déjà presque achevé? Est-ce que ce n'est pas lui, lui seul, qui, même aujourd'hui, enseigne à l'enfance à balbutier le nom de Dieu?

Est-ce que ce n'est pas lui, lui seul, qui a DROIT, de par la volonté expresse du monde, de par le consentement au moins tacite du père, d'enseigner la morale au fils et à la fille?

Oui, mon cher monsieur, tout ce qui est trop vieux ou trop jeune pour garder ou prendre sa place dans le monde; tous ceux qui en sont repoussés ou délaissés parce qu'ils sont pauvres ou infirmes; en un mot, les faibles écrasés par les puissants trouvent encore dans le *prêtre* la consolation et l'espoir; car en les détachant de ce monde *ingrat, imprévoyant,* il les rattache à un *autre monde* de *grâce* et de *providence.*

Le prêtre conservera ce saint et glorieux privilége, par-dessus tous les philanthropes et philosophes humanitaires, tant que ceux-ci ne prêcheront pas, comme DOGME de ce monde même, comme loi de la terre et non point seulement comme loi du ciel, l'ASSOCIATION de la *vieillesse* et de l'*enfance* dans la famille; du *maître* et de l'*ouvrier* dans l'atelier; du *gouvernant* et du *gouverné* dans l'État; tant qu'ils n'affirmeront pas que le temps est arrivé, MAINTENANT, où le règne de Dieu doit être réalisé *sur la terre* comme *au ciel*, et où chacun, quelle que soit sa naissance, doit être *honoré, rétribué, élevé* selon ses œuvres *passées, présentes* ou *futures*, c'est-à-dire a droit à la *retraite*, au *salaire*, à l'*éducation* qu'il *mérite*; enfin tant qu'ils ne confesseront pas que telle est la volonté de Dieu.

Vous avez reconnu vous être trompé pour avoir dit que des hommes mariés n'auraient pu élever ces églises go-

thiques, monuments sublimes, cette flèche de Strasbourg, etc. Mais vous paraissez croire qu'en montrant l'esprit chrétien dans ces pierres vivantes, vous avez enseigné au clergé lui-même, qui ne l'a pas compris, dites-vous, ce que signifiaient ces pierres, et l'avez remis ainsi sur la voie de ce qu'il devrait faire aujourd'hui. En effet, vous avez puissamment réhabilité le passé, que le dix-huitième siècle avait méconnu, et vous avez ainsi préparé l'avenir, qui ne peut s'établir que par la justice et non par la violence, par la *re-connaissance,* et non par l'*ignorance.* Mais si l'esprit chrétien n'était pas destiné à subir lui-même une transfiguration, nous serions condamnés à voir se repeupler les cathédrales, comme elles l'étaient il y a six à huit siècles, car elles sont la fidèle expression du *dogme,* elles sont l'esprit chrétien pétrifié.

Eh bien! ce *signe de pierre* n'est plus un signe d'avenir, car l'esprit de Dieu ne doit plus être en dehors du monde, mais bien réellement dans le monde; car la matière, qui aspirait à la vie et la cherchait alors dans le *ciel,* la doit trouver aussi *sur la terre;* car la maison de Dieu cesse d'être un lieu de pénitence, d'expiation, de tristesse, de mort au monde, pour devenir aussi la maison du peuple, son lieu de COMMUNION avec les autres peuples, le centre de ses relations catholiques avec le monde. En un mot, la politique et la religion ne doivent plus être qu'une seule et même chose, le jour où le règne de Dieu n'est plus seulement dans le ciel, le jour où ses ministres sont vraiment aussi les ministres des intérêts de l'HUMANITÉ.

Oh non! le temple de l'avenir ne sera pas une copie de ces sublimes et sévères cathédrales; celles-ci seront tou-

jours admirables pour *détacher* l'esprit de la terre, pour le faire régner en maître dans le monde des sombres rêves, pour le mettre en rapport mystique de tristesse avec *ce qui fut et ce qui sera*, mais non pour établir un lien réel, un lien joyeux et vivant entre l'homme et CE QUI EST. La MORT y règne d'une façon magnifique et sauvage, la VIE y reçoit un triste baptême de renonciation à elle-même; et la communion, pour avoir été conçue par l'esprit chrétien comme l'union de l'homme à Dieu, détache l'homme de l'homme plutôt qu'elle ne les unit. Oui, dans la communion même, l'Église est parvenue à isoler les uns des autres tous ces convives de la sainte table; dans l'immensité de ce vase sacré, chacun sent son âme, comme les hosties au ciboire, séparée de celles de ses frères et seule en présence de son Dieu.

Quelque grande qu'elle soit, et même plus elle est grande, la cathédrale est la maison d'isolement; c'est le monument de l'individu, prêtre ou fidèle; c'est une cellule.

Prêtre ou fidèle, viens-je de dire, et je l'ai dit au singulier; c'est qu'en effet, lorsque je parcourais les vieux temples de l'Égypte, je voyais la place d'un peuple de prêtres et d'un peuple de fidèles; et dans ces vastes solitudes il me semblait voir encore ces deux peuples *agir*, se *mouvoir*, bien plus que *méditer* sur eux, prier pour eux, songer à eux, ne voir qu'eux et leur Dieu. Ces temples, c'était le MONDE, leur monde à tous; et si quelques lieux secrets étaient réservés pour les initiés, si pour les prêtres le dogme avait une formule, et pour les fidèles une autre formule, au moins tous s'occupaient au temple de l'œuvre

commune; et la pierre raconte aujourd'hui leurs travaux, leur histoire, leurs mœurs, leur société.

« Quelle demeure que cette Église! dites-vous. Quel hôte immense doit donc y habiter! » — Vous le voyez, pour vous aussi, Église vous fait songer à un *homme;* dans l'avenir, ce mot fera songer surtout à HUMANITÉ; c'est qu'alors la pierre elle-même prononcera ce grand nom.

A qui dirait que Notre-Dame est une œuvre *sur*-humaine, je serais tenté de dire *in*-humaine. Glace du corps, glace de l'âme, extase de l'esprit, ce n'est point là la vie, et pourtant c'est bien l'esprit chrétien; car Dieu, pur esprit, a été crucifié dans la chair, en Jésus-Christ, pour le salut des hommes; car l'âme de l'homme doit retourner solitaire à Dieu, comme elle a été créée par lui solitaire.

Comment se fait-il, cher monsieur, que dans tout votre ouvrage le prêtre actuel, le prêtre du dix-neuvième siècle, cet esprit étroit, chaussé de gros souliers, couvert d'une sale robe noire, cet ange mal peigné, à figure plate et souvent ignoble, vous ait paru un Lovelace, un don Juan, comme pouvaient l'être autrefois un vigoureux et beau cordelier, un charmant abbé musqué, un riche et aimable possesseur de scandaleux bénéfices?

Je sais qu'il y eut naguère, et qu'il y a sans doute encore des Mingrat; il doit y en avoir surtout depuis que le célibat des prêtres a été si vigoureusement attaqué par des esprits éminents, par des hommes considérables qui ont ainsi aidé l'aiguillon de la chair à se faire sentir, là où une discipline autrefois respectée par tous, même par les laïques, éteignait dans le silence les ardeurs de la

luxure; mais vraiment le prêtre ne prend aujourd'hui tant d'âmes de femmes, que parce qu'il fait, *au contraire*, réaction contre tant de laïques qui, dans leurs amours, ne rêvent que *richesse* ou *débauche*, qui n'épousent une femme que parce qu'elle est riche, s'ils sont pauvres; que parce qu'elle est belle, s'ils sont riches, sans s'inquiéter de son âme.

De toutes les classes d'hommes qui vivent sous le ciel, croyez-vous qu'il en soit une seule qui ne renferme pas mille fois plus de SÉDUCTEURS de femmes et de filles que la classe des prêtres? Ceux-ci, direz-vous, ont fait serment d'être *sages*, et pourtant ils ne le sont pas *tous*. Oui, sans doute, ils ont fait ce serment, et c'est précisément ce à quoi vous ne paraissez pas faire attention suffisante. Ils ont fait ce serment; mais qui donc le leur a imposé? dans les mains de qui l'ont-ils prêté? à qui pourrait-on, et qui pourrait en imposer un semblable, un de cette force? Essayez donc de faire prêter un tel serment à cette autre troupe de célibataires qui se nomme l'armée; essayez de moraliser tellement les garçons et les filles de nos villes et de nos villages même, que vous puissiez obtenir d'eux cette castration à laquelle le clergé se condamne volontairement par ses vœux.

Lorsque toute la société laïque montre en elle-même, de toutes parts, cet appétit désordonné des sens, on peut y voir (du moins c'est mon opinion) le signe avant-coureur du jour où les sens recevront une règle plus humaine que cette chaîne, que cette discipline de fer, imposée jadis par réaction contre les orgies du paganisme. On peut, on doit voir, selon moi, par exemple, dans le

développement si prodigieux que prennent, à notre époque, ce qu'on nomme les intérêts matériels, l'indice d'une évolution sociale dans laquelle l'industrie, affranchie et ennoblie, prendra, dans la politique, une place plus grande que celle qui fut jadis l'apanage de la guerre; on doit y voir le fer de lance se transformant en soc de charrue; mais à un tel moment de soif de plaisirs et de richesses, croire que, dans ces deux carrières, les prêtres sont d'habiles maîtres, voir en eux des satyres et des Robert-Macaire, c'est prendre un séminaire pour un bal masqué de l'Opéra ou de la Chaumière.

Si vous voulez tonner contre les ravisseurs de femmes et de filles, contre les spoliateurs d'héritages et les avides accapareurs d'or, vous dirigez vos foudres là où ne sont pas les plus coupables, je dirai même là où sont les plus innocents. Le malheur et le défaut du prêtre, au contraire, c'est de ne pas comprendre et de chercher à entraver, au lieu de la RÉGULARISER pour la contenir, cette vive ambition du pauvre à devenir riche, source puissante de travail et de production, mais aujourd'hui encore source de désordre, de misère et de crimes. Le malheur et le défaut du prêtre, c'est que les premiers chrétiens aient cru que dans le culte de Vénus, de l'Amour et des Grâces, TOUT absolument était mauvais, au fond et dans la forme, et que le CORPS n'a d'autre manière de se purifier, de se sanctifier, qu'en se martyrisant, s'exténuant, s'annulant. Le grand malheur du prêtre, c'est de ne point sentir et savoir que la femme et l'industrie auront, dans la société future, une place tout autre que celle où les reléguait la société du passé.

Que de belles et bonnes choses vous avez dites, mon cher monsieur, sur la puissance de la mère à faire de son fils un *homme!* Pourquoi n'ai-je point trouvé en vous la même foi dans la puissance du père pour faire de sa fille une *femme*? Ne serait-ce point parce que l'homme de nos jours ignore, parce que vous-même n'osez dire cette *destinée nouvelle de la femme?* Ne serait-ce pas, à votre insu peut-être, parce que vous êtes entraîné à croire, par habitude chrétienne, qu'il faudra encore bien longtemps lui enseigner, par-dessus tout, la *résignation*, *l'obéissance?* qu'il faudra encore et toujours lui dire : *La femme fut et sera la cause de la chute de l'homme; elle doit être la servante de son seigneur, fidèle* QUAND MÊME, *obéissante* QUAND MÊME, *cloîtrée dans la famille* TOUJOURS?

Voilà ce qu'en effet le prêtre chrétien enseigne à nos filles; vous, vous montrez la femme, la mère, comme étant *la cause du* PROGRÈS *de l'enfance à la* VIRILITÉ; osez donc dire ce qu'elle sera comme amante, comme épouse, comme citoyenne de la cité humaine devenue cité de Dieu, cité pacifique.

Tant qu'une destinée nouvelle pour la FEMME ne sera pas généralement désirée, qui donc osera prétendre avoir plus de droit que le prêtre à la *direction* de sa VIE? N'est-il pas nourri de la vie biblique et évangélique de la FEMME? ne lui donne-t-il pas, en lui-même, l'exemple de la *résignation* et de l'*obéissance*, mieux que tous les laïques du monde? Cet homme ne s'est-il pas fait presque femme, tel qu'il rêve la femme? La Vierge ne vaut-elle pas bien toutes les femmes chantées par les poëtes, toutes leurs muses et leurs héroïnes?

Vous voulez arracher la femme au prêtre, parce que vous sentez bien que chaque jour, de plus en plus, il s'empare d'elle. Mais pourquoi donc va-t-elle à lui, si ce n'est parce que le rôle que lui font notre *société* et notre *famille* la fatigue, l'ennuie, la dégoûte, la désespère, et la force à chercher dans l'église le repos, une douce distraction de charité, la mystérieuse satisfaction d'un cœur qui s'épanche, enfin une *espérance*, une *certitude*, au delà de cette vie inutile et décolorée que l'homme lui a faite et lui *impose* encore, que le prêtre lui apprend à *supporter*?

Franchement, que voulez-vous que la femme fasse, si elle ne va pas à l'église, quand l'homme est au parlement, ou à la bourse, ou à l'armée, ou avec sa maîtresse, mieux encore, avec des filles, au café et au cabaret? Au moins, le PRÊTRE, à l'autel et surtout au confessionnal, est *avec elle;* ils *communient*, ils sont en *société* pour l'œuvre la plus généreuse, la CHARITÉ envers les pauvres; pour l'œuvre la plus grande, *le salut de l'âme*; pour l'œuvre la plus douce, la *direction morale* des enfants; pour l'œuvre la plus sainte, le culte envers Dieu. Mais avec nous autres, est-ce qu'elles sont en *société?* Est-ce que ce qui s'appelle ainsi, la *société*, n'est pas, à vos yeux aussi, quelque chose de faux et d'ennuyeux pour l'homme, de puéril et souvent de dégoûtant pour la femme? Est-ce que la société n'est pas faite *spécialement* par les hommes SÉDUCTEURS, et pour les femmes SÉDUITES OU A SÉDUIRE?

En conclurons-nous que l'homme et la femme doivent fuir toute *société*, et se renfermer dans la *famille*, comme des patriarches, comme des chefs de clans et de tribus? Mais là encore, dans cette petite société qui a nom fa-

mille, qu'est-ce que cette *cuisinière*, cette *bonne*, ce *domestique*, que vous chassez s'ils font un enfant, que vous chassez s'ils sont vieux ou malades, que vous chassez s'ils ont un moment d'humeur? La tente de l'Arabe est une famille meilleure que la vôtre, même pour l'esclave; le *servage* du Russe est une paternité, en regard de votre domesticité. Vous fuyez le monde pour trouver chez vous un paradis, vous tombez en enfer; vous y tombez, si le prêtre ne vient encore prendre vos domestiques pour leur prêcher aussi *résignation*, *fidélité*, *obéissance*.

Oh non! il ne s'agit pas seulement d'empêcher ces *cadavres* de Jésuites de renaître; la question est plus haute: il s'agit de régénérer, de recréer le sacerdoce humain tout entier; il s'agit d'une formule nouvelle de la VOLONTÉ DE DIEU montrant à l'humanité ses destinées de paix et d'association, de féconde fraternité. Le Christ, disait Saint-Simon, a enseigné aux hommes qu'ils étaient *frères*, il ne leur a pas appris dans quel *but* et *comment* ces frères devaient S'ASSOCIER. En effet, le christianisme a posé le principe *moral*, mais il n'a point dit le principe *politique* qui conviendrait à l'époque où ce principe *moral* serait dans les âmes, où le *Christ incarné dans l'homme* devrait enfin *vivre dans l'humanité*.

C'est de cet enseignement *politique* qu'il s'agit aujourd'hui; *but* et *moyens*, voilà ce qu'il faut *découvrir* et *montrer* à la grande famille humaine. Le BUT de l'humanité, *sur la terre*, c'est l'association de plus en plus parfaite de ses membres, *entre eux* et avec le *monde*, qu'elle CULTIVE et qui la NOURRIT; c'est l'*union* progressive de ses diverses

FACULTÉS, *entre elles* et avec les FORCES de la NATURE. Les MOYENS de réaliser cette éternelle volonté de Dieu, c'est de *savoir* afin de *pouvoir*, d'*agir* afin de *connaître*, mais c'est par-dessus tout de VOULOIR cette VOLONTÉ DE DIEU.

Que cette bonne nouvelle se répande, et alors les hommes qui nous disent que ce monde est un lieu d'exil et de larmes, séjour d'expiation douloureuse, et que la *vertu* consiste à se *détacher de la terre*, disparaîtront devant les nouveaux serviteurs de Dieu, qui nous enseigneront à nous *attacher à la terre*, à nous *unir* à elle, au point de faire d'elle un EDEN, un PARADIS, où l'humanité, sainte famille de frères, vivra heureuse par le *travail* et dans la *paix*.

L'humanité n'est point DÉCHUE, elle est PROGRESSIVE; dans ces deux mots sont résumés l'esprit *chrétien* et l'esprit de l'*avenir;* entre le *péché originel* et le *progrès originel*, le moment est venu de choisir; sur l'une ou l'autre *croyance* il faut bâtir sa foi, c'est-à-dire rester chrétien et même catholique, ou bien embrasser un avenir qui change toute croyance religieuse, politique ou morale du passé, qui donne à l'humanité une *foi*, une *loi*, une *charité* nouvelles.

Encore une fois, c'est à ces mots, qui semblent usés et qui sont pourtant plus grands que les plus vastes cathédrales, plus puissants que tous les Jésuites ou Dominicains du siècle; c'est à ces mots magiques qu'il faut revenir : TRINITÉ, PÉCHÉ ORIGINEL; c'est le DOGME qu'il faut battre en brèche, si l'on craint le *prêtre*, car c'est là qu'il puise sa force.

Eh bien! le prêtre a plus de courage que les philosophes, car déjà il les provoque hardiment sur ce terrain où personne n'ose encore l'aller combattre. Que dis-je? les plus novateurs d'entre les philosophes, les fouriéristes, semblent tenir à prouver qu'ils partent des mêmes *principes* que le prêtre, et ils se condamnent ainsi à ne plus lutter avec lui que dans les champs stériles de la LOGIQUE, sans se douter que le christianisme tout entier est le plus prodigieux effort de la *logique humaine;* sans s'apercevoir qu'il suffit de *se tâter le cœur* pour sentir s'il est vrai que la *femme* ait fait DÉCHOIR l'*homme*, ou si, au contraire, elle ne l'a pas aidé à PROGRESSER sans cesse vers leur commune et pacifique destinée.

En ce moment même où la femme se retourne vers Dieu et le prêtre du passé, vous n'en doutez point, elle n'entraînera pas l'homme dans une déchéance, elle ne le fera pas RÉTROGRADER. Eh bien! moi, j'ai la foi qu'elle le pousse ainsi vers son avenir, qu'elle le force ainsi à grandir, plus qu'elle ne l'a fait à toute autre époque; j'ai foi qu'elle contraint l'homme qui l'aime à *trouver le Dieu nouveau*, *le prêtre de l'avenir*.

Cette foi qui m'anime, votre livre la confirme; vous souffrez tant de voir la FEMME reprise à ces reliques du passé, que votre grande âme est *jalouse*, oui, *jalouse* de ces *rivaux* sur lesquels vous frappez avec colère. Ce sont des gens qui vous ravissent un bien dont ils vous paraissent indignes, un bien qui vous remplit le cœur, que vous voulez à votre tour leur reprendre, parce que vous sentez que vous en êtes digne.

Eh bien! pour reprendre la femme et ces enfants

chéris, montrez-leur donc VOTRE DIEU, criez-leur bien haut sa volonté ; luttez au moins contre ces prêtres avec armes égales ; ils disent leur CREDO, proclamez le vôtre ; ne vous bornez point à faire le portrait peu flatté de vos adversaires, dites *qui vous êtes ;* ne les *niez plus*, AFFIRMEZ-VOUS.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur, de vous parler ainsi, pour la première fois que j'ai le bonheur de m'adresser à vous ; mais je sens dans votre cœur tant de dévouement pour l'humanité, une si grande tendresse pour l'enfance, de si nobles et si touchantes adorations pour la puissance de la femme, de la mère, et tant d'amour pour ce qui est vraiment mâle, que j'ai voulu vous dire, en toute *liberté et franchise,* cette *passion* que moi aussi j'ai dans l'âme, qui me fait vivre, et qui me verra mourir pour revivre avec elle et par elle !

Vous écrire si longuement et ne presque rien vous dire sur ce que j'aime et admire en vous, n'est-ce pas toutefois clairement vous le faire comprendre ? n'est-ce pas vous exprimer aussi combien je suis touché et je vous remercie de ce que vous avez pensé à moi pour m'envoyer votre livre ? Plus je désire de vous, plus vous devez sentir combien j'espère en vous. La place que vous avez si laborieusement conquise dans l'opinion des hommes, et surtout la haute influence que vous exercez sur le cœur et sur l'esprit de la génération nouvelle, vous donnent dans la réalisation de l'avenir une part considérable ; j'ai donc hâte de vous voir travailler *directement* à la *création* de cet avenir, en *laissant aux morts le soin d'enterrer les morts ;*

car c'est, selon moi, le plus sûr et le plus prompt moyen d'empêcher qu'ils n'essayent de RESSUSCITER.

Recevez encore, mon cher monsieur, mes remercîments; Arlès se joint à moi pour vous assurer de notre bien entier et affectueux dévouement.

DEUXIÈME PARTIE.

LETTRES A UN CATHOLIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

A UN CATHOLIQUE.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, 6 mars 1843.

Mon cher monsieur,

Vous dites que mon livre sur la *Colonisation de l'Algérie* atteste un esprit *organisateur*, un homme *pratique* et *positif*. Vous ne pouviez rien dire qui me flattât davantage, car je m'étais surtout proposé un but d'organisation, un but positif et pratique.

Je ne comprends donc pas bien quel rôle vous pensez que je pouvais faire jouer à la religion dans un projet de

colonisation de l'Algérie, présenté à la France du dix-neuvième siècle, à un gouvernement parlementaire, à une presse anarchique, à un public assez indifférent en matières religieuses.

Ceci n'est pas un livre de théorie, puisque vous-même lui trouvez le caractère pratique; croyez-vous qu'il soit possible, *en pratique*, de placer, mieux que je ne l'ai fait, le prêtre dans le village colonial? Quant à moi, j'ai cru donner ainsi au prêtre plus d'importance même qu'il n'en a en France, surtout si l'Église fait des choix appropriés aux besoins de l'Algérie.

Sans doute, la question des deux pouvoirs est une admirable question théorique; mais, alors même qu'on admettrait l'unitarisme ultramontain de de Maistre ou de Bellarmin, ou le dualisme gallican de Bossuet et de M. Dupin, serait-il pratique de placer l'Algérie sous l'influence papale, ou de mettre l'évêque d'Alger au même niveau que le paysan d'Excideuil? Je ne pense pas que l'une ou l'autre de ces solutions ait chance de succès immédiat; or, je crois qu'il y a immédiatement quelque chose à faire en Algérie. Que faut-il faire, et surtout que *peut-on* faire? Que peuvent proposer ceux qui, comme vous et moi, savent qu'on ne fonde rien sans religion?

Peut-être avez-vous pensé que mes antécédents me gênaient pour aborder ce sujet. Pas le moins du monde. J'ai dit tout ce que je croyais praticable.

Je ne sais point d'ailleurs si vous ne donnez pas une acception trop spéciale à cette excellente pensée : qu'on ne fonde rien sans religion; vous le prouvez en citant Numa pour le paganisme; M. Guizot l'a prouvé en attri-

buant, avec raison, aux évêques la fondation du royaume de France; et vous encore vous avez raison de citer, à ce propos, l'apparition de la *croix anglicane* sur les côtes de la Chine. Toutefois le rôle que jouent les représentants directs de la religion n'est pas constamment le même dans tous les événements humains. Si les évêques ont fondé la France, M. Guizot s'est bien gardé d'attribuer ce rôle à Mazarin ou à Richelieu, à Fleury ou à Dubois, au conventionnel abbé Grégoire ou à l'abbé Sieyès. En effet, ce n'est pas seulement depuis 1789 que le catholicisme sommeille comme *fondateur*, et il serait plus juste de dire que tout ce qui a été fondé depuis, l'a été en dehors de lui et contre lui, quand même on serait convaincu que ces fondations du protestantisme reposent sur le sable.

Pour mieux faire comprendre ma pensée, je reconnais avoir été bien maladroit dans ma plaisanterie sur les académies [1], puisque vous l'avez interprétée comme vous l'avez fait, c'est-à-dire en me supposant un grand espoir *religieux* dans le *conclave* académique des sciences politiques et morales. Je ne compte pas plus sur lui que Napoléon ne comptait sur les littérateurs de 89, que Louis XVIII ne comptait sur les mécaniciens de l'empire; que Louis-Philippe n'a compté sur Bonald, de Maistre, Châteaubriand et Lainé. Plus je signale ces messieurs comme représentants de l'époque *actuelle*, moins vous auriez dû croire que je songeasse à eux pour l'*avenir*.

[1] Voir la NOTE A, p. 201. — Concordance des révolutions intellectuelles et des révolutions politiques. (Extrait de la *Colonisation de l'Algérie.*)

J'ai même eu le soin de dire que les grands génies de *nos jours* sont exposés, comme Napoléon, à méconnaître leurs successeurs légitimes et à les traiter d'idéologues conspirateurs. Enfin j'ai indiqué les *républicains* et les *légitimistes* comme *sentant bien* les deux grandes œuvres de l'avenir; j'ai ajouté, il est vrai, qu'ils comprenaient et exprimaient mal ce qu'il y avait à faire pour les réaliser.

Comme moi, certainement, vous pensez que l'*intelligence humaine* (bien entendu, sous l'inspiration ou révélation que Dieu lui donnera) doit rêver, dès aujourd'hui, à l'*organisation politique* du PEUPLE, et à l'*éducation religieuse* de l'HOMME. Les républicains songent plus au peuple qu'à l'homme; ils sont *politiques* plus que les légitimistes. Ceux-ci songent à l'homme, élément du peuple; ils sont plus *moraux* que les républicains, et en ce sens même je préférerais leur donner leur vrai nom, et les appeler plutôt les catholiques que les légitimistes. Eh bien! ma note a pour but de faire comprendre que c'est de ces deux côtés que se fait en ce moment l'œuvre *intellectuelle* qui prépare l'avenir, et je n'ai jamais pensé que M. Cousin ou M. Charles Dupin y fussent pour grand'chose, si ce n'est pour faire sentir le vide qui résulte, pour l'*homme* et pour le *peuple*, des doctrines philosophiques et économiques dont ils sont les pontifes.

Vous le voyez donc, j'attache plus d'importance que vous ne pensez à MM. de Ravignan, Lacordaire, et autres prédicateurs qui *réveillent* la chaire sacrée, dont le sommeil date aussi de plus loin que 1789. J'attache de l'importance à la *Phalange*, à la *Ruche populaire*, à la *Revue indépendante*, à l'*Atelier*, et surtout aux *Mystères de Paris*, quoi-

que ce roman paraisse ou plutôt parce qu'il paraît dans le journal des *bourgeois* et qu'il signale de grandes misères du *peuple*. En un mot, les ouvriers et les prêtres me paraissent les grands travailleurs intellectuels du moment; et si, comme vous semblez l'espérer et comme j'en ai la foi la plus ferme, Dieu veut *modifier*, par une révélation nouvelle, appropriée au *temps* actuel et à l'avenir, l'expression de son éternelle volonté, je pense que ce sont les ouvriers et les prêtres qui, les premiers, entendront sa parole et la proclameront. Le jour où les ouvriers et les prêtres *s'uniront* pour une œuvre commune, nous serons en pleine voie d'avenir; jusque-là, comment fonder? — Sans religion et sans peuple on ne fonde qu'un Parlement.

Vous le voyez, votre langage ne me fait pas sourire, mon oreille y est faite; je crains seulement, si j'ose le dire, que vous ne soyez trop exigeant envers Dieu, et que vous ne refusiez de croire à sa volonté, aux ordres qu'il donne aux hommes du dix-neuvième siècle, à moins que cette volonté n'ait pour sanction le *martyre* de ceux qui l'annoncent, et que ces ordres ne soient accompagnés d'événements que vous nommez *surnaturels*. Je ne vois pas que ces deux preuves soient indispensables aujourd'hui.

Ballanche a raison de dire que l'initié tue l'initiateur; car le fils tue le père, en ce sens qu'il lui *succède*, et des peuplades sauvages pratiquent la chose à la lettre; toutefois l'humanité, en se développant, s'améliore, et quoique le fils succède au père et ne puisse pas l'empêcher de

mourir, il l'aide, autant qu'il peut, à vivre, et lui rend la mort aussi peu douloureuse que possible, en lui donnant ses soins affectueux. Je ne vois donc pas pourquoi, à tout jamais, les prophètes devraient être insultés et *martyrisés.*

Quant au *surnaturel,* comme je ne connais rien dans la nature qui ne soit inexplicable, incompréhensible, à commencer par ma propre naissance, par ma vie de tous les jours, de chaque instant; comme *tout ce qui est* me PROUVE DIEU, je ne vois pas non plus en quoi il serait nécessaire d'imaginer une chose surnaturelle qui me le *prouvât* davantage. Ceux qui ont besoin de ces preuves sont ceux qui sentent Dieu dans *telle* ou *telle* chose; mais ceux qui le sentent en *tout ce qui est* n'en ont pas besoin.

Si je ne me trompe, malgré le « Notre Père qui êtes *aux cieux,* » il est de foi chrétienne orthodoxe que Dieu *est partout,* mais nulle part entièrement. Il ne serait donc pas plus intégralement et essentiellement dans le miracle surnaturel qu'il ne l'est ailleurs. Vous pensez sans doute qu'il s'y manifesterait davantage et d'une façon plus incontestable. Même en admettant cette pensée, je ne vois pas pourquoi vous désireriez que l'on ne *crût* à la volonté de Dieu que lorsque l'on ne peut pas faire autrement; ce ne serait plus de la foi; le martyre et le miracle n'ont jamais été, que je sache, d'obligation.

MM. de Ravignan et Lacordaire, MM. Bautain, Cœur et bien d'autres continuent, pour tous et pour moi-même, l'enseignement d'une doctrine qui a dix-huit siècles de vie. Or, j'ai déjà près d'un demi-siècle sur la tête, et

vous m'engagez à attendre pour *juger*. Si mon jugement était hostile, je comprendrais que vous m'engageassiez à le suspendre prudemment; mais je crains que vous-même n'ayez *jugé mon jugement*, avec la pensée préconçue qu'il devait être inévitablement hostile; s'il l'était, ce serait tout à fait contre mon intention.

Je vous le répète, je ne crois pas et n'ai jamais cru que l'initié dût tuer l'initiateur, et j'ai toujours pensé que le fils devait amour et respect au père. Le catholicisme a reçu de Dieu, selon moi, des avertissements, depuis trois siècles surtout, auxquels il n'a pas prêté l'oreille; ses adversaires l'ont déclaré sourd: telle n'a jamais été ma pensée. Il a continué à vivre, comme il avait dû vivre pour élever la société qu'à grand'peine il avait fondée, tandis que cette société se décomposait pour se reconstituer sous une forme nouvelle. Tant qu'il ne s'est agi que de dissoudre, désunir, diviser, le catholicisme s'est tenu en dehors ou au-dessus de ce mouvement vers la mort. Maintenant qu'il s'agit, pour tout le monde, de reconstruire et de vivre, d'unir et d'associer, j'ai l'espoir qu'il ne manquera pas à cette tâche. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de l'y appeler aujourd'hui; d'autres voix que la mienne seront pour lui un appel plus efficace.

Je reviens à l'Algérie, dont ceci nous éloignerait trop. Si vous critiquez la place que j'assigne aux prêtres dans les villages coloniaux, et si vous trouvez insuffisant ce que je dis des ordres religieux travailleurs, je vous demande en grâce ce que vous croyez qu'*on peut* proposer de plus pour aider la religion à prendre, dans la fonda-

tion de la colonisation algérienne, la part qui peut lui être attribuée; je dis qui *peut* et non pas qui *doit* ou *devrait;* ceci est question de pratique et non de théorie.

Avec la place que j'assigne à la religion, je crois que si elle *veut* et si elle *sait* la remplir, c'est-à-dire si Dieu lui donne la *volonté* et la *science* pour fonder, elle sera, en Algérie, mieux placée qu'elle ne l'était dans les Gaules, aux troisième et quatrième siècles, pour fonder quelque chose. Pour cela, sans doute, il faut que ses prêtres soient aussi *en avant* des colons que les évêques gallo-romains étaient en avant du peuple des Gaules; non pas en avant seulement comme ministres d'un culte de cathédrale, mais donnant l'exemple pratique des actes autant que des vertus *utiles*. Or, ceci ne dépend pas, soyez-en sûr, de la place qu'on assignera aux prêtres, mais bien de leur valeur réelle, qui seule pourra leur conquérir l'importance, comme la valeur des premiers chrétiens et leurs travaux prodigieux de fondation sociale, dans les Gaules et ailleurs, leur acquirent l'importance qu'ils eurent depuis le sixième siècle jusqu'au quinzième.

Dans les temps ordinaires, lorsque rien de neuf n'est à faire, la place assignée aux hommes est pour beaucoup dans le service qu'ils peuvent rendre; mais dans les grands moments de création, la place est toujours conquise par l'homme qui doit la remplir; il en est de même dans les moments de destruction. Robespierre et Napoléon ne sont pas plus miraculeux que Grégoire VII et Charlemagne. L'important aujourd'hui n'est donc pas de tâcher de faire belle place à l'Église, ce serait mettre la charrue avant les bœufs; l'important est que l'Église, qui ne saurait

agir par ruse ou violence, prouve qu'elle a l'intelligence supérieure des besoins du monde, quelle que soit la place que notre monde désordonné consente à lui accorder. Il me semble que vous êtes trop préoccupé de la place que je n'ai pas faite, et pas assez de ce que l'Eglise pourrait et devrait faire dans la place que vous désirez pour elle ou dans celle que je propose de lui donner.

Vous réclamez, pour rendre compte de mon ouvrage, pleine liberté de langage, limitée par votre amitié pour moi; je vous demande moi-même d'user de cette liberté, étendue au contraire par notre amitié. Ne craignez, en aucune façon, de me blesser; je suis certain que tous les coups que vous me porterez doivent contribuer à éclairer sur ce qu'il est possible de faire pour *fonder*, soit en Algérie, soit en France; car nous sommes organisateurs tous les deux, et tous deux aussi nous sommes convaincus qu'on ne fonde rien sans religion. Dites donc, à propos de l'Algérie, ce que doit y faire la religion. Reprochez-moi, si vous voulez, de ne l'avoir pas indiqué, et vous rendrez service à la religion, sans que vos reproches puissent me peiner; j'aurai été l'occasion et presque l'excitant d'une bonne parole : de quoi pourrais-je me plaindre?

Dans la note que vous citez [1], vous avez dû voir que,

[1] Un prêtre dont le cœur est rempli d'excellentes intentions, M. Landmann, ancien curé de Constantine, a écrit sur la colonisation de l'Algérie, et s'en occupe avec un zèle apostolique. Prêtre chrétien, il voudrait voir le christianisme, par son clergé même, jouer en Algérie le rôle civilisateur qu'il a joué jadis dans toute l'Europe; ce serait, en effet, un bien beau réveil,

selon moi, les évêques de France ne possèdent plus ce qui faisait la gloire, la force, la lumière *terrestres* du christianisme. Vous pouvez être certain que personne ne désire plus que moi voir l'Eglise découvrir et posséder ce qui doit être la lumière, la gloire, la force *terrestres* dans l'avenir; mais, je le confesse, ces éléments de puissance pour l'avenir ne me paraissent pas être absolument les mêmes que dans le passé : aussi ai-je peine à comprendre comment le prêtre, qui a fait courber la tête au fier Sicambre Clovis devant la religion de paix, hésite encore à commander au peuple, au nom de son Dieu de paix, le respect pour le premier Roi qui ait dit : « La paix partout! la paix toujours! »

Ce serait le signe, merveilleux sans doute, auquel je reconnaîtrais que l'Église catholique veut reprendre sa place en tête de l'humanité, et reconquérir sa gloire, sa force, sa lumière *terrestres*. Je crois que si les catholiques étaient un peu moins légitimistes, ce serait déjà fait. L'Église n'a pas encore pris sous sa *protection*, pour

après un long sommeil. Est-ce possible? — Dieu le sait; mais pour que cela fût possible, il faudrait, avant tout, que le clergé chrétien de l'Algérie se proposât directement autre chose que les pratiques religieuses de l'Eglise, et qu'il fût *cultivateur*, directeur-modèle du travail colonial, qu'il fût un *ordre* de *prêtres laboureurs* (comme l'ordre de Malte était un *ordre* de *prêtres soldats*), comme plusieurs ordres religieux qui ont *défriché* l'Europe. Cette condition est difficile à remplir aujourd'hui, mais tout ce qui s'en rapprocherait serait excellent. Il vaudrait mieux copier, en Algérie, l'ordre de Malte, les Chartreux, les Bénédictins, que d'y transporter une copie exacte de nos évêchés de France, qui ne possèdent plus ce qui faisait autrefois la *gloire*, la *force* et la *lumière* terrestres du christianisme. (*Colonisation de l'Algérie*, page 484.)

les mettre plus tard sous sa *direction*, la presse et la vapeur, le *verbe* et la *chair* ACTUELS; elle boude la royauté citoyenne, bourgeoise, épicière, pacifique : comment voulez-vous qu'on demande pour elle la direction ou semi-direction de la colonisation de l'Algérie?

DEUXIÈME LETTRE.

Paris, 18 mars 1843.

MON CHER MONSIEUR,

Je vais répondre, pour ainsi dire, article par article, à votre lettre.

D'après la citation que je vous faisais de l'opinion de M. Guizot, vous aviez rappelé le rôle politique des évêques de France, leur œuvre de fondation de la société française. Je vous ai répondu que malgré les grands ministres prêtres, y compris M. de Frayssinous, le catholicisme, depuis trois siècles, n'avait pas, à beaucoup près, rempli le rôle politique que M. Guizot, le protestant, attribue aux évêques qui ont fondé la société féodale

chrétienne. Vous répliquez par Saint Vincent de Paul, Mascaron, Fléchier et même Bossuet. Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas là la question, quoique Bossuet (le seul de tous ceux que vous nommez qui ait eu un rôle vraiment politique) ait précisément fondé le gallicanisme, destruction complète de la société théologique et féodale du septième au quinzième siècle. C'est parce que Bossuet a été, pour ainsi dire, protestant contre l'institution papale antérieure, qu'il me paraît avoir été un instrument puissant de destruction de la grande forme catholique des sociétés du moyen âge, et avoir servi en même temps à l'éducation nouvelle des nations *en dehors de l'Église*.

Je prends ceci à la lettre pour la France, et j'affirme que c'est surtout depuis Bossuet que l'éducation a été donnée peu à peu à la France par l'université *laïque*, par les académies *laïques*, par la littérature et la science *laïques;* c'est depuis Bossuet surtout que la politique est devenue de plus en plus indépendante de l'Église romaine. Je ne cherche pas les intentions de Bossuet; je constate un fait que de Maistre a bien vu, et que, selon moi, il a mal jugé. Ce même fait, Leibnitz, le protestant, le *prévoyait*; il prévoyait dans Bossuet les altérations de la grande unité.

Quant aux miracles, vous dites que s'il y avait une révélation ayant pour but une plus grande extension de la religion, cette révélation devrait frapper par des signes éclatants de grandes masses d'hommes; que ses apôtres devraient guérir les incurables et ressusciter les morts;

enfin que les *ouvriers*, au moins, auraient besoin d'être impressionnés par ces *grands renversements des lois de la nature.*

Je vous ai déjà répondu que je ne comprenais pas comment vous pouviez imposer à l'avance à Dieu l'obligation de manifester ainsi sa volonté [1]. J'ajoute en note quel—

[1] *Notes sur les choses surnaturelles.*

SAINT AUGUSTIN A HONORÉ. « ... Que si, en croissant à la lumière, ils parviennent de la foi à la claire vision, en sorte qu'ils méritent de voir ce qu'ils croient, c'est-à-dire de le voir SELON QU'UNE CHOSE DE CETTE NATURE PEUT ÊTRE VUE, ils recevront la plénitude, etc., etc. »

LE MÊME A CONSENTIUS. « ... Pour les choses *invisibles,* c'est les voir que de les comprendre; ainsi celles-là même se voient *de la manière qui convient à leur nature,* et quand on les voit *de cette sorte* on les voit bien plus sûrement que celles qui sont à la portée de nos sens. »

LE MÊME A PAULINE. « ... Saint Étienne, pendant qu'on le lapidait, *vit* les cieux ouverts et Jésus à la droite de Dieu, mais le peuple *n'en vit rien.* Aussi *ne voit-on* pas Dieu comme les yeux du corps *voient* quelque chose d'étendu et de renfermé dans un espace, mais par la seule pureté du cœur. Il n'est ni une étendue que la vue puisse embrasser, *comme on pourrait le croire* sur cette parole de Dieu à Moïse : Vous me verrez par derrière; ni une masse que le toucher puisse atteindre, comme cette lutte de Jacob avec Dieu *semble le supposer.* »

LE MÊME A FORTUNATIEN. « ... Saint Jérôme fait voir que c'est des yeux de l'homme *intérieur* qu'il veut qu'on entende ce que dit Saint Paul (I Cor. XIII, 12), que nous verrons Dieu *face à face,* puisque c'est des *yeux du cœur* que l'apôtre parle... Saint Jérôme déclare nettement qu'on ne *voit même Dieu des yeux de l'esprit* qu'autant qu'*on croit* QU'IL EST INVISIBLE... Lorsque l'Écriture parle des *ailes de Dieu,* nous n'entendons autre chose par là que sa protection; de même, en parlant de *ses mains,* nous ne devons entendre que son *opération;* par ses pieds, etc., etc., et ainsi de toutes les expressions dont l'Écriture se sert en parlant de Dieu. »

SAINT JÉRÔME, COMMENT. DU PS. 93, CH. IX. « ... Les hommes sans jugement prennent ces termes *à la lettre.* »

ques mots de Saint Augustin, et j'y aurais joint bien d'autres passages des Pères et des Evangiles, dans le même esprit, si je n'avais pas craint de vous répéter des choses

Saint Augustin a saint Paulin. « ... Le prophète a dit (Ps. XV, 4) : Leurs infirmités se sont multipliées, etc., où il emploie ce mot d'*infirmités* pour celui de *péchés;* aussi bien que l'apôtre dans ce passage de l'Épître aux Romains (V, 6), où il est aisé de voir que les *infirmes* et les *impies* sont la même chose. Quand le prophète dit : Leurs infirmités se sont multipliées, c'est comme s'il disait : Leurs péchés se sont multipliés. »

Saint Augustin a Évode. « ... Lisez l'apôtre, vous y verrez que dans cet endroit-là (I. Cor. xiv, 38) il ne parle que de ce qui peut aller à édifier la foi ou à former les mœurs de tout le monde, et non pas de ce qui peut n'être compris que *d'un très-petit nombre*, et encore très-imparfaitement.

« ... Pour cette voix qui fut *entendue* au baptême de Jésus-Christ, cette colombe qui *parut* dans la même occasion, les langues de feu qui *parurent* sur chacun des disciples au jour de la Pentecôte, ce sont des choses qui n'ont fait que passer, et qui n'ont été produites qu'en signe et en figure de quelque autre chose, aussi bien que tout ce qui se passa de terrible sur le mont Sinaï quand la loi fut donnée à Moïse, etc., etc..... Il faut donc bien se garder de croire que la substance du Père, du Fils et du Saint-Esprit soit capable de changement et puisse devenir autre chose que ce qu'elle est; c'est sur quoi il ne faut pas hésiter, sous prétexte que l'Écriture donne quelquefois au *signe* le nom de la *chose* signifiée, comme quand elle dit que le Saint-Esprit descendit *visiblement en forme de colombe*, et se posa sur la tête de Jésus-Christ; car cela se doit entendre comme ce que dit Saint Paul, que la *pierre* était le *Christ*, c'est-à-dire qu'elle le signifiait. L'Écriture dit simplement que l'on vit *comme* une colombe (Luc, III, 22); elle dit de même qu'à la descente du Saint-Esprit (Act. 22.) on entendit tout à coup un grand bruit *comme* d'un vent impétueux, etc., et qu'il parut *comme* des langues de feu. Or, quand l'Écriture dit *comme* d'un vent, *comme* d'un feu, ce n'est pas d'un *vent véritable*, ni d'*un feu tel que nous le connaissons* qu'elle veut parler, mais de quelque chose de semblable à l'un et à l'autre. *Il y aurait bien des choses à dire sur cela si on voulait traiter cette matière à fond, mais cela n'est pas* nécessaire et nous mènerait trop loin.

« ... De savoir si ces sortes de visions extraordinaires se font par quelque chose de corporel, ou si, n'ayant que l'apparence des choses corporelles,

que vous savez aussi bien que moi, et qui se présenteront à vous, je l'espère, sous une nouvelle forme, quand vous aurez médité ces passages du grand, de l'admirable docteur de la foi chrétienne.

Quant aux ouvriers que vous supposez *incapables* de croire sans miracles, si vous admettez que les hommes d'élite et de foi n'en ont pas un indispensable besoin, vous devez espérer qu'il viendra un temps où les ouvriers eux-mêmes n'auront plus besoin de ce moyen, qui vous paraît exigé *aujourd'hui* par leur *ignorance*. Or, je suis convaincu

elles sont causées par quelque nature spirituelle qui fasse SUR LES YEUX DE NOTRE ESPRIT la même impression qu'y ferait un objet réel qu'il apercevrait *par les yeux du corps*, c'est ce dont nous ne devons pas prononcer témérairement...

« ... Laissez-moi étudier et dicter en repos des choses qui sont certainement préférables à ces questions que vous me pourriez faire, puisqu'au lieu que ce que je vous dirais sur ces questions ne serait utile qu'à *très-peu de gens*, il y en a beaucoup qui auraient besoin de ce que je fais. »

(Voir ces mêmes lettres de Saint Augustin à Évode, sur la descente de Jésus-Christ aux enfers.)

SAINT AUGUSTIN A CONSENTIUS. « ... Il est *à propos* que les *raisons* de quelques-unes de ces *merveilles* ne se VOIENT PAS AISÉMENT ; autrement la facilité d'en voir la *raison* leur ferait perdre de leur prix à l'égard de *certains esprits dégoûtés*, sur qui les choses ne font impression qu'autant que l'admiration les pique, car il y en a *beaucoup* qui sont plus touchés des moindres choses qui leur donnent *l'admiration* que des plus grandes MERVEILLES dont ils connaîtraient la cause... Il faut à ces sortes d'esprits des *miracles* VISIBLES pour les porter à la foi des choses *invisibles*, et pour les mettre au point qu'étant peu à peu *purifiés* par le feu de la charité, et familiarisés, pour ainsi dire, avec la vérité, *ils cessent d'admirer ce qu'ils admiraient auparavant*. »

(Si vous étiez à Paris, je vous montrerais un volume entier de témoignages de cette force que j'ai recueillis avec le plus grand soin dans les Pères et dans le grand livre, la Bible.)

qu'un des grands moyens de les délivrer de leur ignorance est de leur faire connaître les *lois* de la nature, et non de les bercer de l'espoir de voir des *renversements de ces lois*. Dans tous les cas, ceci ne serait entre nous, quant à l'avenir, qu'une question de temps et, si j'ose dire, d'opportunité, car vous désirez que le peuple s'éclaire.

Vous avez raison de penser que l'histoire établira, entre la chute de Napoléon et la captivité de Pie VII, un rapprochement qui montrera comment le dernier des Césars a dû être vaincu par le successeur captif de Saint Pierre; comment la plus puissante épée a encore été brisée par la houlette du plus *empêché* des pasteurs du Dieu de paix. Mais quand donc ces pasteurs songeront-ils à aider, à élever, à sacrer les hommes de paix? C'était là ma question pour l'intervention du clergé dans la politique actuelle et future. Que l'Église ait détrôné César, je n'en suis pas en peine; mais avons-nous donc un César sur le trône? L'Église elle-même, j'en suis convaincu, serait plus disposée à dire que César est un épicier pour elle. C'est là surtout ce qui me semble contradictoire dans la conduite de l'Église et du parti politique qui puise en elle ses inspirations.

Vous dites que le souverain actuel a moins fait pour le clergé que n'a fait Napoléon. Je crois que vous êtes injuste de deux manières. Quoique je ne sois pas de ceux qui conçoivent une religion sans clergé, il me paraît qu'on peut (selon le temps) faire beaucoup pour la religion en faisant peu pour le clergé, et réciproquement. Ainsi tout gou-

vernement GUERRIER, de nos jours, qui voudrait faire beaucoup de bien au clergé, me semblerait plus dangereux pour la religion qu'un gouvernement PACIFIQUE, fût-il épicier, qui ferait peu pour le clergé directement, mais qui, uniquement parce qu'il professerait et pratiquerait un système de PAIX entre les peuples, favoriserait indirectement au moins, et par cela seul, l'influence d'un clergé qui lui-même serait animé de l'*esprit de paix*.

Vous pensez, comme M. Guizot, qu'il ne faut pas se hâter, qu'on doit attendre, qu'il est imprudent de s'engager légèrement; c'est évident, mais jusqu'à une certaine limite, et il me semble que si nous ne l'avons pas atteinte, nous en approchons bien.

Je ne demande pas du tout aux docteurs de l'Église du dix-neuvième siècle de contribuer à des « réformes soudaines et violentes dans les lois civiles et politiques, » et je ne croirais même pas bon qu'ils fussent tous aussi révolutionnaires que le grand Saint Augustin, dont vous me citez la timidité, et qui pourtant a rudement secoué les dandys du cirque et du théâtre, leurs jeux, leurs occupations, leur nullité, leur vanité, et dont la parole a fait affranchir plus d'esclaves que toutes les paroles de la chaire chrétienne de ce siècle ne feront associer d'ouvriers. C'est qu'alors le grand fait politique auquel l'Église travaillait, sans s'en douter, c'était *l'affranchissement de l'esclave*; car tel est le signe caractéristique qui distingue la société féodale chrétienne de la société païenne; tandis que le signe nouveau qui distinguera la société future (la cité terrestre de Dieu) de la société

actuelle, ce sera *l'association de l'ouvrier et du chef de travail*, qui sont en guerre aujourd'hui.

AFFRANCHIR était un peu plus rude qu'ASSOCIER, et cette œuvre a dû exiger, de la part des apôtres à qui Dieu l'a confiée, une puissance de lutte extraordinaire qui a été merveilleuse dans les premiers siècles. Alors les chrétiens étaient (et les païens ne s'y trompaient pas) de vrais révolutionnaires; vous savez bien qu'on les accusait de bouleverser l'empire, de favoriser, d'appeler même les barbares. Rien de cela n'est à faire aujourd'hui; je n'attends donc pas, je le répète, que l'Église contribue à des réformes *violentes*; et il me semble que vous avez doublement tort de le supposer, puisque vous répondez ainsi au désir que j'aurais de la voir s'unir à la royauté, pour l'aider à accomplir la grande œuvre du siècle. Je crains au contraire que, par un anachronisme funeste, plusieurs personnes en France n'espèrent aussi dans les *barbares*, et ne croient à la prophétie de Napoléon sur la *république* ou les *cosaques*.

Sans doute, la barque de Saint Pierre a été sauvée d'effroyables tempêtes; mais sa seule mission n'est pas de *se sauver*; elle est instituée pour être la barque pilote qui indique les récifs et les passes, qui fend bravement les vagues pour aller chercher les vaisseaux en péril, qui guide et sauve le naufragé et l'amène au port.

De ce que les nations et les royautés se meurent, tandis que, selon vous, l'Église est immuable, vous n'en concluez pas, certes, que l'Église soit là seulement pour regarder passer les mourants en leur donnant sa bénédiction. Est-ce que les naissances ne seraient plus de son ressort? Est-ce

qu'elle ne veut plus donner le baptême? Est-ce que ce n'est plus elle qui doit dire, avant tous, plus haut que tous : Ceci est *bien*, ceci est *mal?* Depuis un demi-siècle elle gémit, et Rome et le monde n'entendent plus, de la chaire de Saint Pierre, tomber qu'une parole de deuil et de désolation. Tout meurt donc aujourd'hui, tout s'en va donc... O mon Dieu, non! quelque chose *naît* dans le monde, et pourtant l'Église ne fait pas entendre son chant de joie.

En un mot, vous dites que l'Église ne doit pas se mêler de politique : moi, je soutiens que, même aujourd'hui, elle s'en mêle très-fort, uniquement parce qu'elle s'en tient à l'écart et gémit de tout ce qui s'y fait; et j'appelle de tous mes vœux le jour ou elle s'y mêlera, en portant ses bénédictions sur ce qu'il y a de bon, quoique *neuf*, dans ce monde; en réprouvant ce qui *est mauvais*, et enterrant noblement ce qui *fut bon.*

Vous me demandez une explication sur mon commentaire de la phrase de Ballanche, « l'initié tue l'initiateur. » La voici; je souhaite qu'elle ne vous laisse pas la pensée que nous sommes à mille lieues l'un de l'autre sur un sujet aussi grave.

Jésus est venu *accomplir la loi* et non la détruire, c'est la parole du livre sacré; et pourtant vous vous appelez chrétien et non pas juif. Israël, l'initiateur de Saint Paul (quoique celui-ci se fît tout à tous pour les amener tous), a été, pendant dix-huit siècles, crucifié à son tour par les générations nées du Christ et de Saint Paul.

Eh bien, j'aime à penser que vous ne m'avez jamais cru

capable d'être envers le *catholicisme* ce que les chrétiens ont été envers les disciples fidèles et aveugles de Moïse, envers les *Juifs*. Je n'ai que des *actions de grâces* à rendre, tandis que les chrétiens ont cru devoir venger leur Dieu même. Or, vous sentez, comme moi, que la société tend à *se reconstituer sur de nouvelles bases;* vous ne repoussez pas même au moins l'hypothèse et l'espoir d'une manifestation, d'une *révélation de Dieu à ce sujet*. Moi, je crois fermement à cette hypothèse, et j'ai également la ferme conviction que l'Eglise catholique sera, que dis-je! est, en ce moment, illuminée elle-même de cette révélation, quelque obscure ou éloignée qu'elle vous paraisse. Je n'attends donc la mort nulle part, dans le sens où vous semblez croire que je l'admets. J'attends, comme je l'ai dit, une transfiguration immense dans le catholicisme lui-même, qui s'est toujours transfiguré, depuis les catacombes jusqu'à Saint-Pierre de Rome, pour des changements sociaux bien moins grands que celui qui se prépare.

Dans cette transfiguration, il y aura, comme à chacune des phases du catholicisme, il y aura des choses qui mourront et d'autres qui naîtront. Les agapes ont disparu aussi bien que le mariage des prêtres, et le catholicisme pourtant n'en est pas mort. Le dogme lui-même a subi une lente élaboration, pendant laquelle des formules, précédemment et provisoirement admises, sont tombées et ont été remplacées. Il est fixé *irrévocablement*, direz-vous, et toute atteinte qui y serait portée serait à vos yeux (si cette idée était possible) le signe de mort du catholicisme. Mais n'est-ce pas l'Église qui a décidé que son symbole dogma-

tique est irrévocable, l'Église vivante, qui prêche que la *lettre* tue et que *l'esprit* vivifie!

C'est là en effet, pour moi, l'espoir le plus grand que je puisse placer dans la révélation nouvelle que Dieu fera ou a déjà faite à l'Église catholique; j'espère que l'esprit vivifiera la lettre en l'expliquant, car le monde ne la comprend pas. Ce serait à mes yeux, ainsi qu'aux vôtres, mais pour deux motifs différents, un miracle; vous y verriez certes la main de Dieu; et moi aussi. Vous ne l'imaginez pas possible; et moi je le désire. Vous croyez ce désir coupable peut-être; mais les grandes décisions de l'Église, même celle de l'immutabilité du dogme, n'ont-elles pas toutes été précédées, dans son sein même, par des désirs qui provoquaient ces solennelles décisions? Les conciles n'ont rien *improvisé;* les sujets qui les occupaient couraient déjà dans le monde lorsqu'ils s'en saisissaient et les jugeaient; les hérésies elles-mêmes ont bien prouvé en faveur de l'Église quand elle en triomphait; mais qui donc peut croire que l'Église n'a rien su prendre de bon, même dans ses ennemis les plus acharnés? Je suis loin d'être au nombre de ces derniers; et quand bien même mon espoir vous semblerait un *rêve*, je pense que vous ne douteriez pas de la bonté de l'intention.

Je voulais vous dire encore quelques mots sur l'unitarisme, mais je suis déjà énormément long; je me bornerai à votre dernière phrase, qui d'ailleurs me ramènera directement au sujet qui précède. Vous dites : « C'est là la marque du catholicisme orthodoxe, qui a toujours *méprisé le bras de chair.* » — Tant que le catholicisme *or-*

thodoxe MÉPRISERA *le bras de chair*, il fera bien en effet de se tenir en dehors de l'*industrie*, des intérêts *matériels*, de la société *temporelle*, de la POLITIQUE... Et ne dites pas que ce mot *méprisé* vous a échappé; non, c'est bien le mot orthodoxe : l'Église méprise la *chair*, la *terre;* elle n'adore que l'*esprit* et le *ciel*.

Mais, dites-moi, n'êtes-vous pas convaincu, en me lisant, qu'on peut au moins autant faire abus et usage fâcheux du *bras de l'esprit* que du *bras de la chair;* que l'un, qui agite aujourd'hui la presse et la tribune, est tout aussi terrible que l'autre armé d'une épée massacrante ou d'une torche incendiaire? Aimez, aimez l'industrie! Aimez ce bras qui creuse des fleuves factices, qui perce des montagnes, qui couvre le globe inculte de jardins, qui dirige les vaisseaux sur la mer, qui *gagne de l'argent!* C'est le bras de chair, direz-vous; eh non! non! c'est le bras de Dieu!

TROISIÈME LETTRE.

Paris, 31 mars 1843.

Mon cher Monsieur,

Je comprends fort bien que vous ne regrettiez pas cette *forme accidentelle* de la société du moyen âge, pendant laquelle les évêques étaient en même temps *seigneurs féodaux;* mais c'est précisément à cette époque qu'il est juste d'appliquer ce qu'a dit M. Guizot de l'œuvre des évêques, relativement à la constitution des sociétés chrétiennes. Je conçois, dis-je, que vous ne regrettiez cette forme, ni pour les évêques, ni pour la société *de nos jours*, parce qu'il ne s'agit pas aujourd'hui de constituer une société féodale. Cependant si, pour constituer cette société

L'Ecriture originale dit : « Mon royaume n'est pas MAINTENANT de ce monde. » Elle dit aussi, en mille endroits : « Lorsque l'esprit de vérité *viendra.* » Or, l'Église dit, depuis assez longtemps ce me semble : « Mon royaume n'est pas de ce monde, et l'esprit de vérité *est venu.* » D'une part elle a supprimé *maintenant*, et de l'autre elle a décidé que ce qui *était annoncé* par Jésus *est arrivé* après lui.

Je me borne à ces deux changements de la parole originaire du dogme. Je crois que vous ne refusez pas à l'Église le pouvoir de rétablir un mot supprimé par elle; or, je vous demande si, en lisant cette première phrase avec ou sans le mot *maintenant*, elle représente la même idée? Non, certainement. Si donc l'Église rétablissait ce mot, et si de plus elle décidait, comme elle l'a fait pour la promesse de la venue de l'esprit de vérité, que ce qui n'*était* pas il y a dix-huit siècles *est* aujourd'hui, c'est-à-dire que le royaume de Dieu est *maintenant* de ce monde, elle ne ferait que ce qu'elle s'est cru toujours le pouvoir de faire.

« Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde » est une phrase fort claire, dont le sens ne peut être douteux en aucune façon, ni comme *jugement* du présent, ni comme *promesse* de l'avenir. « Mon royaume n'est pas de ce monde » est un peu moins clair, du moins quant à l'avenir, puisque cette forme ne préjuge rien à cet égard; c'est une phrase très-temporelle ou temporaire, et très-peu spirituelle; par conséquent elle n'a pas les conditions obligées d'une pensée dogmatique.

Or, il est tout simple de croire qu'à l'époque où *ce monde* était celui de César, Jésus ait dit : « Mon royaume

n'est pas MAINTENANT de ce monde; » et même la suppression du mot *maintenant* a été non-seulement sans inconvénient, mais même avantageuse, accidentellement, puisqu'elle donnait à la phrase un caractère plus *absolu* de réprobation *actuelle* et active du monde de César, au point que le synonyme de *démon*, dans la langue de l'Église, est *prince du monde*, ce qui était peu flatteur pour César.

Tout le dogme chrétien est empreint de cette réprobation *accidentelle* du monde, parce qu'il a été *élaboré* et *fixé* à une époque où le monde martyrisait les *hommes de paix;* et l'influence de cette réprobation est tellement forte, que vous-même, tout en admettant que le bras de l'*esprit* est aussi pécheur que le bras de la *chair*, vous assimilez toujours le mot *spirituel* au mot *éternel*, tandis que cet autre mot, *charnel*, est pour vous synonyme de *temporel*. Il en résulte que vous avez beau rappeler que Jésus a été charpentier et Paul corroyeur et faiseur de tentes, vous avez beau citer Saint Basile et Saint Benoît, les hommes qui s'occupent des travaux de l'*esprit* n'en restent pas moins placés seuls sur la route de l'*éternité*, tandis que ceux qui s'occupent des travaux de la *chair* sont relégués dans le *temps*, et n'accomplissent là qu'un devoir, une obligation, une nécessité.

Sans doute l'Église a dit : Qui travaille, prie; sans doute aussi Jésus a été charpentier, et Paul corroyeur, et Benoît a labouré la terre; mais comme, aujourd'hui et depuis longtemps, les chefs du christianisme ne font plus et ne dirigent plus le travail *industriel;* comme vous repoussez vous-même la direction temporelle que l'Église,

aux temps féodaux, imprimait au peuple *travailleur;* comme vous ne songez à rendre à l'Église que son influence directe sur les *esprits*, par l'*instruction;* enfin, comme dans les faits industriels, où vous me citez l'intervention de l'Église, je ne vois qu'une *bénédiction* et non une *bénéfaction* ou un *bénéfice*, j'en conclus que, à l'égard du travail *pacifique*, l'Église ne fait pas même encore complétement ce qu'elle faisait à l'égard du travail *militaire*, lorsqu'elle bénissait les drapeaux, les canons, les travailleurs et les instruments de César. Je crois qu'elle peut, ou, si vous voulez, qu'elle *pourra un jour* faire autre chose.

Avec vos arguments on pourrait soutenir plus parfaitement encore que l'Église aime beaucoup la guerre, qu'elle la protége et l'encourage; ce qui serait presque un blasphème, pour vous, je l'espère, comme pour moi.

En fait, le but d'activité générale des sociétés de *ce monde*, à l'époque où parut Jésus, était la guerre, la conquête, l'exploitation du vaincu par le vainqueur, de l'esclave par le maître; et ce but était avoué et pour ainsi dire *sacré* aux yeux de *ce monde* païen. Grâce à Jésus, depuis dix-huit siècles ce but sacré est devenu impie et n'est plus avoué par personne. *Ce monde d'aujourd'hui* n'a donc plus le même principe et le même but d'activité que le monde de l'époque de Jésus. Pourquoi dirions-nous encore que le royaume de Dieu n'est pas de *ce monde?*

Vous ajoutez que l'interprétation des Pères et des Ecritures est une chose sur laquelle notre sens individuel risque de s'égarer en se séparant de l'autorité de l'Église. Vous avez parfaitement raison, rien n'est plus délicat; mais toutefois l'Eglise, comme on l'a souvent dit, a su

tirer parti des hérésies elles-mêmes, non-seulement en montrant sa force ou sa patience lorsqu'elle les a détruites ou momentanément supportées (comme elle fait à l'égard du protestantisme aujourd'hui), mais en se modifiant elle-même, au moins dans sa discipline, pour combattre mieux l'erreur et pour patienter avec plus d'art.

Il me semble que vous mettez à défendre ce que vous croyez être la pensée de l'*Église*, contre ce que vous croyez n'être pas sa pensée, un zèle de rivalité qui n'est pourtant pas dans votre cœur, et qui, je vous l'assure, serait d'ailleurs sans objet à mon égard. Lorsque vous dites *nouvel* Evangile, *nouveaux* dogmes, *nouveaux* initiés, *nouvelle* révélation, *nouveau* révélateur, *nouveau* prophète, etc., vous paraissez croire que votre adversaire suppose que l'Église elle-même n'annoncera plus de bonne *nouvelle*, ne proclamera plus de *nouveaux* principes sociaux, n'initiera personne à des choses *neuves*, enfin n'aura pas elle-même de *révélation*. Or, c'est précisément le contraire qui est dans ma pensée, et, pour la faire mieux comprendre, je reprendrai votre critique de la phrase où je disais que l'Église ne baptise plus ce qui naît aujourd'hui. Vous me répondez qu'elle ne doit baptiser que ce qui *est né* : alors vous avez pris ma parole trop à la lettre; car il est évident que vous devez croire, comme moi, que l'Église ne s'est pas toujours bornée à consacrer *ce qui était*, mais que souvent elle a engendré, elle a fait naître ce qui *devait* être, ne fût-ce que la société féodale ou les Croisades, et mille

autres grands faits humains qui sont nés sous l'influence de sa prophétique *parole*, de sa puissante *politique*, de ses admirables *prévisions*.

Depuis longtemps l'Église ne nous dit plus rien de l'avenir, mais ce n'est pas une raison pour croire qu'à jamais elle se taira sur ce sujet, ou pour méconnaître qu'autrefois c'était sa principale mission. Sans cela, on ne s'expliquerait pas comment elle n'aurait point consacré le paganisme qu'elle trouvait *né*, et on lui refuserait d'avoir engendré les sociétés actuelles, qui pourtant sont bien ses filles, grandes filles, il est vrai, touchant à l'âge de l'émancipation.

Déclarer, comme je le fais dans mes lettres, que l'on croit à l'Église une grande mission pour l'avenir; espérer qu'elle ouvrira au monde, comme elle l'a toujours fait, la route de l'avenir, c'est-à-dire qu'elle *dévoilera* aux hommes ce qui lui aura été *révélé* à elle-même, leur destinée *temporelle*, comme elle l'a fait chaque fois que la société cherchait, non à détruire, mais à édifier, c'est peut-être croire en elle plus que n'y croit la raison des sages de ce monde, mais ce n'est pas y croire plus ni même autrement que vous n'y croyez vous-même, j'en suis sûr.

Or, est-il possible que cette inspiration, cette excitation, et je dirai même cette révélation, soit donnée à l'Église autrement que par un prêtre, ou bien par un laïque, guérisseur de boiteux, de borgnes, d'estropiés dans *leur chair?* Vous paraissez croire que cela n'est pas possible, et que la lumière divine ne peut apparaître à l'Église que sous la forme où elle se montrait au monde il y a 1,800 ans, et surtout il y a 3,000 ans. Je maintiens que vous faites

ainsi une loi bien étroite à Dieu, et je ne crois pas qu'il y ait un article du dogme qui vous en donne le droit.

Songez donc que les miracles n'ont jamais empêché qu'il y eût des hérésies et même des incrédules; l'absence de miracles n'a pas empêché Mahomet, *qui n'en faisait pas*, ni Luther, *qui n'en faisait pas non plus*, d'enlever à l'Eglise catholique, *qui en faisait encore*, des masses considérables de fidèles, appartenant pourtant à cette classe d'*esprits dégoûtés* dont parle Saint Augustin.

C'est qu'en effet un chamelier qui, à quarante ans, s'avise de vouloir s'emparer du monde, et qui, à soixante ans, en avait conquis une bonne partie; un chamelier inspirant quelques hommes qui, en un siècle, s'emparent de la moitié du globe, est plus miraculeux que la guérison d'un paralytique. C'est que le moine qui ose braver le Pape et qui, en peu d'années, soumet à sa pensée des têtes couronnées, est plus merveilleux que le miracle de *chair* de Nice; en un mot, c'est que Mahomet et Luther sont d'autres hommes que le père de Buffalo, dont j'estropie sans doute le nom.

Ce sont des démons, direz-vous. — Soit; mais alors que l'Église prêche donc des croisades contre l'islamisme et des Saint-Barthélemy contre les protestants! Elle l'a fait; pourquoi ne le fait-elle plus?

Parce qu'elle ne serait pas écoutée, direz-vous peut-être. — Eh bien, non! Elle-même, j'en suis convaincu, ne juge plus aujourd'hui les fils de Mahomet et les fils de Luther comme les jugeait l'Église du onzième et du seizième siècle; elle-même, pardonnez-moi de le dire, a laissé attendrir son âme aux douceurs de la *tolérance*,

prêchée en dehors d'elle par des hommes qui n'étaient ni prêtres ni faiseurs de miracles, qui n'étaient même ni mahométans ni protestants, que dis-je! qui se croyaient athées, et qui prêchaient pourtant au monde la volonté *actuelle* de Dieu.

Au nom de Dieu, mon cher monsieur, justice pour tous ces hommes, qui, malgré leur propre injustice envers les œuvres de la foi chrétienne, ont propagé l'esprit de douceur et de paix de cette foi divine, sans soutane, sans miracles, mais avec dévouement et génie! « Hors de l'Église pas de salut! » n'est plus un dogme pour le dix-neuvième siècle; l'Eglise universelle! mais c'est tout être qui vit sur la terre. Et ne dites plus que l'Église ne doit rien qu'à celui qui la prie; pour la prier, ne faut-il pas qu'elle se montre bonne avant la prière? ne faut-il pas qu'on l'aime? ne *doit*-elle pas se faire aimer? Pourquoi Jésus dit-il à trois fois : « Pierre, m'aimez-vous? » Parce que celui qui devait paître les brebis du Seigneur devait se faire aimer de ces brebis comme il aimait lui-même son Seigneur.

Que le successeur de Saint Pierre étende donc sa main sur le monde, non pour le bénir seulement, mais pour se faire bénir; qu'il agisse *sur* et *pour* le monde. Ne vous blessez pas pour sa dignité, lorsque vous voyez un homme de bonne intention pour les hommes solliciter près de vous, enfant dévot de l'Église, un service du serviteur des serviteurs de Dieu, un service à rendre aux hommes du dix-neuvième siècle; et ne dites pas : « Si le service est à rendre, Dieu le sait et son Vicaire le sait; quant à moi, je ne sais. » Ne vous mutilez pas, ne vous annulez pas à ce

point; l'Église n'en fait pas un devoir, à vous au moins qui la priez avec ferveur et obéissance entière.

Oui, l'œuvre *temporelle* de nos jours, celle qui mettra fin aux révolutions qui bouleversent les royaumes, c'est l'*organisation du travail;* l'Église n'y peut rester étrangère; et si je vous ai adressé mon livre sur l'Algérie, si je vous fatigue de mes longues lettres, si, d'un autre côté, vous avez pu me reprocher de faire dans mon livre, dans ma parole *publique*, une bien petite part à l'Église, c'est parce que vous pouvez convenablement et utilement prier la chaire de Saint Pierre. — Adressés à vous dans l'intimité de notre correspondance, mes désirs, les motifs de mon espoir peuvent vous paraître monstrueux dans leur forme, ils peuvent même blesser vivement des coins délicats de votre croyance; mais, j'en suis certain, la loyauté, la bonté de mon intention ne saurait vous être suspecte, et vous pouvez l'interpréter avec votre cœur.

Vous vous défendez de l'influence de votre opinion politique sur la manière dont vous concevez la conduite actuelle de l'Église, et, pour me le prouver, vous me citez un passage de la *Revue indépendante* et les articles de Pierre Leroux. Mais ce que je disais de vous, légitimiste, je le dirais également des républicains Leroux ou Lamennais. Vouloir que l'Église reste fidèle à Henri V, ou vouloir qu'elle s'associe directement et immédiatement au prolétaire, c'est, selon moi, vouloir deux choses également funestes, c'est vouloir ce qui *fut* ou ce qui *n'est pas encore*, c'est méconnaître *ce qui est;* c'est rester en dehors du monde, en arrière ou en avant.

Malheureusement, les catholiques et les protestants républicains, tels que Lamennais, me paraissent avoir des regrets ou des espérances sans réalité. La prudente sagesse de l'Église lui a fait repousser les *rêves populaires* de Lamennais, et je crois qu'elle serait au moment d'exercer une grande et réelle action sur le monde, si elle renonçait avec autant d'éclat aux *souvenirs royaux* du légitimiste. Mais tout cela ne serait encore que du négatif; ce serait tout au plus s'abstenir, et celui-là seul qui doute doit s'abstenir.

Lorsqu'on sera las de ne rien pouvoir faire, dites-vous, on viendra l'implorer. — Cette superbe impassibilité est-elle donc digne de l'humble Église du Christ? Est-ce que les peuples ne sont pas rongés d'égoïsme? est-ce qu'il y a un pouvoir respecté sur la terre? est-ce que les prisons ne sont pas combles de crimes, les hôpitaux repus de cadavres? Et tout cela, n'est-ce donc pas une prière? Permettez-moi de vous le dire, vous êtes dans un cercle tout aussi vicieux que celui où se trouvent les Rois qui croient qu'ils ne sont Rois que par la grâce du peuple, et qui attendent qu'on leur donne du pouvoir pour le prendre. Le génie ne reçoit pas sa mission par en bas, il n'est pas élu au scrutin populaire; et si l'Église attend un brevet de puissance, sous forme de supplique, pour qu'elle daigne gouverner le monde, elle sera une Église constitutionnelle, mais non une Eglise catholique et apostolique.

Dieu! quelle distance il y a entre cette impassible attente et le fameux *Compelle intrare* d'une autre époque! Quelle différence encore avec cette grande parole : « Je

me suis fait Juif avec les Juifs... tout à tous pour les amener tous! » A la bonne heure! voilà qui est catholique et apostolique! Mais, quoi! sous prétexte qu'on vous traite comme on traite en Chine les mandarins condamnés à mort, de votre côté vous traitez le monde comme fait un enfant qui regarde l'agonie d'une souris noyée, et qui attend, pour la sauver, que ses forces soient épuisées et qu'elle fasse le *plongeon*. Pitié! Non, l'Église ne sera pas à ce point impitoyable.

« Il ne lui suffit pas, ajoutez-vous encore, que l'on crie : La paix, la paix! il faut proclamer celle qui vient de Dieu! » — Mais qui donc doit proclamer la paix de Dieu et la donner au monde, si ce n'est l'Église? Pourquoi ne nous dit-elle pas comment le bourgeois et l'ouvrier, le maître et le serviteur, le chef et l'inférieur, le Roi et le sujet, l'homme et la femme peuvent avoir la paix, et quel est le traité, la charte pacifique qu'ils doivent conclure, *de nos jours?* Pourquoi surtout répond-elle : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » lorsque évidemment ce monde désire la paix, a soif de la paix?

Cette charte, direz-vous, c'est encore et toujours l'Évangile! Oui, c'est l'Évangile, comme l'Evangile fut la loi et les prophètes; c'est l'Évangile traduit, interprété, enseigné au dix-neuvième siècle, comme il a été interprété et enseigné à toutes les époques où l'Église a voulu agir sur le monde; c'est l'Évangile, *selon l'esprit* qui anima toujours la papauté chaque fois qu'elle dépouillait César de ses attributs, de ses moyens de violence, qu'elle lui *ôtait* au lieu de lui *rendre* ce qui pourtant était bien *à*

lui; c'est le même Évangile selon l'esprit, qui, malgré la réputation faite à la femme par le vieil évangile de Moïse, qui, malgré la parole de Jésus à sa Mère, malgré l'ordre brutal de silence et d'obscurité donné aux femmes par Saint Paul, a relevé le front humilié de la femme et l'a conduite jusqu'au point de se croire l'égale de son seigneur et maître, devant Dieu et devant les hommes. C'est lui enfin qui, *contrairement à la lettre*, exerce depuis bien des siècles, dans la Rome des Césars, le pouvoir *temporel*, *la royauté de ce monde*, et qui, dans ce royaume modèle, a donné non-seulement le précepte, mais *l'exemple* des mille progrès que la société a dû faire pour détruire peu à peu la loi générale, la *charte* des sociétés du passé, l'esclavage.

Eh bien! elle le fera encore, m'allez-vous dire. — Mais au moins ne prétendez pas que c'est moi qui désespère. Vous l'espérez, et moi je le demande; mais vous l'espérez, et en même temps vous *doutez* qu'elle *doive* le faire; moi, je le demande, parce que je suis certain qu'elle le fera, quand ses fils dévoués, comme vous, lui diront : « Mère, ayez pitié du monde! mère, n'attendez pas plus longtemps que mes frères vous implorent! Ils vous *méconnaissent*, faites-vous reconnaître; ils sont bien malheureux, mais non coupables; depuis trois siècles, ils ont vu un si grand nombre de vos enfants les plus chers se *séparer* de vous! ils vous ont vue traînée au char de César, dépouillée de votre royale parure, bâillonnée par leurs maîtres de la *parole*, et ils vous croient dans une muette servitude. Ce ne sont pas des miracles d'esprit ou de chair, mais des miracles d'âme, des miracles de

votre inépuisable *bonté*, qui ouvriront leurs cœurs, leurs yeux et leurs oreilles[1] ! »

Qu'entendez-vous par ces mots : « Saint Augustin ne demande pas *directement* au pouvoir temporel des changements, des améliorations dans la législation politique et civile? » — Voulez-vous dire qu'il n'en fit pas l'objet d'un placet à l'Empereur? mais qui donc a jamais demandé, sous cette forme, autre chose qu'une pension? Non ! il n'a fait ni placet au Roi, ni pétition à la Chambre; mais l'initiative de l'Église a été un peu plus fructueuse, ce me semble, que celle de nos députés et même que celle de la presse. L'Église a plus couronné ou détrôné de Rois, a plus confessé et inspiré de souverains, a plus agi directement sur leurs conceptions et leurs actes, que ne l'ont fait nos plus grands ministres constitutionnels, qui pourtant changent directement la législation politique et civile. Ah ! vous dites qu'il n'a pas demandé de loi pour l'abolition de l'esclavage; je le crois parbleu bien; cette *loi* était faite, il la prêchait; et les fidèles à la loi, pour le rachat de leurs péchés, pour le salut de leur âme, pour éviter la *peine* infernale et mériter la *récompense* céleste, obéissaient à la *loi* en affranchissant leurs frères.

Pour moi, ceci n'est pas un jeu de mots, parce que, tout en distinguant bien qu'il y a eu dans la société chrétienne des lois *dites* civiles et des lois *dites* religieuses, il est évident que plusieurs des lois religieuses entraî-

[1] Il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur *incrédulité*. (Saint Mathieu, XIII.)

naient *très-directement* des améliorations dans l'ordre civil; si bien que, durant tout le temps où la *loi* romaine avait été perdue, c'était en réalité l'Église qui *jugeait* dans l'ordre civil, malgré la suprématie *apparente* du seigneur féodal; en un mot, comme le dit M. Guizot, ce sont les évêques qui ont fondé *la société* européenne, religieusement, et aussi politiquement; ce sont eux qui ont changé la civilisation, aussi bien que la religion de l'empire romain.

« Leur procédé, dites-vous, n'est pas brusque et tranchant. » — Cela vous plaît à dire, et cela me plaît à espérer *pour l'avenir;* mais il y aurait bien quelque difficulté à convenir de la chose pour *tout le passé.* Qu'est-ce donc que ce partage du Nouveau-Monde, par une ligne papale tracée sur une carte, avant de savoir quels sont les peuples qui vivent des deux côtés de cette ligne? Qu'est-ce que ces Rois excommuniés, ces populations entières exterminées, parce qu'elles ne voulaient pas ou ne voulaient plus croire? Qu'est-ce donc même que Pierre l'Ermite prêchant les croisades, si ce ne sont pas, à vos yeux, d'immenses révolutions tranchantes? J'admets que ces révolutions étaient dans les desseins de Dieu; j'admets que les peuples, même ceux qui y périssaient, étaient *mûrs* pour les réaliser; toujours est-il que c'était l'Eglise qui les inspirait, qui les faisait faire; je dis plus encore, qui les *dirigeait.*

Je vous assure que je ne demande pas et n'attends pas de l'Eglise quelque chose de brusque et de tranchant. Pour vous donner une idée de la patience que je veux et de la douceur que j'espère, je vous citerai encore ces

Juifs déicides, et je vous dirai avec Saint Paul : « Leur chute est devenue une occasion de salut pour les gentils; si leur chute a été la richesse des gentils, combien leur plénitude enrichira-t-elle le monde encore davantage! Ce n'est pas vous (gentils) qui portez la racine, c'est la racine (juifs) qui vous porte. Si leur perte est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie ? » (*Rom.*, XI.)

Ce cri de rappel d'où partira-t-il? Saint Paul dit-il d'attendre que les Juifs prient? Certes l'Église ne les aura pas rappelés *brusquement*, elle y met le temps; à moins que vous ne donniez le nom de rappel à l'auto-da-fé, au mépris, à la hache frappant sur la racine. Mais si les déicides, un jour, pour le bonheur du monde, doivent être rappelés, ne rappellera-t-on pas aussi, un jour, les protestants *papicides*, les révolutionnaires *régicides*, pour ramener les Papes et les Rois de la mort à la vie? Je conçois qu'à une autre époque l'Église ait pu, ait dû même faire *exterminer* des Musulmans, des Juifs, des Indiens, des Saxons, et que ce soit ainsi qu'elle ait prouvé sa puissance sur le monde, gouverné alors par des *exterminateurs;* mais, encore une fois, le monde ne veut plus être gouverné par des bouchers; le monde n'est plus le troupeau de César. A qui donc appartient-il? à Dieu, au Dieu de la paix, non à celui des armées; au Dieu du travail, non à celui de l'oisiveté *par droit de naissance;* au Dieu juste, qui donne à chacun *selon ses œuvres* et non selon les œuvres *de son parent;* c'est là aujourd'hui la religion *pacifique, laborieuse* et *juste* que le monde cherche, désire, appelle. Je suis sûr que l'Église entendra.

Eh! n'est-ce pas là, mon cher monsieur, le *rêve* que vous faites vous-même? Ne vous dites-vous pas chaque jour : comment faire pour que la volonté de Dieu soit faite sur cette *terre* comme au *ciel* de paix, de prière (qui travaille prie), de justice, que m'a révélé Jésus-Christ? Et croyez-vous qu'après s'être posé pendant dix-huit siècles ce divin problème, l'humanité ne le résoudra pas? Vous confessez que vous ignorez la solution; mais certainement Dieu vous a ordonné de la chercher, puisqu'il vous a enseigné ce désir *terrestre* dans la plus belle *prière* que l'homme puisse prononcer. « Que votre règne arrive! » dites-vous; or, quand il *viendra,* est-ce qu'il y aura, à côté de lui, *un autre* règne?

Non! Dieu ne nous a pas trompés; il ne nous a pas dit de désirer son règne sur la terre comme au ciel, pour qu'à jamais le ciel et la terre soient séparés par des tempêtes, pour que l'ordre *religieux* et l'ordre *civil* soient entre eux ce que Dieu est à Satan, le bien au mal, la vertu au vice. Le ciel et la terre doivent communier à la sainte communion d'*égalité de mérite;* l'esprit doit s'unir à la chair, la science à l'industrie, l'homme à la femme, par *amour réciproque*, et non comme un maître à son esclave. La divine promesse n'est pas un piége, n'est pas même un mensonge utile, offert à notre enfance; avec l'aide de celui qui l'a faite, nous la réaliserons dans notre virilité.

Sur ce sujet inépuisable, et en le traitant avec vous, ma plume ne peut s'arrêter; il faut pourtant des bornes, surtout pour moi, que vous prendrez peut-être quelque-

fois pour un conservateur–borne, parce que j'ai parlé comme je l'ai fait de Louis-Philippe. Je terminerai donc par ce royal sujet.

Pour vous, comme pour moi, il y a de l'âme à *droite* et à *gauche*, et je reconnais qu'au *centre*, au ventre, l'âme est furieusement enveloppée dans une lourde et assez sale matière. *J'aime*, en un mot, beaucoup plus les légitimistes et les républicains que le juste-milieu ; mais je *voudrais aimer* le juste-milieu ; ce qui revient à dire que je voudrais que le juste-milieu devînt aimable, ou, plus généralement, que le gouvernement pût rallier à lui les souvenirs et les espérances de la France. Je crois que lui-même en aurait grande envie, mais qu'il ne *sait* pas comment *faire* et ne *peut pas même faire* ce qu'il *sait*. Toujours est-il que, par cela seul qu'il *est*, il désire *vivre ;* tandis que ceux qui *ont été* ou qui *voudraient être* songent plus à le tuer qu'à vivre eux-mêmes. Les légitimistes le traitent comme un enfant révolté et parricide; les républicains voient en lui un père impuissant, lâche ; les premiers regardent la royauté de 1830 comme une bâtarde, les seconds comme une prostituée ; moi, je crois que c'est une assez bonne fille, qui va comme on la pousse ou comme on l'attire., quand il y a quelque chose à craindre ou à gagner, à droite ou à gauche, selon le vent qui souffle, mais surtout selon ce qu'elle croit être *son intérêt*, l'intérêt de *sa* conservation.

Une telle royauté, un tel gouvernement, me paraissent tout à fait providentiels pour opérer, dans le présent, une fusion du passé et de l'avenir, pour dégager de l'un et de l'autre les éléments trop *arriérés* ou trop *en avant*,

et faciliter un contact entre ces deux extrémités humaines. Le fait est que, depuis 1830, ce ne sont pas seulement des concessions passagères de tactique politique que les deux partis extrêmes se sont faites, c'est une justice plus équitable qu'ils se sont rendue; c'est, sur certains points, une estime réciproque et presque une sympathie qui s'est établie entre ces deux mondes; et l'un et l'autre commencent à comprendre qu'ils ont *droit* à leur part d'action dans la société, droit qu'ils étaient loin de s'accorder avant 1830.

Pour rentrer dans ma thèse sous la forme religieuse, je ne dirai pas que la religion en soit venue à aimer l'incrédulité, ni que l'incrédulité de nos jours aime beaucoup la religion; mais je suis convaincu que l'incrédulité actuelle ne maudit plus, ne plaisante plus la religion, comme par le passé; et, d'un autre côté, que la religion actuelle n'anathématise plus autant les hommes qui ne croient pas tout ce qu'elle croit.

Ces deux extrêmes peuvent-ils s'unir comme le veut M. de Lamennais? Je ne le crois pas. Peuvent-ils s'unir même comme le veut M. de Genoude? Je ne le crois pas non plus; ou alors ce serait pour renverser, bouleverser, révolutionner, mais non pour fonder. Et au contraire, si les âmes d'élite, dans ces deux partis extrêmes, prenaient par la main droite et par la main gauche le ventre (sotte métaphore!), peut-être bien redonneraient-elles du cœur au ventre.

« L'Église sacrerait Louis-Philippe, dites-vous, s'il allait s'agenouiller sur les dalles de Reims. » — Mais vous savez bien que, s'il allait à Reims, il serait empêché, arrêté,

que dis-je! assassiné peut-être au premier relais. Il *ne le peut pas*, et l'Église n'a jamais demandé au prisonnier d'aller chercher la communion à l'autel, ni au mourant de courir après l'extrême-onction. Quoi! vous voudriez que le Roi se déclarât bon catholique, franc catholique, dévot! Vous vous méprenez donc bien sur la France de 1843! Comment, il ne vous suffit pas de la dévotion de la Reine!

Vous m'avez cité Napoléon; mais Napoléon réagissait contre Robespierre, tandis que Louis-Philippe a été couronné en 1830 pour réagir contre Charles X : c'est tout autre chose, j'espère. Je me suis très-mal exprimé si, en vous parlant de sacrer ou de consacrer la royauté nouvelle, vous avez pris la chose à la lettre, et avez cru que je songeais précisément à la forme Reims et Sainte-Ampoule.

Comme vous, je sais qu'il est des moments où il y a haute prudence et habileté à exercer de l'influence sans paraître gouverner, et c'est ainsi que l'Église pourrait, en ce moment, exercer une grande influence sur le gouvernement de la France, sur les affaires temporelles du monde, c'est-à-dire en agissant *sourdement*.

Entre nous, ceci ne peut faire difficulté; mais que doit-elle faire *sourdement?* miner le trône de 1830, ou le consolider? Là est toute la question; et surtout ne prétendez pas qu'elle s'abstient et doit s'abstenir : c'est impossible, cela n'est pas! et quand bien même cela serait, comme le monde est loin de croire à cette abstention, comme il sait d'ailleurs que l'Église a toujours soutenu les trônes qui lui paraissaient *utiles* au monde, on en conclurait que l'Église considère le trône actuel au moins comme

inutile, et l'abstention de l'Église contribuerait ainsi efficacement à le faire crouler.

Laissez-moi vous dire un rêve d'un de mes amis, rêve qui se prolonge depuis douze ans. Dans un moment de grande exaltation qui tenait presque du délire, cet ami me dit, une nuit où je le veillais, en 1831 : « Le Roi de Rome, le duc de Bordeaux, le duc d'Orléans, voici les trois nœuds de la politique qui vient de naître en 1830; et comme Dieu n'a pas dit encore comment l'avenir doit transiger *pacifiquement* avec le *droit* du passé, c'est sur le duc de Bordeaux que roulera la grande difficulté. » — Depuis lors Dieu a dénoué deux de ces nœuds, le Roi de Rome et le duc d'Orléans sont morts. — Hier je rencontre mon ami pour la première fois depuis cette époque; il me dit : « Vous rappelez-vous mon rêve de 1831? — Oui. — Eh bien! je vais le compléter : La papauté ne peut pas mourir; le premier Pape qui a poussé le peuple aux croisades est un Pape français; l'Église a toujours pratiqué une hiérarchie fondée sur le mérite, et non sur le droit de naissance; la légitimité, qui était le droit du passé dans l'ordre temporel, est détruite *en fait;* ce fait peut être consacré en *droit,* si Henri V s'asseoit sur la chaire de Saint Pierre. »

Quelle que soit la valeur que vous puissiez attribuer à ce rêve, prenez-le, de ma part, comme une simple hypothèse, par laquelle je veux rendre sensible une idée. Je sais que beaucoup de légitimistes, qui se croient très-catholiques, et qui sont pourtant gallicans, préféreraient, pour Henri V, le trône de France à la chaire de Saint

Pierre. Vous n'êtes pas problablement de ce nombre; mais prévoir d'avance une élection de conclave, une décision future de l'Esprit-Saint, vous paraîtra pour le moins une prétention ridicule. — Je *suppose* donc que pareil événement arrive, et, comme dit mon ami, je préfère cette hypothèse à celle de la mort du duc de Bordeaux, parce que la mort est le secret de Dieu, et que cet élément doit rester étranger aux procédés de l'homme pour résoudre les problèmes humains.

Dans cette hypothèse, le parti politique auquel vous appartenez pourrait bien avoir contre Louis-Philippe un vieux levain de rancune pour le passé, mais il n'aurait plus de *prétendant* en espérance. Il est donc difficile de croire qu'aveuglé par une rancune *sans but d'avenir*, le parti légitimiste ne se rattacherait pas, dans le présent, à l'*autorité*, pour la renforcer, la moraliser; il est surtout impossible de supposer qu'il emploierait ses forces à ébranler, à renverser le peu d'ordre qui nous reste, n'ayant rien ni personne à mettre plus légitimement à la place de ce qu'il tenterait de détruire. De son côté, l'Église plus que jamais protégeant la France, l'Église, qui, comme vous le dites vous-même, a su s'accommoder à des formes diverses de gouvernement, commanderait aux fidèles le respect et l'obéissance pour l'ordre établi.

Si tout cela est vrai dans l'hypothèse que je viens de faire, comment pouvez-vous penser que votre opinion comme *légitimiste* n'influe pas sur votre conduite comme *catholique?* Est-ce qu'au fond de votre âme, et sans vouloir toutefois y contribuer d'une manière évidente, extérieure, flagrante, vous ne *désirez* pas que le gouvernement actuel

de la France passe dans les mains de Henri V? Or, vous savez bien que ces transmissions ne se font pas à l'amiable, et il se pourrait que le *désir* d'un homme tel que vous, même sans être suivi d'*acte* positif, fût tout aussi dangereux pour la politique actuelle que la révolte aveugle d'un malheureux qui court à l'émeute.

Au contraire, si vous n'aviez pas Henri V derrière vous, comme vous n'avez pas envie de couronner M. Thiers ou M. Arago, vous emploieriez vos efforts à consolider, tout en l'éclairant par une critique prudente, le pouvoir *tel quel* qui régnerait sur la France; et vous, qui priez avec ferveur, vous imploreriez Dieu et l'Église pour faire descendre sur ce pouvoir la lumière. Henri V, devenu Pape, vous l'ordonnerait, comme l'ont ordonné tous les Papes quand ils ont voulu sauver les royaumes de révolutions menaçantes.

Oui, mon cher monsieur, le temps des *détrônements* est fini, et les personnes qui voudraient détrôner le successeur de Saint Pierre ne sont pas plus de ce siècle que celles qui voudraient détrôner le successeur de Mahomet, ou seulement Louis-Philippe. Est-ce que vous avez oublié ce grand mot qui est le signe le plus divin peut-être du christianisme : *conversion?* Faites *tourner avec* vous et *vers* vous les musulmans et les ventrus, mais ne les *décapitez* pas, ne les éventrez pas; une *conversion* vaut mieux qu'une *révolution*. Voltaire a dit : « Bâtir est beau, mais détruire est sublime! » C'est l'inverse qui est la vérité.

Dites-moi donc assez! assez! car je ne finirais jamais.

QUATRIÈME LETTRE.

Paris, 21 avril 1843.

MON CHER MONSIEUR,

Puisque c'est moi qui prétends que l'Église a toujours eu la sagesse d'intervenir ou de ne pas intervenir directement dans les affaires du monde, ou, en termes plus nets, dans la politique, je n'ai pas dit qu'elle ait jamais regardé cette intervention comme un *devoir absolu,* et vous ne m'apprenez rien en me disant que Saint Augustin a refusé au comte Boniface de se mêler de ses affaires temporelles. De votre côté, vous soutenez que, lorsqu'elle y est intervenue, c'est ou pour son *malheur* (épiscopat corrompu par ses richesses), ou par *nécessité* (royauté temporelle du Pape), et que, dans tous les cas, c'est par *dérogation* au principe de division des pouvoirs, que vous regardez comme fondamental.

Lors donc que je montre les nations chrétiennes *fondées* par un épiscopat très-*politique*, c'est vous qui me répondez que cet épiscopat a failli perdre l'Église; lorsque je cite la royauté papale comme ayant donné au *monde* des exemples *temporels* précieux, vous me parlez du gouvernement actuel des *États romains* presque comme en parlait, au seizième siècle, un huguenot. De sorte que c'est moi qui suis le défenseur des grands *actes* de l'Église, et c'est vous qui les condamnez, ou tout au plus vous y soumettez. Il y a là un mystère auquel je vous prie de réfléchir.

Vous me demandez où j'ai pris que le *nunc regnum meum* ait été altéré par l'Église. — Je n'ai pas dit qu'on ait *altéré* NUNC; j'ai dit qu'on avait *supprimé* MAINTENANT. Vous me répondez à cela que l'Église ne parle pas français, mais latin. — En vérité, la réponse n'est pas péremptoire, puisque je n'ai pas dit que l'Église avait changé la parole latine. Qu'ai-je voulu dire? qu'elle laissait écrire et dire en *langue vulgaire*, qu'elle laissait *prêcher*, qu'elle autorisait à *enseigner* une *traduction* excessivement LIBRE de la parole latine; et j'en conclus, ou qu'elle attache fort peu d'importance à ce fameux *nunc*, ou bien qu'elle y en attache une fort grande et fort dangereuse; car généralement elle n'aime pas qu'on supprime dans l'Écriture ce que les traducteurs *s'amuseraient* à supprimer. Vous pensez sans doute que si elle tolère cette suppression générale de la traduction de ce mot *nunc*, c'est qu'elle n'y attache pas d'importance; je suis tout disposé à être du même avis que vous sur ce point, mais je crois qu'il peut

venir un moment où cette suppression paraîtra fâcheuse à l'Église, et que ce moment est prochain.

Sans doute, vous avez le droit de dire le sens que vous attachez à vos prières ; je ne conteste même pas du tout le sens que vous y attachez ; j'espère seulement que l'Église y attachera (et vous par conséquent après elle), outre ce sens personnel, un sens plus *directement efficace* pour la conduite que doivent tenir *sur la terre* les enfants de la terre, comme vous les nommez, qui croiront en Dieu et l'aimeront.

Vous me répondez au sujet de la foi au purgatoire, dans laquelle je vous signalais un *progrès* de la croyance humaine, que le purgatoire est simplement un *mot* créé pour un dogme déjà existant. — J'aurais préféré que vous réfutassiez ce que j'avais dit sur le symbole de Saint Athanase, chose capitale ; mais, je le vois bien par votre réponse, nous n'arriverions sur ce point qu'à une véritable discussion de *mots*. Je suis en effet convaincu, comme vous, que tout *dogme* (religieux ou philosophique) renferme en lui toutes ses conséquences ; donc, lorsque vous dites qu'il n'y a pas eu de progrès dans le dogme chrétien, depuis dix-huit siècles, je l'admets avec vous, en ce sens général et très-métaphysique, savoir : que les conséquences les plus immédiates se sont vues les premières, d'autres après, et plus tard enfin les conséquences extrêmes. Sans cela, je le répète, il serait impossible de s'expliquer les discussions célèbres et les décisions des conciles, lorsqu'elles ont eu pour objet des points de dogme, et lorsque ces solutions enfantaient, à l'instant, des pra-

tiques, des prières, un culte, une discipline, inconnus précédemment.

Vous me faites une mauvaise *guerre*, pour ce que j'ai dit de la guerre et de la bénédiction des drapeaux; car vous savez, au moins aussi bien que moi, que plusieurs fois on chantait en même temps un *Te Deum*, à Vienne ou à Madrid et aussi à Paris, pour une même bataille, où des catholiques français s'étaient égorgés avec des catholiques autrichiens ou espagnols. Si donc l'Église a béni les drapeaux des deux côtés, ce n'est pas pour témoigner, comme vous le dites, son adhésion à telle ou telle guerre; sans cela l'Eglise aurait des adhésions contradictoires, ou bien il faudrait admettre que ces bénisseurs de drapeaux, ces cathédrales en glorieuse fête, au moins de l'un des deux côtés, n'étaient ni des prêtres ni des églises du catholicisme. Remarquez bien que je ne fais pas un crime à l'Église *d'avoir béni* des drapeaux, ni même d'avoir *consenti* au règne de César; mais je la félicite d'avoir contribué, plus que qui que ce soit au monde, à *détrôner* César, à briser son épée, à dégoûter l'humanité de la guerre, qui était, avant l'Eglise et longtemps encore *à côté d'elle*, la grande passion des hommes, la vie des héros. L'Eglise a créé des héros *pacifiques* merveilleux, qu'elle a présentés au monde, en parallèle des demi-dieux du paganisme et des plus illustres lieutenants de César; et Mars a été vaincu par Saint Paul; et, comme vous le dites, Napoléon par Pie VII.

Sans doute la guerre n'est pas finie pour les hommes; nous espérons, vous et moi, que les nations catholiques

sont bien près de ne plus se battre entre elles, ce qui serait un fort grand progrès fait par une partie importante de l'humanité; toutefois, il se peut qu'il y ait des orages qui grondent; mais, vous le dites fort bien, qui grondent du côté de la barbarie.

Vous qui êtes laïque et non pas prêtre catholique, vous parlez de tirer le glaive, malgré la parole formelle de Jésus à Saint Pierre; mais vous savez bien que, de nos jours, les prêtres ne tireront pas l'épée, quoique quelques-uns, aux temps féodaux, aient porté la cuirasse. Or, c'est de l'*Église* que je vous ai parlé, et celle-ci sait mourir martyre sans tirer l'épée; toujours elle a cru que son sang avait pouvoir d'aider à la conversion de ses bourreaux, plus puissamment que l'épée de César.

Supposez donc, dans notre correspondance, que ce n'est pas à un laïque, mais à un prêtre, que j'écris. Au prêtre, je demande s'il ne croit pas, du fond de l'âme, que les efforts de l'Église, pendant dix-huit siècles, ont contribué puissamment à dépouiller l'homme de sa barbarie, et par conséquent à délivrer progressivement le *monde* du règne du *sabre*. Si ce prêtre me répond : oui, comme j'en suis convaincu, je lui demanderai avec *quoi* les hommes seront gouvernés quand le monde ne sera plus sous le règne du sabre, ou, en d'autres termes, quelle sera alors la *politique*, quel sera le *gouvernement* de cette cité de paix, de cette cité de Dieu, dont le règne pourra *alors* arriver sur la terre. Veuillez, je vous prie, tenir votre correspondance entre ces deux termes, l'un de bénédiction pour le passé qui a détrôné progressivement la

guerre, l'autre d'aspiration vers l'avenir qui doit introniser la *paix*.

C'est pour cet avenir que je compte avant tout sur l'Église de paix, et cela est bien naturel. Mais vous me pressez et vous me dites : « Que croyez-vous donc qu'elle doive faire? Elle fait ce qu'elle peut, elle est liée. » — Je ne le crois pas, et voilà ma raison : c'est que jamais les liens, quels qu'ils fussent, jamais le bûcher, les croix, les tenailles, les bêtes du cirque, n'ont empêché l'Église de proclamer ce qu'elle avait dans l'âme. Or, le jour où l'Église déclarerait simplement que tous les traducteurs de *nunc regnum meum* sont des ignorants ou des faussaires, et que la traduction véritable est : *maintenant* mon royaume n'est pas de ce monde, ce jour-là l'Église, selon moi, aurait fait un pas dont les conséquences me paraissent immenses; et certes vous ne pourrez pas me dire que j'attache une importance bien grande à un mot, vous qui savez ce que c'est que le *verbe*. Cependant vous avez cru que j'exigeais de l'Église tout autre chose que ce qui était dans ma pensée; vous avez cru, quoi que vous en disiez, que j'attendais d'elle ce qu'on appelle, de nos jours, des œuvres politiques éclatantes. — Pas le moins du monde! J'attends qu'elle sente et qu'elle dise que, grâce à elle surtout, l'humanité s'approche du règne de la paix, du règne de Dieu; j'attends qu'au lieu de gémir sur son passé perdu, elle jouisse, dès ce jour, d'un avenir immanquable; j'attends qu'au lieu de maudire, elle bénisse les germes de cet avenir, quels que soient les ordures et le fumier qui les entourent; je souffre de voir la mère du monde pleurer,

et j'ai soif de son sourire. Dieu! que l'Église sera belle quand elle célébrera, non plus les triomphes de César, mais son propre triomphe, *par César lui-même*, sur tous les hommes des batailles!

Comme dans ma lettre précédente, je vous prie de maintenir, autant que nous le pourrons, notre discussion sur ce point ou du moins autour de ce point; je demande que vous vouliez bien examiner avec moi ce qui pourrait résulter du rétablissement officiel et orthodoxe du mot *maintenant* dans l'enseignement et la prédication de la parole chrétienne, en supposant que cette *correction* ne fût pas seulement une correction de prote, un acte d'amour envers la lettre, mais aussi une œuvre de l'esprit.

« C'est à la *fin des temps*, dites-vous, quand Jésus viendra juger les hommes, que son règne sera reconnu, et les Actes des apôtres prouvent que le Saint-Esprit est déjà venu. » — J'admets tout cela comme vous; mais qu'est-ce que la *fin des temps?* ou même si vous le voulez, la *fin du monde?* Et puis, l'Évangile dit-il que le Saint-Esprit ne viendra qu'*une seule fois?* N'est-ce donc pas à l'Église qu'il appartient, non-seulement d'interpréter la parole, mais de montrer les signes des temps? Quand même elle aurait cru et enseigné que la venue du Saint-Esprit au milieu des apôtres était suffisante et définitive pour dire *toute vérité* aux hommes qui, de la bouche de Jésus, n'avaient pu *recevoir et porter toute vérité*, existe-t-il une défense formelle qui s'oppose à ce qu'elle croie *maintenant* qu'elle a encore des vérités à apprendre de l'Esprit-Saint, et qu'elle peut invoquer sa venue? Est-ce que

sans cesse elle ne le fait pas, non-seulement pour les élections papales du conclave, mais même à l'ouverture de la Chambre des députés, dans la messe du Saint-Esprit?

La fin des temps, dans votre pensée, c'est sans doute le moment où, pour l'homme, il n'y aura plus de *terre*, mais bien un *ciel*, et vous dites qu'alors le règne de Dieu viendra; mais pourquoi donc avoir demandé qu'il arrive sur la *terre* comme dans le ciel? Est-ce que cette parole serait trompeuse?

Vous savez bien que je ne sollicite pas l'Église de *pousser les ouvriers à la révolte contre les maîtres*, puisque je blâme l'un de ses plus grands fils, égaré selon moi, M. de Lamennais, d'avoir voulu faire *rentrer l'Église dans le monde* par *en bas* seulement, tandis que je crois qu'il faut faire *entrer le monde dans* l'Église avec ordre, appelant d'abord les *premiers* du monde, et ensuite les *derniers*, pour pouvoir modifier, s'il y a lieu, cet *ordre* du *monde* dans l'Église même, et par conséquent pacifiquement.

Au maître, dites-vous encore, l'Église conseille d'améliorer le sort de l'ouvrier. — J'en suis parfaitement convaincu; mais croyez-vous franchement qu'elle se soit contentée jadis de conseiller au maître l'amélioration du sort de l'esclave? Moi, je suis convaincu qu'elle lui a conseillé de l'*affranchir*, et il l'a fait. Or, l'*affranchissement* était une condition première et indispensable de l'amélioration du sort de l'ouvrier et du serviteur des sociétés anciennes. N'y aurait-il pas une condition analogue à conseiller aujourd'hui aux maîtres pour améliorer le

sort de l'ouvrier; et cette condition, l'Église la connaît-elle, la prêche-t-elle, la conseille-t-elle?

Cette condition, à ce que je crois, c'est d'ASSOCIER l'ouvrier au maître.

Figurez-vous donc, je vous prie, que l'Église prêche l'*association* comme elle a prêché l'*affranchissement;* qu'elle en fasse un mérite aux barons *industriels*, comme elle en a fait un aux barons *féodaux*; qu'elle offre à ces barons le rachat de leur âme pour leurs millions consacrés à cette œuvre; peut-être ne convertira-t-elle pas tous les barons, mais certes il s'élèvera du sein de nos fabriques empestées, du fond de nos mines étouffantes, de la boue de nos villes, des chaumières misérables de nos paysans, un concert de bénédictions pour la bonne Mère du pauvre ouvrier salarié, du journalier, du prolétaire, de l'esclave du siècle.

Alors croyez-vous donc que l'Église aurait les mains liées, que nos bourgeois philosophes oseraient se moquer d'elle, que nos diplomates incrédules auraient l'audace, eux qui sont si craintifs, de s'opposer à des synodes, à des conciles où s'agiteraient les principes de cette société, de cette *association* nouvelle entre le peuple et ses maîtres, les principes de la politique humaine et divine à la fois, puisqu'elle serait pacifique? Croyez-vous que la foule libérale qui, aujourd'hui, répète avec M. Philippe Dupin : « Prenons garde, contenons l'Église! elle veut encore nous envahir! » ne s'écrierait pas au contraire : Gloire et place à l'Église! elle parle au nom de Dieu, car elle vient ASSOCIER le pauvre au riche, le serviteur au maître, l'ou-

vrier au chef d'atelier, le fermier au propriétaire, tous les hommes entre eux !

Vous le voyez, mon espoir est que l'Église *dira* plutôt qu'elle ne *fera ;* car j'admets très-bien que son arme actuelle, son arme principale, soit la *parole* plutôt que l'*action*. Si donc elle doit pratiquer elle-même l'association, ce ne sera d'abord, selon moi, que comme exemple; et quoi que vous disiez du gouvernement papal de Rome, comme je me rappelle fort bien qu'aux temps passés, plusieurs fois, Rome donna des exemples *temporels* au monde; comme je sais même l'influence de Léon X sur toute la chrétienté sous ce rapport, et que je n'ignore pas non plus l'influence des ordres *travailleurs*, ni même celle des ordres militaires sur la société civile, je crois que ce gouvernement, que vous dites paternel jusqu'à la faiblesse aujourd'hui, pourrait redevenir encore de la plus paternelle grandeur.

Vous me trouvez inexact dans mon appréciation de Mahomet; et moi, je vous trouve aussi injuste envers lui et envers le Coran que les personnes qui, d'après les massacres racontés dans la Bible, prennent Moïse pour un barbare, chef de barbares, et ne tiennent aucun compte de l'état de l'humanité à cette époque, ni surtout des grandes choses enfantées par ces barbares et par leur chef. A mon tour, je vous dirai que les miracles imaginés par les docteurs musulmans ne sont pas de dogme musulman, et sont même contraires au dogme, puisque le Coran dit positivement que Mahomet n'a pas le don des miracles. Laissez donc Voltaire plaisanter sur la lune coupée en

deux et enfilant les deux manches du prophète; laissez pis que Voltaire jouer avec l'épilepsie d'un homme immense. Chrétien, soyez donc juste! Homme de loi, soyez donc juste! Historien, soyez donc juste!

La grande hérésie d'Arius n'a été détruite, toutes celles qui dévoraient l'Orient, et qui nourrissaient dans cette partie du monde la *guerre civile*, n'ont été vaincues que par Mahomet. Des peuples fétichistes, anthropophages, idolâtres, ont été élevés à la croyance en l'unité de Dieu par l'islamisme. La condition des femmes, libres ou esclaves, a été mille fois meilleure par l'islamisme qu'elle ne l'est encore chez les sectateurs de Brahma ou de Bouddha, et chez les idolâtres de toutes les époques. Le Coran est un sublime cantique d'adoration pour la *science*, quoique bien des gens le considèrent comme l'éteignoir de l'intelligence; ceux-là oublient, en voyant l'ignorance actuelle des musulmans, que le christianisme était tout aussi ignorant alors que l'islamisme apportait à l'Occident la lumière. Enfin, lorsque tant d'Européens, fils de chrétiens, considèrent Jésus-Christ comme un jongleur et la Bible comme une fable, n'êtes-vous donc pas saisi d'admiration devant ces musulmans d'Asie et d'Afrique, aussi nombreux que les chrétiens d'Europe, qui regardent Jésus et Moïse comme plus puissants auprès de Dieu que Mahomet lui-même; qui tous attendent, au jour du jugement, la venue du Christ, et ne prononcent qu'avec respect le nom de sa Mère?

Mais que ceci ne nous éloigne pas de notre thèse principale, ou plutôt rentrons-y par le Coran lui-même. —

Que l'islamisme soit considéré comme une hérésie, que Mahomet soit le Luther de l'Orient, je le veux bien. Mais quand donc l'Église prendra-t-elle, pour envahir et convertir le monde, puisque cet avenir lui est promis, une autre voie que la conversion par l'extermination ou par l'injure? Quand donc reconnaîtra-t-elle que tous ont cultivé la vigne du Seigneur comme ils *pouvaient* la cultiver, alors que le monde devait être divisé entre deux principes contraires et non harmoniques, entre la paix et la guerre, et non point entre l'*esprit* pacifique et la *chair* pacifique, entre la *science* et l'*industrie?*

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je vous disais de votre prédilection du *spirituel* sur le *temporel*, de l'*esprit* sur la *chair*, et pourtant là est toute la question : il est évident qu'aussi longtemps que temporel signifiera guerre, ou que chair sera synonyme de libertinage, le spirituel tendra à dominer le temporel, l'esprit à écraser la chair. Mais pourquoi donc, vous qui reconnaissez qu'on peut errer, pécher, se perdre par l'esprit autant que par la chair, ne reconnaissez-vous pas qu'on peut se sauver par celle-ci aussi bien que par l'autre? C'est que vous avez une politique et une métaphysique soumises encore à l'influence du *monde* tel qu'il était quand parut Jésus, du monde de guerre et de débauche des païens; et vous ne voyez dans le temporel que César, dans la chair de l'homme que le démon, malgré la venue de celui qui devait triompher de César et de Satan.

Est-ce à dire que le glaive soit déjà transformé en soc de charrue, et que le jour de la résurrection de la chair purifiée soit celui qui nous éclaire? — Dieu me garde

d'être aveugle à ce point! Je sais que le mal est un des attributs de l'être fini, et que partout et toujours il y aura, parmi les hommes, la guerre sous une forme quelconque, et le péché par la chair aussi bien que par l'esprit; je reconnais aussi qu'en ce moment la guerre a encore une espèce d'auréole sacrée, même pour vous, excellent chrétien, et que la chair est toujours assez dégoûtante. Mais ne pas croire que le jour approche où la guerre entre les hommes perdra cette auréole sacrée, et sera stigmatisée comme un crime, au lieu d'être glorifiée, cela me serait impossible; tout mon être s'y refuse. J'espère... je crois en la puissance de la parole de paix, plus que vous-même; je suis certain qu'un jour faire la guerre à l'homme, sous quelque forme que ce soit, ce sera le *mal*, ce sera le *crime*, inhérent à la nature finie de l'homme; enfin je crois que Dieu ne sera plus le Dieu des armées qui détruisent et qui tuent, mais le Dieu des armées qui produisent et font vivre.

Et de même, l'on pêchera encore et toujours par la chair, mais tout autant par l'esprit; et cependant la force, la puissance, la beauté de la chair, seront aussi les grands signes de la volonté du Dieu qui a donné à l'homme la mission de faire de la terre un *Eden* digne de son *règne*, afin que sa volonté y soit faite comme au ciel.

Tertullien s'efforce de nous démontrer que Jésus était laid, chétif, presque difforme. Je comprends son *argument* sans y croire, et, grâce à Dieu, toutes les traditions de l'Église n'ont pas osé confirmer la logique défigurante de Tertullien. La nature humaine répugnait à cette inflexible conséquence d'une croyance aveugle et incom-

plète, et nos poëtes et nos peintres n'ont pas encore inventé de plus *belles* figures que celles de Jésus et de Marie.

Gloire donc aux hommes qui aiment à *incarner* divinement la *bonté* et l'*intelligence*, qui veulent embellir la terre et l'humanité, les enrichir l'une et l'autre, leur donner les moyens et la force de rendre à Dieu un *culte* digne de lui! Gloire à ce *temporel* qui crée et féconde, et non plus au temporel destructeur qui ravageait la terre et fauchait l'humanité! Gloire à l'*industrie*, aux sciences *physiques*, aux *arts!...* Mais l'Église en a peur; devant eux elle est toujours tentée d'employer le goupillon de l'exorcisme; elle voit Satan derrière ces puissances du siècle; elle ne sent pas que c'est *avec ces puissances mêmes qu'elle vaincra Satan*, et elle se plaint de ce que César ne lui prête pas son pouvoir pour repousser celui du *prince du monde*, comme si Satan et César n'avaient pas toujours été deux bons amis.

Et lorsque César se fait épicier, elle ne s'écrie pas : Hosanna! le jour de la paix arrive! La couronne de César est un bonnet de coton; son épée, un mètre; sa balance de justice, une balance au kilogramme (mesure *universelle*); son sceptre, une houlette de bouvier et de berger; et ses lieutenants font des chemins de fer et des canaux, vendent du poivre et du coton; et ses plus grands ministres n'ont point enfoncé des bataillons, pourfendu des héros; ils ont été journalistes et professeurs!

Comment, diable! voulez-vous donc qu'on vous fasse des Rois, si vous n'êtes pas contents de celui-ci, messieurs les hommes de paix? César est peureux, dites-vous! Eh bien, faites-lui donc peur, puisque cela est si facile. Dites

à César que les épiciers qu'il gouverne doivent *associer* avec eux leurs garçons de boutique, vous verrez la mine qu'ils feront tous, Roi, épiciers et garçons; moi, j'aime à croire qu'ils n'attendent que votre parole pour fonder cette association, cette véritable société : tout est prêt, maîtres et garçons; mais parlez donc!

J'ai écouté M. de Ravignan et M. Duguerry, je ne leur ai pas entendu tenir ce langage; cependant je dois avouer, et de grand cœur, avec vous, que *si l'on ne fait pas, si l'on ne dit pas précisément ce que je désire*, on fait, sinon *beaucoup*, au moins quelque chose; et je crois même que, malgré le grand talent des prédicateurs actuels, il serait difficile de s'expliquer l'intérêt qu'ils excitent, si ce *quelque chose* n'était pas dans leur parole.

Au reste, je ne m'en défends pas, j'aime assez à danser plus vite que le violon; mais ce sont ces danseurs-là qui indiquent qu'il faut presser la mesure quand cela devient nécessaire, parce qu'ils sont toujours très en avant du commun des danseurs, ou des martyrs.

Voilà encore pourquoi nous ne nous entendons pas non plus sur la division des pouvoirs *temporel* et *spirituel*, quoique nous admettions, vous et moi, comme Synésius, que la même personne ne doit pas s'occuper des intérêts *spirituels* et des intérêts *temporels* de l'homme. C'est que ces deux mots n'ont pas pour vous et pour moi la même valeur, et surtout la même valeur relative; c'est que si, au lieu d'un simple *dualisme*, spirituel et temporel, vous songiez qu'il y a en tout une *trinité*, le mot spirituel se transformerait pour vous simplement en *in-*

tellectuel, comme l'autre en *charnel;* et alors vous chercheriez quelque chose au-dessus de l'esprit et de la chair, RELIANT l'un et l'autre, donnant à l'un et à l'autre leur *moralité* d'être, leur VIE ; vous vous rappelleriez qu'entre toute chair et tout esprit il y a une AME, un AMOUR, qui les fait UN EN TROIS PERSONNES. Alors vous pourriez avoir dans la pensée un clergé *régulier*, *penseur*, et un clergé *séculier*, *agisseur;* mais vous songeriez que, pour GOUVERNER ces deux espèces, ces deux natures différentes d'hommes, il faudrait entre eux un clergé qui aimerait avec UN ÉGAL AMOUR la *pensée* ET l'*action*. Or, ceci est le vrai clergé, le clergé par excellence ; les deux autres, ce sont tout simplement des savants et des industriels religieux, mais ce ne sont pas des prêtres, des GOUVERNANTS.

Je vous l'ai déjà dit : spirituel et temporel, pour vous et même souvent à votre insu, c'est le dualisme du BIEN et du *mal*, de l'ÉTERNEL et du *temporaire*, de l'INFINI et du *fini*, de l'ABSOLU et du *relatif*. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'un des termes vous donniez la préférence sur l'autre. Mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas là un dogme *trinaire*, c'est encore du *manichéisme*. J'ose vous l'affirmer, le dualisme n'existe que dans l'ordre *fini* et par *abstraction;* c'est la TRINITÉ seule qui lui donne la VIE; le moi et le non-moi existent, mais c'est à la condition que ni l'un ni l'autre n'est Dieu, et qu'ils se sentent *unis en Dieu* l'un et l'autre; en un mot, il faut aimer son prochain comme soi-même, mais DIEU par-dessus son prochain et soi-même.

De même, les travaux *spirituels* et les travaux *matériels* sont également saints, pourvu qu'ils soient *animés*,

inspirés, GOUVERNÉS par les représentants directs de l'AMOUR DIVIN, et non pas seulement par les princes de l'*esprit* ou les princes de la *chair*. Pourquoi alors n'espérer point que l'Église GOUVERNERA le spirituel et le temporel à ce titre, c'est-à-dire sans faire elle-même du *spirituel* ou du *temporel*, mais en *faisant faire* aux hommes de l'esprit et aux hommes de la chair, dans leur religieuse association, l'OEUVRE COMMUNE? Que si, au contraire, les hommes de l'esprit se plongent dans leurs *abstractions*, et ceux de la chair dans leurs *concrétions*, sans être rappelés à l'UNION de l'abstrait et du concret, de la théorie et de la pratique, à l'UNION VIVANTE de l'esprit et de la chair, à la VIE HUMAINE, telle que Dieu nous l'a donnée et nous l'a révélée, bientôt la lutte entre eux se déclare, la bataille a lieu, puis la mort sans COMMUNION.

Je vous demande de me dire si ceci vous paraît contraire au dogme chrétien. Je ne le crois pas; et pourtant je dois avouer que ce n'est pas ainsi, aujourd'hui, que l'on fait généralement, à la métaphysique et à la politique, ni même à la morale, l'application de la parole de Saint Jean et de Saint Augustin, ces deux grandes colonnes du dogme!

Je le répète encore, l'*esprit*, en tant qu'intelligence finie, humaine, est aussi pécheur que la *chair* bornée, limitée, transformable de l'homme; le temps est de son domaine, mais non l'ÉTERNITÉ, de même que la chair est un point de l'*espace*, mais n'est pas l'IMMENSITÉ. La science conduit à DIEU et vient de lui, sans aucun doute; mais l'*industrie* élève à Dieu et descend de lui, sans aucun doute aussi. Et ce qui donne au *temps* et à l'*espace*, le mouve-

ment; à la *chair* et à l'*esprit*, la vie; à la *science* et à l'*industrie*, la MORALITÉ, c'est Dieu, par ses agents directs de mouvement, de vie, de moralité, par ses AIMANTS, qui rapprochent ou séparent ces *deux éléments* de l'être fini, pour les faire converger harmoniquement et progressivement vers l'infini; en un mot, par ses prêtres.

Quelqu'un me disait dernièrement que j'étais un homme d'*intelligence;* je l'en ai remercié, mais en lui répondant que j'aurais préféré qu'il vît en moi un homme de COEUR. Là est toute la question métaphysique ou dogmatique que je viens de traiter avec vous; là est l'explication de mon unitarisme trinaire, qui repousse votre dualisme sans unité et sans trinité.

Que l'Église soit l'AME de l'humanité, quel sera donc le philosophe qui, au nom de l'*esprit humain*, ou le politique qui, s'appuyant sur les *intérêts matériels*, osera se présenter comme pouvant entrer avec l'AME en partage du GOUVERNEMENT des hommes? Que la *matière* soit la rivale de l'*esprit* et réciproquement, c'est leur nature; mais leur rivalité peut devenir une émulation sainte et non une guerre, si un même AMOUR RELIGIEUX les anime, s'ils tendent vers un même but : l'amélioration *intellectuelle* et *physique* de l'homme, par et pour son élévation MORALE.

MORALE, *dogme* et *culte*, voilà toute la religion humaine; désignez les représentants de cette sainte trinité humaine par quelque nom que vous voudrez; mais j'affirme qu'il y a là trois fonctions qui se partagent le GOUVERNEMENT, la *législation* et l'*administration* de la société humaine, et qui toutes trois sont nécessaires, indispensables, légitimes.

J'ai à vous demander grâce, mon cher monsieur, pour la longueur démesurée de mes lettres; j'ai peur que vous ne les trouviez plus *matérielles* que *spirituelles*, et qu'elles ne donnent pas grand goût à la *chair* que je vous offre en pâture. Vous me conviez, par votre espoir, à une *communion* sainte; j'espère, de mon côté, que la communion, sans cesser d'être pour l'homme un insondable mystère, ne sera plus seulement pour lui un symbole, mais qu'elle deviendra une réalité. Je crois que le corps de Jésus-Christ, après avoir servi de levain à la *chair humaine* depuis dix-huit siècles, lui a donné un ferment de vie qui la rend aujourd'hui aussi sainte, aussi saine que l'*esprit* lui-même, et qui permet à l'homme de *toucher* Dieu, aussi bien qu'il lui est permis de *comprendre* l'incompréhensible, imparfaitement, il est vrai, mais avec adoration, et je dirais presque avec la même idolâtrie, car l'esprit aussi a son idolâtrie. Dans cette communion aussi *réelle* que *mystique*, aussi charnelle que spirituelle, j'espère que *Dieu et l'homme* ne seront pas seuls en présence et en contact, mais que ce seront *les hommes* qui communieront entre eux, par le *corps* et selon l'*esprit* de DIEU *révélé* et *incarné* dans TOUT CE QUI EST, dans CELUI QUI EST, dans celui qui a l'*éternité* aussi bien que l'*immensité*, parce qu'il est l'INFINI, le PARFAIT, sans limites de *temps* aussi bien que d'*espace*.

Vous allez penser que mon Eucharistie est un peu révolutionnaire, par rapport à celle qui se pratique aujourd'hui. Cela est vrai; mais vous savez bien que la *forme* de l'Eucharistie n'a pas toujours été la même, et que ceci est de discipline; car l'hostie est un des progrès du culte

chrétien, et le fidèle lui-même ne boit pas aujourd'hui le *fruit de la vigne;* mais il nous est promis d'en boire du *nouveau* avec *Dieu incarné*, dans le *royaume du Père*. J'ai foi que nous boirons ensemble de ce nouveau *fruit de la vigne;* j'aime ce vin *nouveau*, ce vin *doux* qui nous est promis.

CINQUIÈME LETTRE.

Paris, 6 mai 1843.

Mon cher Monsieur,

Quelques jours avant le départ de M. de Ravignan vers sa mère mourante, une personne, qui avait l'honneur de le visiter, lui parlait de ce fameux : « *Maintenant*, mon royaume n'est pas de ce monde. » M. de Ravignan fut tellement surpris, qu'il répondit : « Ce mot MAINTENANT n'existe pas ; » il se leva, prit sa Bible (latine), et montra qu'en effet, à la première ligne du verset, le *nunc* n'existait pas. Le visiteur, ignorant que ce n'était pas à la première ligne, mais à la dernière, que figurait le mot, laissa refermer le livre, tout en continuant à affirmer qu'il avait vu ce *nunc*

dans des Bibles très-orthodoxes; et il sortit, disposé à croire qu'il y avait même des Bibles latines qui ne portaient pas ce significatif adverbe.

Vous devez penser qu'il ne me vient pas à l'idée que M. de Ravignan ait voulu *dissimuler* ce *nunc;* et en même temps je suis convaincu que sa Bible (latine) portait *nunc* à la dernière ligne du verset dont il se contentait de lire la première. Ce que je remarque et vous prie de remarquer, c'est qu'un homme tel que M. de Ravignan a été surpris, comme d'une nouveauté schismatique, de cette phrase : *Maintenant* mon royaume n'est pas de ce monde, et a essayé de prouver qu'elle n'était pas orthodoxe.

Je suis donc peu étonné que vous vous contentiez de répondre sur ce point capital de mes deux dernières lettres : « Laissant de côté le *maintenant* supprimé dans la langue que ne parle pas l'Église, etc. » Permettez-moi de ne pas le laisser de côté, et d'y revenir encore.

Lorsque je vous ai parlé de ce mot important, j'espérais, je dois en convenir, que votre connaissance des matières religieuses m'aiderait à retrouver le sens de cette suppression, et que vous rechercheriez vous-même le motif, *gallican* ou autre, qui a pu agir sur cette traduction ignare ou frauduleuse du latin en français. Est-ce œuvre de janséniste ou œuvre jésuitique? je ne sais; ce serait à vous de prononcer, et, dans tous les cas, je serais heureux de vous entendre dire que, non-seulement ce n'est pas œuvre *catholique*, mais que cette ignorance ou cette fausseté est ou doit être condamnée par l'Église de Rome.

Vous avez dû voir, en effet, quelle importance, exagérée

peut-être, j'attacherais à une condamnation pareille, prononcée *maintenant* contre cette altération de la parole, de la promesse divine. Or, vous laissez de côté vous-même la partie de ma lettre où j'essayais de vous faire sentir l'influence qu'aurait cette déclaration *actuelle* de l'Église, non-seulement sur le monde, mais sur elle.

La Bible de Sacy est, *je crois*, la première qui soit dégradée par cette suppression, que vous ne signalerez, *je crois*, dans aucune Bible protestante, française, allemande, anglaise, polyglotte. Et, depuis Sacy, les éditions ou traductions nouvelles, considérées comme orthodoxes, imitent toutes, *je le crois*, ou du moins très-généralement, l'altération de 1682 (Sacy). Qu'est-ce à dire?

Tous les arguments de mes lettres, ceux sur lesquels vous revenez encore aujourd'hui, sont des corollaires du théorème, ou, mieux encore, du problème que renferme ce simple mot *maintenant*, et il est difficile de s'entendre sur des corollaires, lorsqu'on n'est pas d'accord sur la proposition qui les engendre. Toutefois, j'admets aussi qu'en nous accordant sur quelques conséquences, cela pourra nous aider à remonter ensemble vers une même cause; et voilà pourquoi je me suis permis plusieurs digressions sur l'influence de l'Église, à diverses époques, dans la *politique*. J'aurais donc désiré également qu'au lieu de vous préoccuper, comme vous l'avez fait, des *inconvénients* religieux ou politiques qui ont accompagné cette intervention de l'Église dans la politique, vous eussiez examiné avec moi les *avantages* religieux et politiques de cette influence plus ou moins directe de la morale *pacifique*,

incarnée dans le sacerdoce chrétien, sur la morale *militaire*, incarnée dans le monde de César.

Si, comme moi, vous étiez convaincu que, malgré les inconvénients, les fautes, les excès inséparables de tout acte *humain* (quel saint ne pèche pas?), c'est l'Église, par ses propres actes, qui a le plus contribué à dépouiller César de son ancien *droit*, la FORCE, pour y substituer dans les affaires du monde un *droit nouveau*, celui des mérites ou DES ŒUVRES, nous remonterions ensemble à ce royaume de Dieu qui n'était pas *alors* de ce monde, et dont l'Église nous a rapprochés, dont elle peut encore nous rapprocher *aujourd'hui*.

Je le sais, vous prétendez qu'elle le fait, en ce monde même; et vraiment vous avez raison de me trouver injuste, si vous prenez mes *désirs* à son égard pour une accusation contre son passé ou contre son présent même. Le Saint-Père, dit-on, a répondu à M. de Lamennais : « Mon cher fils, je comprends l'œuvre que vous imaginez; mais je ne vois ni les ouvriers, ni les instruments, ni les matériaux de cette œuvre. » M. de Lamennais, au lieu de se fâcher, aurait dû reconnaître que dans la bouche du Saint-Père était la vérité.

Vous me dites : « Si vous n'êtes pas vous-même dans le sein de l'Église, vous devez être *soupçonné* de chercher à en faire un instrument de propagation de vos propres idées, plutôt que de la convier *sincèrement* à une mission divine; en un mot, vous semblez vouloir dominer et diriger l'Eglise, sans vous laisser en rien dominer ni diriger par elle : dans ces termes-là une *conciliation* de doctrines, même dans une sphère inférieure au dogme, ne me paraît

pas réalisable. » — Vous voyez donc bien que je ne m'étais pas trompé ; je m'étais seulement mal exprimé, lorsque je vous avais parlé de l'esprit de *rivalité* qui régnait dans la manière dont vous repoussez ce que vous croyez être une attaque de ma part contre l'Église. Est-ce que l'Église peut et doit soupçonner qu'on la *trompera*, qu'on la *dominera*? Est-ce que, quand bien même elle croirait qu'on peut avoir cette *intention*, cela pourrait lui faire perdre le sens du bien et du mal, et lui faire fermer les yeux à la vérité, celle-ci fût-elle couverte d'un voile de mensonge et d'orgueil? Est-ce qu'il ne lui a pas été dit que l'esprit des ténèbres ne prévaudra pas contre elle? — Que vous me reprochiez, à moi qui suis, à ses yeux et aux vôtres, en dehors d'elle, d'avoir trop d'orgueil, je le comprends; mais que vous supposiez l'Église orgueilleuse au point de fermer son oreille et son cœur à tout homme qui ne commence pas son *Credo* par : Je crois en l'Église catholique, et qui ose lui parler d'abord de Dieu, ce serait déchirer vous-même le symbole de votre foi et abaisser l'Église en l'élevant à ce point.

D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, c'est à vous, chrétien, que je parle, mais non au Pape ou à l'Eglise; et quoique ma prétention soit de vous attacher à de nouvelles pensées, je n'ai pas le moindre désir de vous détacher, en quoi que ce soit, de l'Eglise, ni surtout de vous faire blâmer la prudence qu'elle mettra certainement à réaliser les désirs actuels et légitimes de l'humanité.

Je ne me défends nullement du reproche d'impatience : je sais que je désire vivement, et que je suis bien loin de pouvoir apprécier toutes les difficultés actuelles du monde ;

mais que voulait donc dire le Saint-Père dans sa réponse à M. de Lamennais? Les ouvriers de l'avenir ne doivent-ils pas se lever et parler, pour que Rome les voie et les entende? Si tous se bornaient à répéter le passé, les instruments ne se forgeraient pas, les matériaux ne seraient pas extraits de la carrière, et le vieil édifice se lézarderait, s'écroulerait sur les *patients*. Est-ce que vous trouvez que j'ébranle la chaire de Saint-Pierre, parce que je dis qu'elle a presque donné la paix au monde, et qu'elle la lui donnera tout à fait?

Mon cher monsieur, vous me parlez de la communion catholique comme d'un mystère qui me serait inconnu de toutes manières, et comme d'un sujet qui ne comporte pas de discussion *profane*. Permettez-moi de vous le dire : je n'ai pas encore été excommunié, que je sache, et j'ai lu à peu près tout ce que vous avez probablement lu vous-même sur cette admirable institution. Vous ne m'y trouveriez donc étranger en aucune façon. Si je ne crois pas, de mon côté, que le sujet soit abordable entre nous, c'est par la même raison qui me fait croire qu'il est inabordable entre un catholique et un protestant; c'est-à-dire, parce que vous prétendriez contre moi, comme le protestant contre vous, que la *forme* de la communion, fixée une fois d'une manière certaine, ne doit pas changer. Les protestants ont prétendu remonter à la Cène, vous à l'Eucharistie, plus spiritualisée encore par l'Église développée; vous, comme eux, argumenteriez avec le passé, et moi je parle de l'avenir.

Avant tout, il faudrait que nous fussions d'accord

sur ce point, savoir : que l'*Église* et le *monde* se sont de plus en plus et de mieux en mieux modifiés dans et par leur COMMUNION, afin d'être un jour *tous* en *un*, COMMUNIANT l'*un* ET l'*autre* dans l'UNITÉ de l'*Église* ET du *monde*.

Je reviens donc toujours à la grande question soulevée et représentée par le *nunc regnum meum ;* mais, pour y rentrer, quelques mots encore sur Mahomet.

Vous me demandez ce qu'auraient pensé des juges *impartiaux*, Platon et Cicéron, par exemple, s'ils étaient revenus au monde et qu'on leur eût dit : « Entre le Coran et la Bible choisissez, où est l'inspiration divine? » — D'abord, remarquez que le Coran ne refuse pas à l'Évangile l'inspiration divine : au contraire. Ensuite vous m'avouerez que vous faites trop beau jeu à l'Évangile, en prenant pour juges *impartiaux* Platon et Cicéron, un philosophe et un avocat, deux hommes d'esprit et d'esprit par excellence. Mais si vos juges ressuscités étaient Cyrus, Darius, Xercès, Mithridate, Antiochus ou Annibal, je pense que la réponse ne vous semblerait pas pouvoir être la même, et que vous comprendriez alors l'histoire de la Perse, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la côte africaine.

Platon et Cicéron ! je le crois sans peine, puisque je sais que la Grèce et Rome ont reçu Saint Paul ; et quand bien même ce grand saint aurait été bafoué par les élèves de Platon et martyrisé par des avocats romains, je n'en serais pas moins convaincu qu'il a importé dans le monde européen la *bonne nouvelle*, sous la forme la plus convenable pour inspirer, aux *philosophes* et aux *avocats*, une

métaphysique et une *parole* bien *supérieures* à celles de Platon et de Cicéron, et qu'à ce titre ces grands hommes auraient admirées. En Orient, le christianisme a métaphysiqué et bavardé pendant cinq siècles, disputant, bataillant; Mahomet est venu et a fait taire ces bavards, qu'Annibal n'aimait pas non plus, et que Darius, je crois, consultait peu. Aussi l'Orient tout entier ne faisait déjà qu'un corps vigoureux, alors que l'Europe chrétienne n'avait pu encore, malgré six à sept siècles *d'avance*, constituer son unité; si bien que l'Europe dut retoucher l'Orient par les croisades, pour y apprendre, non seulement les sciences *physiques*, mais la *politique* et aussi le *commerce*, les *arts*, la *médecine*, et en général toutes les *affaires de ce monde*, tant elle s'était absorbée dans la contemplation et l'espoir d'un *autre monde*.

Mais vous dites que le Coran lui-même prouve que Mahomet était un *imposteur*. Vous savez bien qu'on a dit, et avec raison, que la Bible prouvait que Moïse était un *massacreur*. Beaucoup de personnes ont dit aussi que Jésus avait été le contraire d'un homme humble, puisqu'il s'était déclaré le fils de Dieu, Dieu lui-même. Je vous le dis encore, votre accusation contre Mahomet, qui d'ailleurs ne s'est pas déclaré Dieu, mais simplement homme et par conséquent *peccable*, mais excusable, est de la même force que ces deux accusations contre Jésus et contre Moïse. Remarquez d'ailleurs qu'il serait injuste de considérer trop avec la loupe la vie *privée* d'un homme dont la mission a été surtout politique, en regard d'un autre homme (surtout si l'on croit celui-ci Dieu) dont la vie a été presque *individuelle*, *privée*, même *sans famille* et pas du tout

politique. Par là vous prêteriez le flanc aux Juifs, qui n'ont pas voulu et ne veulent pas reconnaître en Jésus un Messie, parce qu'il n'a pas montré sa puissance divine en *politique*, et qui le jugent alors comme vous jugez Mahomet, homme de génie, mais perturbateur, sinon de la morale, au moins de l'ordre public et de la foi d'Israël.

Vous avez donc raison de dire qu'il y a en moi un *parti pris* de comprendre Mahomet parmi les hommes qui ont fait grandement avancer l'espèce humaine dans la route de sa destinée religieuse ; c'est un parti que j'engage fortement le monde chrétien à prendre, *maintenant* qu'il veut toucher en *ami* le monde musulman. Je n'ai pas vu un seul chrétien européen, allant en Orient, qui s'en soit mal trouvé; tandis que je ne conçois pas qu'on puisse se trouver bien du parti qu'on aurait pris de regarder Mahomet comme un *imposteur*, ayant fait *rétrogader* les peuples orientaux. C'était bon quand on voulait aller massacrer les infidèles; mais n'oublions pas que, tout en partant avec ce parti pris, on revenait de la Palestine (où l'on était allé plein du Dieu *pur esprit*), on en revenait rempli d'amour pour les carrousels et les tournois, fier de riches armures et de brillants costumes, désireux d'une cour de pages et d'écuyers, consultant l'astrologue et l'alchimiste juif ou arabe qu'on ramenait à sa suite, et amoureux de la femme jusqu'à l'idolâtrie la plus chevaleresque et la plus dévouée. C'était bon enfin lorsque le chrétien devait ravager l'Orient, puis revenir en Europe un tant soit peu païen, pour redonner à la chair chrétienne de la vigueur, de la grâce, de la beauté, elle qui avait été mortifiée, écrasée par dix à onze siècles d'abstinence.

Pour cette question, je vous demanderai encore d'examiner plutôt les *bons* que les *mauvais* côtés; je suis convaincu, comme vous, qu'il y a beaucoup de choses à reprendre dans l'islamisme, aussi bien que dans la vie de Mahomet et dans celle d'Ali, ou même seulement de Méhémet Ali, pacha d'Égypte, ou d'Abd-ul-Medjid le sultan, ou même enfin de l'*émir* Abd-el-Kader; je m'en rapporte au commun des martyrs pour signaler, même avec exagération, ces imperfections; mais par quel point, par quel bon côté pouvons-nous toucher ces messieurs qui sont des hommes? Devons-nous seulement couper, tailler avec le sabre? devons-nous simplement émonder, ébrancher? non sans doute, il faut cultiver, il faut *greffer*, ou communier *par approche*.

Or, je dis maintenant, comme l'Église de Rome l'a toujours dit, que l'Eglise régnera un jour sur le monde ENTIER, sur l'Orient comme sur l'Occident, sur Platon et Cicéron, comme sur Cyrus et Annibal; qu'elle embrassera dans son AMOUR (elle, l'AME du monde) le monde *intellectuel* de Platon et de Cicéron, et le monde *temporel* qu'aimaient Cyrus et Annibal, le *ciel nuageux* du Nord et la *terre ardente* du Midi; je dis que c'est là son royaume COMPLET, qui lui a été *promis théoriquement* et qui n'est pas *réalisé en pratique*. Eh bien! c'est la *réalisation pratique* de cette promesse, faite il y a dix-huit siècles, répétée avec ardeur pendant quinze siècles, oubliée, presque supprimée par les enfants de Rome depuis deux siècles, c'est cette apparition du royaume universel dont je suis désireux, outre mesure peut-être, mais avec une intention pure et une foi inébranlable. — Et c'est là

ce que vous appelez vouloir dominer et diriger l'Église! c'est là ce que vous prétendez devoir la blesser, la faire reculer en bouchant ses oreilles!

Mais, direz-vous, *comment réaliser* cette divine utopie? Comment embrasser dans UN MÊME AMOUR la vie *spirituelle* et la vie *matérielle*, ou, mieux encore, la vie *scientifique* et la vie *industrielle* de l'humanité? Comment gouverner la *terre* et les *peuples* qui vivent d'elle et qui la fécondent? — Pour Dieu, à mon tour je m'écrie : « N'allez donc pas si vite! »

Sommes-nous d'accord sur la promesse? Pensons-nous l'un et l'autre que, même en n'espérant pas qu'elle puisse se réaliser parfaitement sur la terre, nous devons tendre à nous en rapprocher sans cesse? Croyons-nous que les hommes de bonne volonté peuvent y contribuer, rien qu'en proclamant haut qu'ils le désirent, qu'ils y croient, que leur foi est confirmée par tous les progrès déjà accomplis, par ceux surtout qui, *maintenant*, se manifestent dans l'horreur *de la guerre* et du sang, dans l'amour, même exagéré, des *fruits du travail*, dans une tolérance et une justice croissantes?

Lorsque Bossuet, habile politique, pour échapper au protestantisme, inventa le juste milieu du *gallicanisme*, c'était tout simple et fort adroit de traduire *en français* que le royaume de Dieu n'était pas du tout de ce monde, et d'effacer *maintenant;* est-ce nécessaire, adroit, habile et politique *aujourd'hui?* Telle est la question, la seule et véritable question que je vous pose; vous n'y répondez pas.

Moi aussi je dirai que toute ***discussion*** entre nous, sur les voies et moyens, exigerait un catéchuménat (quoique je ne vous considère pas du tout comme profane), car il faut des épreuves, généralement longues et pénibles, pour ne plus ***discuter*** et embrasser en COMMUN le même ***moyen*** de réaliser un sentiment déjà COMMUN. Aussi, entre vous et moi, c'est ce sentiment de l'avenir religieux de l'humanité qu'il importe de fonder sur un commun espoir.

Songez donc que si l'Église sentait, *aujourd'hui*, l'utilité de rappeler formellement et très-spécialement au monde qu'elle n'a pas abdiqué cette promesse implicite renfermée dans le *nunc;* non-seulement l'*esprit* du clergé tout entier en serait modifié, et il le prouverait par ses *œuvres*, mais le monde lui-même *réfléchirait* et *agirait* sous une inspiration ou préoccupation religieuse et politique toute nouvelle.

Direz-vous que le *moment* n'est pas venu de le faire? c'est bien, j'accepte. Je vous assure que je sais ce que veulent dire patience et prudence; je vous demande simplement si vous croyez que ce jugement sur les faux traducteurs devra être prononcé *un jour*, et j'espère que, pour ce jugement-là, vous ne me renverrez pas au jugement dernier.

Vous m'accusez d'être injuste envers l'Église et de méconnaître tout ce qu'elle fait de bon, comme je vous reproche de ne pas être juste envers tout ce qui n'est pas elle. Il est possible que nous tombions l'un et l'autre dans ce défaut, qui serait en effet plus grave de ma

part, logiquement parlant, car il serait en contradiction manifeste avec mon sentiment, ma foi en tout ce qui est humain, et surtout à l'égard de ce qui a de la grandeur parmi les hommes. Béranger, le chansonnier, me disait que sa *première* disposition, en face de toutes choses, était de sentir et de voir le mauvais côté, mais qu'heureusement pour lui la seconde impression lui faisait distinguer les bons côtés. Il me semble que je suis plutôt le contraire de Béranger, surtout à l'égard, je le répète, de ce qui est grand parmi les hommes. Béranger, heureusement pour lui, reste souvent sur la seconde impression; heureusement pour moi, je reviens souvent, et je dirais même presque toujours, à la première; il est bon et malin; moi, je ne me crois pas trop malin, mais je me crois assez bon, aimant les choses bonnes et ne m'intéressant pas trop aux mauvaises, même, je le confesse, pour les détruire. Quoi qu'on en ait dit souvent, je me crois plus *organisateur* que *destructeur*.

Je m'exprime ainsi pour vous donner une idée nette au moins de mes *intentions* quand j'attaque; mais d'ailleurs ne trouvez-vous pas que cette même disposition se manifeste dans la forme et le but de mes attaques? N'y a-t-il pas une différence entre regretter qu'*on ne fasse pas* et blâmer ce qu'*on fait*? Or, il me semble que je ne me suis pas livré au blâme, mais peut-être un peu trop au regret. Je sens bien qu'en vous disant avec toute franchise mes désirs, mes espérances, je dois paraître donner des conseils à l'Église, et vouloir lui imposer mes idées; aussi me dites-vous : « Les sectaires sont ainsi faits. » Non, il n'est pas besoin d'être sectaire pour cela, il suffit de

croire; et d'ailleurs les sectaires qui ont eu le plus cette manie n'étaient pas les plus mauvais, il y avait du bon à en prendre.

Le Pape, m'a-t-on assuré, fait imprimer en ce moment toutes les bulles relatives à l'affranchissement des esclaves; il répond ainsi lui-même au paragraphe de votre lettre, car il a sans doute pour but d'intervenir *aujourd'hui* encore, du poids de tout le *passé* de l'Église, dans cette question *très-politique*. Mais, dites-vous, l'Église n'a commencé à *conseiller* l'affranchissement qu'aux quatrième et cinquième siècles, et vous m'engagez à attendre quatre ou cinq siècles pour qu'elle arrive enfin à se mêler, indirectement et par conseil de confessionnal, de l'association. — Si vous vous effrayez de mon impatience, j'admire votre patience, qui vous aveugle même sur le fait le plus incontestable du passé. Certes, Jésus, Saint Paul, Saint Pierre, tous les chrétiens des premiers siècles n'ont pas conseillé d'affranchir les esclaves, comme on l'a fait aux quatrième et cinquième siècles; mais malgré les affranchissements que faisaient, avant eux, les Romains, je vous prie de me dire si Jésus et Saint Paul ont attendus longtemps pour enseigner aux hommes, à tous les hommes, maîtres et esclaves, qu'ils étaient *frères*? La chose était neuve, surtout chez les Gentils, et Caton ou Aristote ressuscités s'en seraient furieusement étonnés; et messieurs les bourgeois de Rome, qui ne voulaient pas du tout être traités en frères par leurs esclaves, jetaient ces chrétiens perturbateurs aux bêtes. Allez-vous blâmer l'impatience des promoteurs de la fraternité humaine?

Or, entre eux, ces révolutionnaires se traitaient comme des frères; un esclave, un affranchi, un citoyen, un patricien, tous *communiaient* dès le premier siècle; et l'Église, pendant sa course envahissante, n'a pas cessé de donner, sur la chaire même de Saint Pierre, des exemples de cet appel de tous, selon le mérite et *quelle que fût la naissance*, libre ou servile. Si vous n'appelez pas cette parole et cette conduite de l'Église une provocation perpétuelle à l'affranchissement, c'est, je vous le dis encore, que vous me supposez rêvant un phalanstère fait par le Pape en 1843, ce qui est à mille lieues de ma pensée.

C'est précisément parce que l'idée d'*association* entre le maître et l'ouvrier (qui ont eu besoin de dix-huit siècles pour apprendre qu'ils sont frères) est une idée neuve à inspirer, à développer parmi ces *frères ennemis;* c'est parce qu'elle aura besoin de siècles pour entrer dans les âmes et dans les institutions, comme la *fraternité* y est entrée; c'est parce que l'ASSOCIATION des frères est le complément neuf du précepte moral de la fraternité; enfin c'est parce qu'elle doit modifier la politique de la société actuelle, comme la fraternité a modifié celle de la société grecque et romaine, que je suis impatient d'entendre prononcer ce grand mot par l'Église, sans croire qu'à l'instant même tout le monde s'embrassera et s'associera, ou communiera d'une façon réelle, et non plus symbolique seulement.

Parce que cette vérité : *Les hommes sont frères*, est aujourd'hui vieille comme l'Évangile, vous engagez à patienter pour cette autre vérité : *Les frères doivent s'associer*; mais pourquoi donc mettre à nos bouches un bâillon, comme

les patriciens en mettaient aux martyrs? N'est-ce pas aux meilleurs des frères à parler les premiers, à tous leurs frères, d'association? Ce n'est pas là un blasphème. Par qui l'Église prétend-elle que ce mot soit lancé, répandu sur le monde? par Blanqui, par Barbès, par Owen, Fourier ou Saint-Simon, et pas par elle! Alors ce n'est donc pas une vérité; ce n'est donc pas un espoir légitime; c'est un blasphème, un crime; la société est menacée; les bourgeois s'écrient : En prison, en prison! Et, en effet, des impatients conspirent; à leur bonne pensée, ils mêlent les poisons de la haine, de la vengeance, de l'orgueil; ils descendent sur la place publique et le sang coule... l'Église se tait.

Vous me demandez si l'Église a jamais souffert le martyre pour *cette foi en particulier*, l'abolition de l'esclavage. Non, cela est vrai, et je suis étonné que vous m'en fassiez la question, si vous entendez cela *à la lettre*; car il est connu de tout le monde, moi compris, qu'il n'y a pas d'article *particulier* du catéchisme qui fasse une obligation d'affranchir les esclaves. Mais pour quelle loi *particulière* croyez-vous donc qu'il y ait eu des martyres dans le christianisme? Il y a eu des *massacres* parmi les chrétiens, pour telle ou telle pointe d'aiguille dogmatique ou de discipline; mais j'ose affirmer que vis-à-vis du paganisme ou du judaïsme, il n'y a *jamais eu* de martyres pour des *articles particuliers* de la foi; ce ne seraient que des exceptions et pour ainsi dire des fantaisies de bourreau. Il y a eu des martyres, parce que le christianisme changeait, renouvelait la société; il y a eu des mar-

tyres, parce qu'il y avait une naissance d'avenir; et, comme le dit Ballanche, il y a eu aussi des *victimes*, parce qu'il y avait un passé qui mourait. Croyez-vous donc qu'on martyrisait, aux premier et deuxième siècles, à Rome, *parce que* tel ou tel ne voulait pas sacrifier à tel ou tel dieu, lorsqu'à cette époque on permettait à tant d'autres hommes de plaisanter ces mêmes dieux? C'est comme si vous pensiez qu'on m'a mis en prison *pour atteinte* à la morale publique, à une époque où il n'y a ni morale publique, ni morale privée, dans la grande Babylone.

Rien n'était plus indifférent à Rome qu'une croyance religieuse *quelconque*, sauf la religion chrétienne, parce que celle-ci devait changer la société politique; les croyances qui ont cette puissance sont les seules qui méritent le nom de religion. Vous vous refusez avec une merveilleuse réserve aux bénédictions que j'aime à donner à l'Église pour ses bienfaits; vous seriez fâché que je vous prouvasse qu'elle a été martyrisée spécialement pour l'abolition de l'esclavage; eh bien, je suis convaincu que, même aujourd'hui, le sentiment d'affranchissement, inspiré par le Christ, cause des martyres hors de l'Église, tandis que le dogme, la théologie, n'en occasionnent plus, même dans le sein de l'Église.

Sans doute l'Évangile a dit, et l'Église a répété, de respecter les puissances et de rendre à César ce qui était à César; et si la parole chrétienne, relative à la politique, était toute renfermée dans ces préceptes, je m'expliquerais très-difficilement pourquoi César et les puissants de la terre auraient persécuté les chrétiens; mais qui donc a donné à l'homme, à l'individu, le sentiment de la

dignité personnelle, incompatible avec la servitude? Qui donc a relevé le front de l'esclave et du pauvre, courbés devant et sous les pieds du maître et du riche? Qui donc a enseigné au monde la liberté? N'est-ce pas Jésus et l'Église, au prix de leur sang? Une religion qui ne prêcherait que l'autorité et l'obéissance, mais ce ne serait pas une religion *universelle;* elle serait bonne tout au plus pour le Thibet et enfanterait l'idolâtrie du pouvoir, un souverain dieu et un peuple troupeau. Oh! il y a autre chose que cela dans l'Évangile, et César le sentait aussi bien que l'esclave: l'un faisait des martyrs, quand l'autre se faisait chrétien. A défaut d'intelligence, l'instinct seul aurait suffi; le fils du charpentier était de race royale; ce Juif, sujet des Romains, était fils de David, Roi d'Israël peuple élu du Seigneur pour marcher en tête des peuples; ce crucifié savait la langue des Rois, mais il savait aussi celle du peuple; et si de ce *verbe* est sortie la sublime autocratie de Grégoire VII, c'est aussi lui qui a enfanté, dans le siècle dernier, ce merveilleux cri de liberté!

Je n'aime pas plus l'autocratie que l'anarchie: je ne serai donc pas suspect à vos yeux en rendant à l'Évangile la révolution française et le papisme autocratique; l'une et l'autre sont des interprétations incomplètes de la parole divine, l'une et l'autre sont des exagérations inévitables et très-providentielles des *deux faces égales* de toute pensée de Dieu, traduite en langage humain. *Autorité* et *liberté* sont ces deux formes de l'ORDRE; et pour éviter à l'avenir leurs funestes exagérations, Dieu fera prononcer à son Église le verbe qui doit les contenir dans une juste mesure; ce verbe, c'est l'ASSOCIATION.

Le sens profond du mot RELIGION est perdu, est mort; il faut lui redonner la vie. Ceux qui croient aujourd'hui le comprendre, aussi bien que ceux qui le maudissent, ont besoin que l'Église en fixe de nouveau la valeur, pour ce temps et pour les temps à venir. « Il n'y a plus de religion sur la terre, le genre humain ne peut rester en cet état, » dit de Maistre. Il se trompe, Dieu n'a jamais abandonné l'humanité; mais à chaque phase de sa destinée, il lui révèle une acception neuve de ce mot *religion*. « Tout annonce, dit encore de Maistre, je ne sais quelle *grande unité* vers laquelle nous marchons à grands pas; » eh bien, celui qui nous y pousse, n'est-ce pas Dieu?

Il ne s'agit plus aujourd'hui de *relier* deux sociétés distinctes, dont l'une serait la société *religieuse* et l'autre la société *politique;* il s'agit de rendre la société humaine religieuse, par l'ASSOCIATION des deux termes, contradictoires jusqu'ici, de tous les dualismes humains, tels que l'autorité et la liberté, le maître et l'ouvrier, ou tels que l'esprit et la chair, l'homme et la femme, et même tels que le *mal* et le *bien*, afin de ne jamais voir sur la terre des *anges* ou des *démons*, mais des êtres finis, imparfaits, et pourtant *progressifs*.

Avec les deux mondes, religieux et politique, sacré et profane, quoi qu'on fasse, le démon régnera sur l'un, et Dieu sur l'autre; Satan ne sera pas vaincu, le règne de Dieu n'arrivera point.

Ceux qui, croyant comprendre le mot *religion*, se placent, avec leur religion, en dehors du monde, et ceux qui, maudissant le mot religion, le repoussent hors du monde, sont également aveuglés par des regrets ou des

craintes du *passé,* mais ne sont pas inspirés par l'*avenir;* les uns rêvent généralement une *autorité* à jamais perdue, les autres rêvent une *indépendance* pour toujours impossible : c'est à l'Église qu'il appartient de faire la part de ce qu'il y a de légitime dans les souvenirs des uns et dans les espérances des autres, et ce n'est pas le moment de supprimer le mot *nunc,* de *perdre son latin* devant la politique.

Vous voyez que j'y reviens toujours; c'est dans l'espoir qu'enfin vous y arriverez vous-même une bonne fois; j'ai de la peine à vous y attirer, et je dois bien vous fatiguer par ma persistance à vous pousser sur ce terrain.

Dieu donne incessamment à *tous,* sans exception de profanes, son esprit et son corps, son sang et sa chair; nous le savons, le Christ nous l'a enseigné. A tous la *solidarité* de cette *grâce*, à chacun l'*imputabilité* de cette *liberté.*

Dans le temple, hors du temple, c'est toujours l'HUMANITÉ; il n'y en a qu'*une,* il n'y a donc qu'une RELIGION.

Les Papes et Luther ont confessé leurs fautes devant Dieu; les Rois et Robespierre ont confessé les leurs; la violence, la fureur des apôtres de la *liberté,* ont été pesées dans la divine balance, en regard des faiblesses et des désordres des Médicis et des Bourbons, en regard des infamies et des orgies de l'*autorité;* car le moine défroqué Luther vaut bien, je pense, un sacrilége Borgia; et l'incorruptible Robespierre ne pèse pas moins qu'un Régent corrompu, et qu'un Louis XV corrupteur.

Or, il dépend de l'Église, et d'elle seule maintenant,

de prononcer ce *jugement* sur le passé : elle ne l'a pas pu jusqu'ici; elle a voulu confesser le monde, elle ne s'est point encore confessée à lui. Elle a caché ses fautes, comme si Dieu n'avait pas donné à tous les hommes, par son Christ et par l'Église elle-même, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour glorifier, mais aussi pour condamner.

Justice pour tous! car le règne de Dieu est proche; justice bien ordonnée commence par *soi-même*, comme la charité par les *autres*. Assez on a prêché l'humilité au monde, en gardant pour soi le cachet d'un orgueil surhumain, l'*infaillibilité !*

Oui, je désire et j'attends un seul pouvoir suprême, une seule Église universelle, une seule religion pour l'humanité tout entière; non plus deux glaives ou deux houlettes, parce qu'il ne s'agit plus de bouchers ou de troupeaux. Je l'attends, j'y crois, parce que le monde ne veut plus donner à des hommes et à des institutions humaines les attributs de l'infini, de Dieu : l'impeccabilité, l'infaillibilité, l'immutabilité; j'y crois, parce que tous les siècles me racontent et tous les prophètes de Dieu m'assurent que l'humanité marche vers le règne de justice et de vérité, détrônant sans cesse l'iniquité et le mensonge; et je bénis ceux qui détrônent et ceux qui fondent: les uns et les autres sont envoyés de Dieu, non du démon, car il n'y a qu'un seul maître dans l'univers.

Oui, je bénis l'Église, dont la parole pacifique a détrôné César, et je la conjure, en vous, de bénir *maintenant* les hommes qui, hors d'elle, lui ont soutenu que, hors d'elle aussi, étaient le salut, la volonté de Dieu, Dieu lui-même;

çar Dieu, dit Saint Jean, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour *condamner le monde,* mais afin que le monde soit sauvé par lui; et ce jour-là, dit encore Saint Jean, nous serons *en Dieu, et Dieu en* nous, et nous serons UN comme lui-même; nous serons *consommés* dans cette *grande unité* que prophétisait de Maistre, et qu'il attendait de l'affinité naturelle de la religion et de la science. « Il faut nous tenir prêts, disait-il, pour un événement immense dans *l'ordre divin,* vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. » — Mais quoi! vous faites peu de cas, ce me semble, de l'orthodoxie du grand de Maistre, et je perds ma peine en vous citant sa parole; je m'affaiblis peut-être à vos yeux en m'appuyant sur ce sublime amant de l'Église. — Je quitte donc la plume en vous embrassant.

SIXIÈME LETTRE.

Paris, 25 mai 1845.

Mon cher Monsieur,

Je n'ai jamais pensé ni dit qu'il ne fallait voir *que* les bons côtés des choses ; j'ai toujours dit qu'il fallait voir les bons *et* les mauvais, et j'ajoute qu'il faut surtout chercher les bons côtés dans nos adversaires, puisqu'il ne peut y avoir de *paix* qu'à ce prix ; car il faut s'entendre, sinon sur *tout* (ce qui est impossible), au moins sur *quelque chose*, pour commencer à se donner la main.

Je vous le jure, je n'ai cité Borgia qu'à mon corps défendant ; et si, dans cette circonstance, je n'ai pas rappelé qu'il avait beaucoup de prédécesseurs et quelques suc-

cesseurs dignes et admirables, c'est que ce n'était pas le lieu de répéter ce que je vous ai dit ou fait entendre maintes fois, savoir : qu'à mes yeux la série des Papes est l'assemblée d'hommes la plus grande qu'on puisse trouver dans l'histoire de l'humanité, surtout tant que la *naissance* n'est pas intervenue comme condition de leur éligibilité.

J'ai comparé Borgia à Luther, comme le Régent à Robespierre ; parce que, si l'on ferme les yeux sur les *vices* des Papes ou des Rois, on est exposé à méconnaître les *vertus* des adversaires des Papes et des Rois. Des hommes comme Luther et Robespierre ne remuent le monde *que* parce que le monde a été troublé par ses maîtres précédents ; et ce n'est pas le *génie du mal* qui fait leur force, c'est Dieu lui-même qui les suscite et leur donne puissance, et qui dit : « Maintenant comprenez, vous qui jugez la terre ! »

Je ne fais donc pas de *récriminations* contre la papauté en signalant des crimes, et vous ne pouvez, sans injustice, donner à mes lettres le titre que portait un ouvrage de la révolution : *Les crimes des Papes.* Pourquoi donc vous-même ne vous attachez-vous pas *surtout* à voir en moi l'un des réhabilitateurs les plus fervents, et, j'ose le dire, un peu influents, de la grande puissance exercée par l'Église, par la papauté sur les affaires humaines? Songez qu'à l'époque où M. Guizot fit ses premières leçons d'histoire, dans lesquelles il rendait aux évêques de France un hommage mérité, Saint-Simon publia des remercîments qu'il adressait à ce professeur, pour avoir été l'habile *vulgarisateur* d'idées émises par lui depuis plusieurs années ;

idées que Thierry cultivait alors auprès de Saint-Simon, et qu'il publiait lui-même sous le nom de A. Thierry, *fils adoptif* de Henri Saint-Simon. — Songez que lorsque j'écrivais en 1825 *le Producteur*, et, plus tard, *l'Organisateur*, nous enseignions, pour ainsi dire, les noms de de Maistre et de Ballanche aux hommes qui dirigeaient alors l'esprit public; songez que Benjamin Constant, lui-même, nous a accusés de rêver un *papisme* nouveau. — M'accuser de récriminer, parce que j'ose nommer Alexandre VI, c'est donc plus qu'une erreur de votre part. Je vois les choses *sous toutes leurs faces* et *telles qu'elles sont*, comme vous me le conseillez.

Puisque je vous reprochais d'appeler Mahomet un jongleur, je ne conçois pas qu'il ait pu entrer dans votre pensée que, moi, j'appelais Moïse un massacreur, et Jésus-Christ un fat. Je vous ai dit les opinions (en regard de la vôtre sur Mahomet) des hommes qui, permettez-moi de vous le dire, *ne comprennent pas* Moïse et Jésus mieux que vous ne comprenez Mahomet. J'admets comme vous que les hommes qui voient en Jésus un orgueilleux doivent voir en lui un blasphémateur, un *imposteur*; c'est aussi le nom que Voltaire donnait à Mahomet.

Le progrès que beaucoup d'hommes de nos jours ont fait, relativement à Jésus-Christ, c'est de trouver que cet orgueilleux imposteur avait eu *de bonnes intentions*. Vous en êtes là à l'égard de Mahomet; c'est déjà beaucoup, et je vous en félicite; j'en félicite également tous les chrétiens, si, comme je le pense, ils ont fait, ainsi que vous, ce progrès très-favorable à l'union de l'Orient avec l'Occi-

dent; je dis l'union, et non la confusion impossible de l'Orient *fondu* DANS l'Occident.

Comme vous le dites, Jésus est venu révéler aux hommes l'incarnation divine; il l'a révélée d'une manière incomparablement, infiniment supérieure à toutes les lueurs de cette révélation, éclipsées dans les religions orientales, et je dirai même dans les récits bibliques de la *création de l'homme*. Je souhaite, comme vous, que l'humanité tout entière participe à l'intelligence de cette révélation suprême qui unit l'homme à Dieu, les hommes entre eux et avec la nature entière; je souhaite, comme je vous l'ai dit, que le symbole devienne pour tous une *réalité sentie*, à jamais mystérieuse; je souhaite que le protestantisme et le catholicisme, l'Orient et l'Occident, la terre et les astres eux-mêmes *communient* avec amour; je souhaite, en un mot, que ce qu'on nomme la *religion* chez tous les peuples, ce qu'on nomme la *politique*, ce qu'on nomme la *science*, manifestent partout *Dieu incarné*, dont le premier exemple, vraiment humain et divin à la fois, est *Jésus-Christ*.

Pourquoi alors, me dites-vous, ne communiez-vous pas avec l'Église?

Je crois communier avec les peuples que j'ai visités, même avec les Anglais que je viens de voir; je communie avec les protestants et les juifs de France et d'Allemagne, avec les grecs de Russie, les musulmans d'Égypte et d'Algérie, et même avec les pauvres nègres fétichistes que je voyais amener au marché du Caire; il serait bien merveilleux que je ne communiasse pas avec

l'Église catholique, avec ma Mère, comme vous le dites fort bien, pourvu que vous ajoutiez que *ce qui n'est pas elle* est mon Père.

Ceci, direz-vous encore, est un jeu de mots; communier, c'est communier comme le pratique l'Église. — Je vous demande pardon, mais là est précisément la question, et vous reconnaissez vous-même que l'Église tolère des *formes* diverses, données au symbole de l'incarnation divine. Il vous est donc impossible d'affirmer que l'Église ne modifiera pas sa forme eucharistique, sans revenir pour cela aux agapes; mais, au contraire, en manifestant le plus clairement possible ce qu'elle a réduit à une *cène* mystique, à une *incarnation* aussi *spirituelle,* aussi étrangère à la *chair* qu'il est possible de l'imaginer.

Or, qui donc a fait supprimer ou modifier les agapes? Vous admettez bien que c'est l'Église, qui a reconnu des inconvénients à cette forme. Je suis convaincu qu'elle reconnaîtra des inconvénients à la forme actuelle, surtout si, loin d'en faire un objet d'attaque contre elle, comme le faisaient les païens qui prétendaient que les agapes étaient des *saturnales charnelles*, les hommes qui lui signaleront ces inconvénients, le font avec amour pour elle, en les lui présentant comme une *exagération* de *spiritualisme*, impuissante à faire sentir l'*incarnation* aux hommes en qui la *chair* est puissante.

Là est, selon moi, la solution de la *conversion* des idolâtres, fétichistes, païens, et même des musulmans. En un mot, l'*esprit* doit se montrer *palpable*, pour que le mystère de l'*incarnation* soit aussi bien *vu* que *compris*, tou-

jours comme l'on voit et l'on comprend les mystères, c'est-à-dire par l'amour.

Si vous trouvez sage que l'Église accorde aux Grecs et aux Maronites une forme eucharistique particulière, appropriée à leurs besoins ou à leurs coutumes, il me semble que vous devez trouver naturel qu'un homme qui, comme le grand Xavier ou comme le plus grand Saint Paul, ambitionnerait de convertir à *Dieu incarné* les peuples enveloppés dans la *chair*, que cet homme, dis-je, *sollicite* l'Église de mesurer son enseignement de la divine révélation aux besoins et aux coutumes de ces peuples.

Eh bien, je vous confesse que j'ai plus pitié des hommes qui vivent hors de l'Église que de ceux qui vivent dans son sein et s'y trouvent bien, comme vous; que je me sens au cœur plus d'amour, et relativement même plus d'espérances d'avenir, pour les pauvres, que pour ceux qui sont riches ou se croient riches, ce qui est presque la même chose; les riches de l'esprit, comme vous le savez fort bien, ne sont pas plus près du royaume des cieux que les autres.

Dans ces termes, il me semble que vous n'avez rien à reprendre à mon vœu et à la manière dont je l'exprime. Sous mille formes je me suis présenté comme *amant* de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, non pas de la populace de telle ou telle ville ou de telle province, mais de la populace *du monde;* de celle qui est très-pauvre d'esprit, mais forte, belle et grande de chair; de celle qui travaille pour vivre, et je dirai même qui ne travaille que pour vivre; car, dans nos pays du Nord, les hommes ont

rendu le travail écrasant; dans ceux du Midi, c'est le soleil qui brûle les travailleurs.

C'est donc pour eux que je m'inquiète de la forme sous laquelle la divine *incarnation* leur sera offerte en croyance. Vivre, comme je le fais, en eux et pour eux, n'est-ce pas d'abord, pour moi-même, renoncer à la communion qui m'a *spirituellement* incarné Dieu, et chercher celle qui, *charnellement*, spiritualisera l'homme?

J'attache beaucoup de prix à ce que vous ne trouviez, dans mes désirs, rien qui soit en dehors de vœux légitimes. Lors donc que vous m'engagez à communier et que je vous réponds ce qui s'y oppose, je vous prie d'examiner si, en m'abstenant, je n'exprime pas d'une manière convenable le désir auquel je crois que l'Église peut satisfaire.

En d'autres termes plus généraux, croyez-vous que le *culte* et la *discipline* de l'Église puissent et doivent se modifier selon les lieux et selon les temps? — Vous m'avez déjà répondu oui, et vous m'avez cité des exemples. — Croyez-vous que de pareilles modifications soient nécessaires, non-seulement pour faciliter l'union des musulmans et des chrétiens, mais aussi des protestants et des catholiques, des athées et des croyants, des Rois et des peuples, des maîtres et des ouvriers, enfin de tout ce qui est en guerre aujourd'hui dans le monde?

Certes, si vous me répondez encore oui, vous ne me citerez pas comme exemple le culte de Notre-Dame-de-Lorette; et pourtant je demeure près de cette église, et je veux vous en parler. Hier j'y ai entendu une fort belle voix, un orchestre distingué, des chœurs dignes de l'Opéra,

ou, mieux encore, du Conservatoire. Je vous vois d'ici frémir et de la chose et du ton avec lequel je vous la raconte; le fait est que j'en frémis moi-même, et que ce boudoir m'a porté fadeur à l'âme. Je vous prie donc de ne pas me confondre avec ceux qui disent qu'il faut rendre la religion aimable, et qui, dans ce but, la déguisent en petite fillette musquée, vraie parisienne de la Chaussée-d'Antin.

Cette prostitution, cependant, est un *signe* auquel je suis loin d'attacher peu d'importance; mais, quels que soient mes rêves, je puis vous assurer que je n'en fais pas un seul qui soit de cette inconvenance à l'égard de l'Église, et il me semble que, comme l'ours de la Fable, des amis maladroits et ignorants lui jettent un pavé sur la tête. Mieux vaut, je vous assure, un sage ennemi comme moi; car si je ne suis pas le modèle des sages, je me donne à vous comme un modèle des *ennemis* de l'Église, moi qui aime et admire beaucoup son grand *amant*.

Bon Dieu! où iraient se cacher, si de Maistre vivait, ces abbés de grand boudoir, ressuscités à Notre-Dame-de-Lorette, au mois de mai et de Marie, entourés de fleurs, de parfums et de chants, et de ces charmantes petites femmes auxquelles la langue parisienne a consacré ce joli petit nom de lorettes!

Autre prostitution : M. de Genoude fait des journaux et dit la messe; vous ne croirez pas non plus que j'espère voir beaucoup de prêtres suivre cet exemple, et surtout y être encouragés par Rome; et pourtant là encore est un *signe* d'un effort fait, sinon par l'Eglise, au moins par des hommes de l'Église (ce qui est très-diffé-

rent, je le sais), pour *mêler*, mais non *unir*, l'Église au monde.

Troisième prostitution : M. l'évêque de Chartres accuse l'Université d'enseigner le crime, l'assassinat; un journal lui répond par une saleté : bien attaqué, bien défendu; ce ne sont pas des *combats* que j'espère de l'Église, c'est la parole de paix.

Je n'en finirais pas si je continuais à vous donner des preuves de tentatives funestes, selon moi, et je crois aussi, selon vous, faites pour *introduire* l'Église dans la société, y compris surtout la grande discussion relative à la liberté de l'enseignement; mais ne rien comprendre à ces *signes des temps,* fermer les yeux et les oreilles, rester immuable quand tout change de soi-même et sans inspiration ou direction suprême, ce serait un rôle que l'Église ne pourrait faire longtemps, et il faudra bien qu'elle dise à monseigneur l'évêque de Chartres et à M. de Genoude, et même au curé de Notre-Dame-de-Lorette, de ne se mêler de *ses affaires* que comme elle entend qu'on s'en mêle, le jour où elle entendra elle-même que c'est de telle ou telle façon qu'on doit mener *ses* affaires.

Tout ceci semble m'avoir éloigné de votre question sur la communion; pas le moins du monde : j'avais besoin de vous faire voir une foule de gens qui communient très-*explicitement*, selon l'expression de M. Lacordaire, et qui déchirent ou salissent leur mère, afin de vous ramener à ma première thèse, qui est aussi la vôtre, savoir : qu'il faut voir les choses *sous toutes leurs faces*, et qu'il y a, par compensation, des hommes qui ne communient pas avec l'Église, soit à Paris, soit en Chine, et qui ont

du bon, surtout s'ils communient implicitement avec l'Église.

Avouez qu'il est curieux que ce soit précisément le chrétien, l'homme de l'esprit, qui tienne tant à la communion explicite ou de *fait*, *visible*, *charnelle*, et qui n'attache aucune importance à la communion implicite ou *spirituelle*, au point de dire que la première *seule* sauve! — Mon cher monsieur, j'aurais pu mourir à Thèbes, seul dans ces ruines; mourir en Algérie par la main d'un Arabe, sans confession, sans communion explicite; je serais mort en croyant à *Dieu incarné*. Ne me dites pas que je n'aurais pas été sauvé.

Vous me conseillez d'aller voir M. de Ravignan, et vous aimeriez, si vous étiez à Paris, m'y accompagner. L'abord de M. de Ravignan est assez facile pour que je sois certain d'être reçu comme il reçoit tout le monde, avec affabilité; mais croyez-vous donc que, même à vous, j'aurais dit tout ce que je vous ai écrit depuis quelques mois, si vous ne m'aviez pas *provoqué* sur ces graves sujets, en me reprochant de ne pas avoir fait, dans mon livre, la part assez large à l'Église, pour la colonisation de l'Algérie? Je sais combien ces graves matières exigent de ménagements, et j'éprouve une vive peine quand je crois voir, dans les interprétations données quelquefois par vous à ma pensée, la preuve que j'ai quelque peu troublé ou blessé la quiétude ou la légitime susceptibilité de votre foi. Je n'irais pas à M. de Ravignan pour *me* convertir, et j'irais encore moins à lui pour *le* convertir; mais si l'envie lui prenait, comme elle vous a pris, de

trouver qu'il y a assez de bonnes choses en moi pour en espérer et m'en demander de meilleures, je lui dirais, comme je le dis à vous, tout ce qui est dans ma pensée. J'ai assez d'orgueil pour croire que je vaux la peine qu'on tente de me convertir; et mon orgueil va plus loin encore, puisque je pense que les convertisseurs pourraient trouver quelque bien dans leur tentative, quand même elle serait, à leurs yeux, infructueuse à mon égard.

D'ailleurs ne dites-vous pas vous-même que je suis membre de ce corps de l'Église, ce qui ne m'empêche pas de croire que je suis aussi membre de ce grand corps, humanité, dans lequel Dieu nous a révélé, par Jésus, que tous les membres sont frères? Si donc je me sens vivre *entre* ces deux partis divisés de frères, les aimant les uns et les autres d'un égal amour, communiant *seulement* d'une manière *implicite* avec les uns, et surtout d'une façon *explicite* avec les autres, appelant le jour où tous pourront communier sous ces deux formes, selon les dispositions de chacun, selon leur vocation spirituelle ou charnelle, mais également sainte; si, placé ainsi entre ces deux mondes qui aujourd'hui se repoussent, je veux aider, par mon amour pour l'un et pour l'autre, à les rapprocher, à les unir, à faire qu'ils se rendent justice et charité mutuelles; ne fût-ce que pour l'intention, je croirai avoir bien mérité des hommes et de Dieu.

Pardonnez-moi donc quand vous croyez que j'attaque *votre parti*, et pardonnez-moi aussi quand vous trouvez que j'élève trop le *parti contraire;* je vous l'affirme, de tous ceux qui ne communient pas explicitement avec l'Église, personne plus que moi n'admire l'Église pour son

passé et n'a d'espoir en elle pour son avenir ; et personne aussi, parmi tous ceux qui communient implicitement avec l'Église, n'a plus que moi d'ardentes sympathies, de religieux amour pour tout ce qui est en dehors d'elle.

Direz-vous qu'à force d'aimer tout le monde on n'aime personne? Mais qui donc est le prochain? Vous savez la réponse du grand maître en amour : Le prochain est celui qui exerce la *miséricorde*. Croyez-vous que la *miséricorde* ne se trouve que dans l'Église? Il y a des samaritains encore.

Traitez-moi, je vous en prie, comme le samaritain de l'Évangile, et laissez-moi croire à la vertu et au salut hors de la communion avec l'Église, sans que cette croyance blesse la vôtre. Vous communiez avec les catholiques seuls ; je me sens en communion avec tous les hommes, avec le monde entier qui m'environne ; je sens Dieu *en moi* et *hors de moi*, en NOUS.

Le jour où l'Église enseignera aux hommes que Dieu est *en eux*, même sans qu'ils le sachent et quoiqu'ils le nient, ce jour il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur (Saint Jean, X, 16), et la communion manifestera que Dieu, *en effet*, est *en tous*, et qu'il ne s'incarne pas seulement, par une volonté individuelle, dans quelques privilégiés de son amour. — « Il était *dans le monde*, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. » (Saint Jean, I, 10). Qui donc autorise l'Église à croire qu'elle le possède seule et qu'elle seule en dispose? — Qu'elle enseigne sa volonté à tous, qu'elle le fasse aimer par tous, qu'elle le révèle à ceux qui ne croient pas le

posséder, eux qui ont face humaine; mais pour cela ne faut-il pas qu'elle-même, devant tout homme, s'approche et s'incline, comme devant un frère qui, quel qu'il soit, porte en lui *la vie?* « Dans LUI était *la vie*, et la vie était la lumière *des hommes.* » (Saint Jean, I, 4.) « Celui-là était la vraie lumière qui illumine *tout homme* venant en ce monde. » (Saint Jean, I, 9.) Tous les textes sacrés s'opposent à cet accaparement, et l'Église n'a pas effacé ces textes!

Les protestants, les musulmans, les idolâtres sont dans l'erreur; soit! Mais quelle est leur erreur? C'est précisément de ne pas croire que Dieu soit *en eux* et *dans le monde;* s'ils le croyaient, ne se sentiraient-ils pas en communion fraternelle même avec le catholicisme? Ne se sentiraient-ils pas un même passé, un même présent, un même avenir, un seul Dieu en tous et pour tous? Que l'Église le leur apprenne, et, pour cela, qu'elle commence à voir Dieu dans le protestantisme, dans le mahométisme, dans l'idolâtrie, puisqu'elle le voit si bien en elle-même. A-t-elle donc aussi des yeux pour ne point voir *la lumière du monde*, pour ne pas discerner *la vie?* Cessera-t-elle de tolérer *la mort* de l'homme par l'homme, la guerre? Osera-t-elle enfin condamner l'homme qui tue à la réprobation de ses semblables, quand bien même la tuerie impie se ferait au nom de Dieu? Tant que l'homme, fût-il Pape, croira qu'il donne, selon sa volonté, Dieu à l'homme, et que Dieu ne s'est pas donné lui-même *à tous* dans la plénitude de sa grâce vivante; tant qu'il y aura un intérieur divin d'Église et un dehors satanique d'Église, le prince du monde, la guerre, trônera à côté de l'Église,

recevant presque des bénédictions de l'Église elle-même pour ses massacres, pour ses sacrifices humains.

Bien des hommes pensent aujourd'hui que lorsque les banquiers refusent d'ouvrir leurs caisses, une guerre est impossible; pourquoi l'Église ouvrirait-elle ses trésors pour la guerre? pourquoi, au moins parmi les peuples chrétiens, ne proclame-t-elle pas qu'elle se ferme à celui qui en attaquera un autre? A-t-elle peur de perdre ainsi quelqu'un de ses barbares enfants, parce qu'elle réprouverait sa barbarie? Ne sentez-vous pas que ce serait un enseignement pour le barbare et une récompense pour le pacifique? Et alors même, vis-à-vis des peuples qui ne sont pas chrétiens, il n'y aurait plus de tentatives de *conquêtes*, mais seulement des efforts progressifs d'*échanges* productifs et affectueux.

Tout cela est un rêve, direz-vous. — Je sais bien que ce n'est pas la réalité, et je ne vous le donne pas comme tel. Est-ce possible *un jour*, est-ce désirable, doit-on y aider, y pousser? Je le crois. — L'Église peut-elle, *dès ce jour*, proclamer ce rêve d'avenir, cette cité de Dieu, comme son espoir? — Ceci est plus délicat, et même je ne le crois pas. C'est à d'autres qu'elle à *annoncer* cette bonne nouvelle; aussi d'autres l'ont-ils annoncée; mais, j'en ai la foi, ce sera surtout à elle de la *réaliser;* c'est pourquoi j'aime à vous en parler. Toutefois, dans cette route vers vous, je marche toujours sur des charbons ardents, craignant que vous ne trouviez mes rêves en dehors de votre foi et même contraires à votre foi, quoiqu'ils en soient, selon moi, l'accomplissement, et, pour ainsi dire, la continuation *logique*.

Si, en toute chose comme en tout être, il y a un bon et un mauvais côté, et que le mauvais en moi consiste surtout à ne pas communier, défaut que je partage avec la grande majorité des hommes et avec un assez grand nombre de fils de catholiques, le bon côté ne serait-il pas qu'en dehors de l'Église il y a toujours eu des hommes qui ont préparé ses voies, avec ou sans intention, et que je suis de ceux qui le font avec intention? Vous dites vous-même que l'Église pourra recommander et adopter mon œuvre, à son jour, si elle la trouve bonne et moralisatrice; ce n'est pas à moi à provoquer ce jugement, mais certes je ne me ferais pas faute de répondre si j'étais interrogé; et vous voyez par vous-même que, lorsqu'on m'interroge, je parle plus longuement sans doute qu'on ne s'y attendait et qu'on ne le voudrait.

Laissez-moi ajouter encore qu'à d'autres époques, de glorieuse mémoire pour l'Eglise, un homme qui aurait été accusé de troubler la morale et la religion aurait pu être condamné par elle au bûcher, mais n'aurait pas été jugé, comme je l'ai été, par douze épiciers ou pharmaciens, étrangers à toutes choses religieuses et morales.

A d'autres époques, plus glorieuses encore pour l'Eglise, époques d'apostolat ou d'active conversion, l'Eglise portait sa main sur tous les hommes qui, en dehors d'elle, cherchaient Dieu avec ardeur et bonne foi; elle les cherchait elle-même, les devinait, les entourait, les embrassait, se les assimilait; c'était là qu'elle recrutait sa milice, même parmi ses adversaires et ses persécuteurs; elle leur criait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous! »

Je n'ai pas entendu cette voix sur ma route, même dans

ma prison de Sainte-Pélagie, même au désert, sur les mers, ou dans les vagues du monde. Non, soyez-en convaincu, ce n'est pas affaire d'amour-propre et de cérémonie, si je prétends que l'Eglise doit faire *des avances* au monde, et, j'ose le dire, à moi-même; c'est de la foi, de la pure foi évangélique, tout aussi bien que de la foi religieuse *quelconque;* car toute religion constituée parmi les hommes a eu pour mission, pour première condition d'existence et de progrès, d'aller quêter des âmes à son Dieu; à aucune d'elles il n'a été dit de se croiser les bras et d'attendre qu'on aille la visiter, de se taire et d'attendre qu'on lui parle.

Le jour où l'Eglise, au lieu de s'inquiéter et de gémir de se voir méconnue par la philosophie, par la science, se montrera plus forte de science et de philosophie que tous les savants et tous les philosophes, elle n'aura ni besoin ni envie de les accuser de prêcher l'assassinat, la débauche et le brigandage; le jour où elle cherchera à s'emparer des hommes qui réellement lui paraissent assez forts pour ébranler l'édifice social, elle fera mille fois plus œuvre d'Église qu'en baptisant un malheureux Cochinchinois; le jour enfin où elle s'*humiliera* devant les orgueilleux du monde, sera son jour de triomphe et de gloire.

Je vous vois rougir à ce mot, qui vous a déjà ému sous la forme *infaillibilité*. Quoi! un chrétien ne peut entendre pour lui ce mot sacré d'*humilité!* Est-ce que le *Confiteor* n'est que pour l'humble fidèle? et l'Eglise ne dira-t-elle jamais : *Meâ culpâ!* Où donc est écrite, dans l'Evangile, cette donation à l'homme d'un attribut de Dieu seul,

l'infaillibilité? Vous dites qu'elle y est en termes clairs; c'est comme si vous disiez que l'*éternité* promise à l'Eglise est celle de Dieu même; tous ces mots sont des superlatifs *humains*, soumis, comme tout ce qui est humain et fini, au plus et au moins; ils n'ont pas la valeur *absolue* qui appartient à Dieu seul. — L'Eglise a eu un commencement, elle aura une fin ; elle a de sublimes vertus, mais elle fait des fautes; elle atteindra, dans le *temps*, toute la durée fixée à l'humanité; elle atteindra aussi toute la vertu, toute la lumière, toute la puissance permise à l'humanité; mais, je le dis encore, elle n'est pas Dieu, même en portant Dieu incarné en elle; car *il est celui qui est*, en tout *lieu*, en tout *temps*, de toute ÉTERNITÉ, dans toute l'IMMENSITÉ. C'est LUI, et non l'Eglise, qui est la suprême justice, la souveraine vertu, l'infaillible amour. Et ne m'accusez pas de vouloir ainsi priver le monde de la contemplation sur la terre, dans l'imposante souveraineté de l'Eglise, d'une représentation de cet infaillible amour; non, je ne dis pas que l'Eglise pèche sept fois par jour; je ne prétends pas surtout qu'elle pèche *plus* que tout ce qui n'est pas elle; à mes yeux, comme aux vôtres, elle est la *sainte* Eglise, *la plus parfaite* de toutes les institutions données par Dieu aux hommes pour les élever à lui ; mais elle n'est pas Dieu, et jamais elle n'a prétendu l'être. Or, tout ce qui n'est pas Dieu est soumis à la naissance et à la mort, à la vertu et à la faute, parce qu'il n'y a qu'une seule vie éternelle, une seule vertu absolue, Dieu lui-même, de qui nous participons par sa grâce, en nous rapprochant sans cesse de lui, sans pouvoir jamais l'égaler et l'atteindre.

Que les fautes de l'Eglise soient des occasions et des moyens de progrès vers Dieu, pour tous et pour ellemême, je le crois fermement; qu'à chaque instant même elle ait fait, *comme institution*, ce qu'il y avait de mieux ou de moins mauvais à faire; qu'elle ait été constamment, sous ce rapport, l'institution modèle, première, supérieure, parmi *toutes les institutions* humaines, j'en suis encore convaincu; car seule elle est restée et reste *debout* au milieu des ruines; son ciment est le plus fort, le meilleur, il durera pour *tous les siècles humains;* c'est de l'humanité fondue, coulée; mais enfin c'est de l'*humanité.*

Et voyez où l'on est conduit quand on n'a pas cette ferme croyance! Vous, par exemple, vous pensez, sans aucun doute, que mon orgueil est bien grand de vouloir *faire la leçon* à l'Eglise; par affection pour moi, vous craignez que cet orgueil ne me perde; et, sans avoir besoin de descendre bien profondément au fond de votre âme, je le vois sans peine, vous êtes convaincu que je ne peux pas avoir raison contre les opinions exprimées *jusqu'ici* par l'Eglise; bien plus, votre foi vous donne une assurance telle, que vous êtes très-certain de n'avoir rien à apprendre de moi en matières religieuses; de sorte que vous me dites : « Mon intelligence, en matières de religion, s'exerce dans de certaines limites que *je ne veux pas* franchir. » Cette limite, c'est la foi catholique, telle que l'Eglise vous l'a enseignée, et par conséquent aussi, telle que vous l'avez comprise, car vous n'avez pas été purement passif dans cet enseignement. Vous consentiriez donc très-volontiers à apprendre de moi des mathématiques que je saurais mieux que vous, peut-être même

une langue, si j'en parlais une autre que le français; mais de Dieu et de religion, vous n'avez de moi rien à apprendre. Je me trompe fort si je dénature sur ce point votre pensée.

Certainement vous n'avez pas du tout l'idée que ce soit là de l'orgueil, et pourtant vous savez qu'on craint peu celui qui est attaché à de petites choses; ni vous ni moi ne serions blessés qu'un cordonnier prétendît en savoir plus que nous et n'avoir rien à apprendre de nous en chaussures. Sans doute vous allez me répondre que je ne suis en religion qu'un *amateur* et non un artiste de profession, et que vous écoutez un prêtre sur la religion, comme un cordonnier sur les chaussures, avec la conviction de votre ignorance. — Eh bien, vous diriez à moitié vrai : oui, je suis un *amateur*, un amant de Dieu; mais continuons la métaphore. Le cordonnier qui n'écoute pas l'amateur, l'amant de la belle chaussure, risque de rester dans la routine et de recopier de vieilles modes, bonnes pour chausser les *hommes de goût* d'un autre âge. Si Dieu parle dans et par l'Eglise, il parle aussi, et bien haut, en dehors d'elle, et le monde veut avoir *chaussure à son pied*. Si Grégoire VII n'avait écouté que ce que demandait le clergé de son temps, s'il n'avait pas entendu ce que le monde *réclamait* du clergé, il n'aurait pas modifié, réformé l'Eglise, les couvents, et surtout la politique de Rome. Tant que l'Eglise n'a voulu écouter qu'elle-même, elle a soutenu que le soleil tournait autour de la terre, que Dieu l'avait *voulu*, et même l'avait formellement *dit* ainsi. Depuis lors, elle a passé condamnation; et remarquez que je n'affirme pas qu'elle ait eu parfaitement raison de se lais-

ser condamner par Galilée, Kepler et Newton; j'aurais préféré surtout qu'elle eût reconnu *avant tous* son **ERREUR.**

C'est vous parler bien longuement de moi, mon cher monsieur; mais il me semble qu'à propos de moi, il m'a été possible de toucher à quelques questions importantes; d'ailleurs ces explications étaient devenues nécessaires; je désire qu'elles soient suffisantes pour vous faire accueillir, sans trop vive peine, ma réponse à votre invitation de communion. J'aurais craint de vous peiner beaucoup plus en ne répondant pas à ce désir, où j'ai su lire votre affection pour moi, et auquel vous croirez que je suis très-sensible.

Malgré cette longueur démesurée, il faut pourtant que je réponde à quelques autres points de votre lettre.

Je ne crois pas plus que vous à l'ange Gabriel apportant le Coran à Mahomet, et, pour en finir plus vite sur ce point, je vous accorde que Mahomet a *menti*, qu'il a commis des actes d'*orgueil*, de *luxure*, tous les péchés que vous voudrez, et particulièrement l'assassinat nommé guerre. Mais, dites-moi si vous ne trouvez pas tout cela dans la Bible, à une très-haute dose. L'adultère, la luxure, le viol, l'inceste, la violence, la tuerie, ne sont-ils pas à l'usage des prophètes, des David, des Salomon, et de Moïse lui-même? Je ne dis pas que chacun d'eux ait commis *tous* ces crimes. C'est pour ses *fautes* que Moïse n'a pas pu entrer dans la terre promise. Tous, comme Mahomet, sont des hommes, et des hommes appartenant à des sociétés très-différentes de la nôtre du dix-neuvième siècle. Je vous répète qu'il n'est pas plus juste de voir dans Mahomet

un jongleur que de voir dans les prophètes juifs, à peu d'exceptions près, des scélérats qu'on enverrait au bagne, de nos jours, avec le grand Caton, l'assassin d'esclaves.

« Allez, vous autres, à cette fête-ci; pour moi, *je ne vais pas* à *cette fête-ci*, parce que mon temps n'est pas encore arrivé. Ayant dit ces choses, il demeura en Galilée. Mais lorsque ses frères furent partis, *il alla aussi lui-même à la fête*, non pas *publiquement*, mais comme s'il eût voulu se cacher. » (Saint Jean, chap. VI, ℣ 8, 9, 10.)

En concluez-vous que Jésus est un menteur et un sournois? — Dieu vous en garde! — Pesez le bon et le mauvais, avec Mahomet aussi bien qu'avec les prophètes hébreux, car il ne s'est dit *que* prophète. Alors vous aurez vraiment *jugé*. — Vous vous plaignez de ce que le Coran dit le pour et le contre; de ce qu'il est tolérant au second chapitre et intolérant au troisième; mais vous oubliez que l'Evangile lui-même est plein de ces divines contradictions si *humaines*. Jésus, ici agneau de douceur, apporte l'épée un peu plus loin; il ordonne d'honorer son père et sa mère, et il ordonne aussi de les abandonner pour le suivre; il ressuscite les morts, mais il laisse aux morts e soin d'enterrer les morts. L'un des évangélistes dit : Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi; l'autre dit : Ceux qui ne sont pas contre moi sont avec moi, ce qui est très-différent. C'est qu'en effet l'homme *doit* être tantôt sévère et tantôt indulgent, vif et lent, ardent et patient, selon le temps, le lieu, les hommes, selon la volonté de Dieu dans la suite des jours, des années et des siècles. Tout livre qui ne serait pas susceptible de la double interprétation faite par le dualisme humain, n'aurait pas,

au contraire, le caractère d'inspiration divine ; il pourrait être à l'usage des anges, mais certes il ne serait pas à l'usage des hommes.

Comparez Saint Marc à Saint Jean ; ce n'est pas pour rien que le lion et l'aigle les accompagnent. Je suis bien sûr qu'il y a dans l'Evangile beaucoup de versets qui autorisent l'enthousiasme impatient des convertisseurs martyrs, mais je suis sûr qu'il y en a tout autant qui légitiment la prudente patience employée si souvent par l'Eglise.

L'important, *aujourd'hui*, c'est de voir dans le Coran, et de faire lire aux musulmans les passages applicables à un rapprochement avec les chrétiens, puisqu'*en ce moment* il est bien que les uns et les autres se touchent autrement qu'avec le sabre. En leur répétant que leur livre est intolérant, ce qui n'est vrai qu'en partie, je ne vois pas quel bien on ferait à eux et à nous. Pour toutes choses ce principe est applicable : On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Je n'ai pas dit que des martyrs, et particulièrement ceux du dix-neuvième siècle, n'aient pas eu *en vue* le dogme pur ; j'ai dit, et je le dis même pour les Cochinchinois ou Chinois, que les *martyriseurs* n'ont jamais martyrisé pour le dogme pur, mais pour les conséquences *sociales* de l'enseignement des doctrines prêchées par les martyrs.

« On n'apercevait pas, à Rome, dites-vous, que la prédication de la fraternité relâchât les liens d'obéissance entre le maître et l'esclave. » — Cela prouverait qu'à

cette époque les Romains n'avaient pas la vue fort longue, puisque les nombreux affranchissements remontent aux premiers temps du christianisme. Je n'ai pas en ce moment de textes à vous citer, mais je vous engage à vérifier de votre côté, car la chose serait vraiment merveilleuse, et je crois pouvoir assurer que les chrétiens ont été accusés de briser *tous* les liens sociaux. Or, l'esclavage était celui de ces liens auquel le patriciat romain tenait le plus, car il ne tenait déjà plus à ses dieux, à ses Empereurs, ni à ses femmes, mais bien à ses richesses, absolument comme de nos jours. Aussi vous verriez comme les *chevaliers* enrichis de nos jours recevraient les hommes qui, inspirés par la fraternité chrétienne, s'aviseraient de corner aux oreilles des ouvriers des sucreries de betterave qu'ils doivent entrer *en partage* de l'indemnité. Ils ne s'inquiéteraient pas de savoir si ces perturbateurs croient au Père ou au Saint-Esprit et à leur procession orthodoxe; ils les mettraient à Sainte-Pélagie, jugés et condamnés par des *chevaliers* épiciers, sans même regarder s'ils payent tribut à César, vont à la messe, et sont avec les femmes des petits saints.

Un mot aussi en réponse à ce que vous me dites encore de Grégoire VII. — « Sa puissance, *toute morale*, n'était pas une puissance temporelle proprement dite, constituée et reconnue; c'était la *prédominance* du pouvoir spirituel, due en partie au caractère du Pape et à la considération *personnelle* dont il jouissait. » — Vous reconnaissez donc que lorsque le Pape jouissait d'une haute considération personnelle, le pouvoir spirituel exerçait une

prédominance sur le pouvoir temporel. Depuis assez longtemps cette prédominance *grégorienne* n'existe plus; est-ce que vous en concluez quelque chose de peu flatteur pour le caractère et la considération des Papes? Mais, au reste, là n'est pas précisément la question entre nous; vous dites que ce n'était pas là cette *autocratie* dont les types sont à Saint-Pétersbourg et à Constantinople. Je vous jure que le gouvernement à la fois spirituel (intellectuel) et temporel (industriel) que je rêve pour l'avenir ressemble beaucoup plus à l'autorité MORALE d'un Pape *considéré*, qu'à celle d'un Czar ou d'un Sultan *constitués*, quelque considérés qu'ils soient; car le gouvernement que je rêve est *pacifique*, et c'est en lui supposant une puissance toute MORALE qu'il m'est possible de le croire digne de DIRIGER également le spirituel et le temporel, l'*enseignement* et les *actes*, le *dogme* et le *culte*, la *science* et l'*industrie* des peuples. La prédominance du spirituel sur le temporel, de l'intelligence sur les actes, des théoriciens sur les praticiens, selon moi, ne serait pas du tout MORALE aujourd'hui, quoiqu'elle ait pu être utile, convenable, nécessaire en certains lieux et en certains temps. Ce qui serait moral aujourd'hui et pour l'avenir, ce serait de diriger, de gouverner, avec un ÉGAL AMOUR, le *spirituel* et le *temporel*.

Certes, je ne puis pas vous contraindre à donner aux mots l'acception que je leur donne, mais je crois que j'aurais encore plus mauvaise grâce à créer des mots nouveaux lorsque l'acception des mots anciens présente une analogie assez grande avec l'acception que je leur donne. Puisque, même pour vous, dans votre phrase que je cite,

puissance *morale* est bien distinct de puissance *spirituelle*, je vous prie de préciser dans votre pensée cette féconde distinction; et si cette précision vous autorisait à reconnaître qu'il y a trois pouvoirs comme il y a *trois* personnes en Dieu (ce qui devrait, ce me semble, vous paraître assez légitime et raisonnable), le pouvoir MORAL vous semblera être le TRAIT D'UNION nécessaire et providentiel entre le pouvoir des *esprits* et celui des *corps*, entre le pouvoir qui *sait* et *enseigne*, et celui qui *fait*, qui *produit*, comme le SAINT-ESPRIT est le lien du PÈRE et du FILS.

Or, ce troisième pouvoir n'a pas été encore *constitué*, et voilà pourquoi, selon le caractère des Papes ou des chefs temporels, l'autorité *morale* a été tantôt avec Rome, tantôt avec le monde, l'une ou l'autre *prédominant* selon les époques, l'une et l'autre toujours en lutte, et prétendant, l'une et l'autre, régir MORALEMENT, Rome les *esprits*, et César les *corps*. Toutefois, comme l'Église portait en elle le germe de *paix*, tandis que le monde renfermait le vieux ferment de la *guerre*, il est dans les destinées de l'Eglise, à travers ses victoires et ses défaites, de *vaincre le monde*, et d'instituer ces trois pouvoirs du royaume de Dieu, au nom de la Très-Sainte TRINITÉ, qui n'a pas encore paru *sur la terre* dans son imposante UNITÉ.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, se révélant *successivement* au monde, l'ont conduit vers *eux*, vers *leur royaume;* nous y touchons; l'avenir les adorera *simultanément*. Le *dogme* ou la science, le *culte* ou la culture de l'humanité et du monde, seront UNIS par et pour l'AMOUR DE DIEU, *la morale*; et ce sont ces trois faces de la vie humaine qui *constitueront* enfin la religion universelle, qui n'est pas

encore *constituée*, mais qui est seulement *instituée* dans l'Eglise, pour L'UNIR avec le monde et *constituer* ainsi l'unité humaine, à l'image de la triple unité divine.

Il me reste encore un point bien important, qui a fait le sujet principal de mes dernières lettres, et que vous traitez toujours avec une quasi indifférence qui me fait vous demander à l'avance pardon de ce que je vais vous dire, parce que je sens que ma persistance doit vous paraître d'autant moins bien placée, que l'objet vous semble moins digne d'attention. Je veux vous parler encore du *maintenant*.

« Puisque M. de Ravignan ne connaissait pas la question, cela doit me prouver, dites-vous, qu'elle n'a pas été *soulevée* au sein de l'Eglise. » — Aussi n'ai-je jamais dit qu'elle y ait été soulevée, j'aurais plutôt dit qu'elle a été *étouffée* au sein de l'Eglise gallicane. D'ailleurs, de ce qu'une question n'a pas été soulevée au sein de l'Eglise, il n'en faudrait pas conclure qu'il ne fût pas bon que l'Eglise s'en occupât, ni même que vous vous en occupassiez; la grande question astronomique soulevée par Galilée a été soulevée dans le monde, et l'Eglise même, en essayant de l'étouffer au berceau, a bien été obligée de s'en occuper lorsque cette question a grandi dans le monde.

Quoi! parce que Jésus a eu, après trois siècles, quelques millions d'adorateurs, martyrs encore de leur foi; parce que ces adorateurs ont formé *une* société religieuse, *une* nation religieuse, *un* royaume religieux, vous en concluez que c'était là le *regnum meum* promis au monde entier! C'est n'être pas difficile et vous contenter de peu.

Quand bien même tous les catholiques seraient satisfaits de cette interprétation très-libre, tous les autres hommes ne peuvent certes pas se douter qu'ils vivent dans le royaume de Dieu.

Mais ceci m'écarterait du débat principal; je reviens à M. de Ravignan. Il ne connaissait pas cette question; cela prouve, me dites-vous, qu'on n'a pas attaché d'importance à ce mot. — Dans l'ordre logique, cela prouverait, sans doute, qu'*on* n'attache pas *maintenant* d'importance à ce mot; cela prouve un peu moins qu'on n'en a pas attaché *autrefois*, et cela ne prouve pas du tout qu'on n'en attachera pas *un jour;* car je suis convaincu que, dès à présent, M. de Ravignan et vous aussi attachez *plus* d'importance à cette suppression, puisque vous l'ignoriez l'un et l'autre il y a peu de temps, et que vous la connaissez *maintenant*.

Laissez-moi vous dire que je suis confondu de voir un homme aussi religieux, aussi consciencieux, aussi vrai que vous, s'efforcer (sous prétexte que le latin, ignoré du peuple, est resté intact) de traiter en jouant et comme bagatelle une mutilation de la parole sacrée, mutilation qui est dans tous les livres de messe que lit *le peuple* au vendredi saint.

J'ai fait vérifier dans les bibliothèques Royale, de Sainte-Geneviève, de la Sorbonne, les Bibles traduites. Pas une seule Bible protestante n'est entachée de cette suppression; toutes les Bibles traduites pour l'Eglise catholique, avec approbations épiscopales ou de Sorbonne, pour des Rois ou pour des prêtres ou pour le peuple (et il y en a un assez grand nombre), toutes, depuis 1487 jusqu'à 1667

exclusivement[1], portent fidèlement la traduction de *nunc*. Celle même de Michel de Marolles, de 1655, qui contient une épître aux prélats de l'Eglise *gallicane*, et qui, en 1649, avait paru avec approbation des docteurs en théologie de la Faculté de Paris[2], renferme *maintenant*. Mais depuis 1667, c'est-à-dire avant même celle de Lemaistre de Sacy, le *maintenant* est supprimé universellement dans les traductions de la Bible complète, ou du Nouveau Testament, ou même dans les livres de messe.

Que cet accord unanime des traducteurs soit involontaire; qu'ils se soient tous bornés à copier le premier traducteur infidèle; qu'ils n'aient pas même jeté les yeux sur le latin en regard; qu'aucun d'eux n'ait eu la curiosité de comparer sa traduction avec les traductions collatérales du protestantisme, certes cette légèreté serait merveilleuse, miraculeuse, et il faut croire, pour la comprendre, que Dieu a singulièrement aveuglé les traducteurs de sa parole. Mais j'admets, tant que vous voudrez, l'inadvertance de ces bonnes gens; je les fais aussi simples qu'il vous plaira de le supposer, car je n'ai pas envie qu'on les condamne au feu éternel ou même seulement temporel; toujours est-il, je le répète, que je suis confondu de vous voir,

[1] Mons, G. Migeot, dont la réimpression de 1673 est publiée avec permission de l'archevêque de Cambrai. (Voir la Note B, page 205, *lettre au Courrier français*.)

[2] Ces docteurs disent : « Nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la foi catholique, apostolique et romaine; mais, outre cela, nous avons trouvé cette traduction au point que la désire Gerson, ce fameux chancelier de Paris, pour profiter au public parlant : De Biblia bene et vere in Gallicum translata. Quinta inter decem considerationes adversus adulatores principum.

vous, traiter la chose en indifférente et peu importante peccadille.

Je vous demandais, dans ma précédente lettre, de ne pas *laisser de côté* ce *maintenant*, et voici aujourd'hui que vous enchérissez; vous en faites fi et le conspuez presque; il m'est impossible de vous en délivrer, à moins que vous ne me disiez positivement qu'il ne vous convient ni d'examiner ce point avec moi, ni surtout de me répondre sérieusement aux questions que, selon moi, il soulève, lui qui n'a pas été *soulevé* par l'Eglise.

Oui, *ce mot* soulèvera, relèvera et réveillera l'Eglise de Rome, endormie par l'habile et sublime parole de Bossuet; endormie, puisqu'elle n'a pas veillé, depuis bientôt deux siècles, sur le dépôt du *verbe*, et l'a laissé traduire contre la vérité, contre le monde, contre elle, contre Dieu, à contre-sens de l'Esprit-Saint et de la lettre sainte. Si le latin est la langue du prêtre, l'Eglise sait bien qu'elle ne doit tolérer dans la langue du *fidèle* que ce qui est fidèle à la foi officielle; l'Eglise n'a pas deux doctrines, sous peine de mourir comme toutes les religions qui ont eu des secrets *ésotériques* et des mensonges *exotériques*. Sur rien au monde il ne nous serait possible de nous entendre, si sur un point aussi clair, aussi simple, votre loyauté ne tombait pas d'accord avec la mienne; si vous ne blâmiez pas comme moi, et au moins aussi fortement que moi, une infidélité flagrante, quand bien même nous n'en tirerions pas les mêmes conséquences pour l'avenir. Plus vous êtes convaincu que la question n'a pas été soulevée au sein de l'Eglise, plus vous auriez dû vous sentir libre d'acquiescer à la réprobation d'un pareil

fait, sauf à rétracter cette naturelle condamnation des faussaires de la parole, si l'Eglise, par les lumières vivantes qu'elle vous donne, avait blâmé votre saint zèle pour la vérité, pour le respect de la parole évangélique.

On m'a dit souvent que lorsque je m'étais mis en tête de communiquer une idée, je l'enfonçais comme un clou, frappant, frappant toujours, jusqu'à ce que bois, clou ou marteau se brisent; c'est en effet mon défaut; pardonnez-le-moi; ne cassons rien, mettez l'huile de votre bonté sous le violent effort de ma ténacité.

Adieu, mon cher monsieur; l'assurance de votre affection et les témoignages d'amitié que vous me transmettez de la part de votre famille me sont choses bien douces, je vous assure; conservez-moi cette bonne compensation de beaucoup de peines, et croyez que je vous rends, à tous, ce que vous voulez bien donner à votre tout dévoué.

SEPTIÈME LETTRE.

Paris, 19 juin 1843.

Mon cher Monsieur,

Votre lettre est si bonne, si affectueuse pour moi, que je ne sais vraiment comment y répondre, car je suis presque certain de rendre à votre cœur des blessures pour vos caresses, du fiel pour du miel ; et pourtant ce n'est pas seulement par reconnaissance pour vos bonnes paroles que je voudrais pouvoir vous en envoyer qui vous fussent douces ; vous et votre famille, vous m'étiez chers, et bien chers, avant que vous m'eussiez dit qu'elle priait pour moi, que vous priez pour moi, et que, par vous, sans doute, de saints prêtres invoqueraient pour moi la

divine lumière. Je reçois de grand cœur, comme une force nouvelle, ce religieux témoignage d'affection. Je *crois*, soyez-en convaincu, à son efficacité; j'en rends grâce à ceux qui prient pour moi, et à Dieu de leur avoir inspiré cette charitable pensée; mais charité oblige, bien plus encore que noblesse : voyez donc comment je vais oser répondre à vos bonnes prières.

Je ne vous ai pas demandé, dans mes quatre dernières lettres, comment il fallait *entendre* le ỷ 36 du chap. XVIII de Saint Jean, mais simplement comment il fallait le *traduire;* et malgré mes efforts, je n'ai pas pu avoir de vous une réponse nette, directe sur ce point. La personne qui en a parlé à M. de Ravignan n'a pas été plus heureuse; comme je l'écrivais naguère, nous avons présenté à un Romain (vous), à un Jésuite (M. de Ravignan), une arme contre le gallicanisme et le jansénisme, convaincus, en flagrant délit, de *fraude pieuse,* et l'un et l'autre vous avez cru que cette arme était dirigée contre vous!

Que le débat sur ce point soit donc clos entre nous, vous le désirez. Mais comme je ne pense pas, avec M. Isambert, que la déclaration de 1682 soit le dernier mot de la France religieuse; comme je ne suppose pas que vous preniez cette charte pour une décision de l'*Eglise universelle,* j'attendrai, pour en reparler avec vous, que vous ayez senti vous-même que cette charte gallicane touche à son terme, et qu'il est bon de s'occuper des moyens de la reviser, et entre nous, auparavant, de la *juger*.

Dans mon opinion, on ne fera rien relativement à la liberté de l'enseignement, même en invoquant la charte

de 1830, tant qu'on n'osera pas remonter à celle de 1682; rien contre le protestant Guizot et le janséniste amoindri Martin (du Nord) ou le philosophe Cousin, ou le littérateur Villemain, tant qu'ils seront retranchés derrière le gallican Bossuet. De Maistre et Lamennais l'ont senti et exprimé clairement, et c'est en grande partie ce qui fait que je les considère, malgré leurs erreurs, comme les plus forts *politiques* religieux de ce commencement du dix-neuvième siècle. Vous n'en êtes pas là ; je suis convaincu que vous y viendrez ; attendons. Bossuet passera plus vite encore que Luther, et même il faut qu'il passe, pour que Luther passe, comme il faut que le juste-milieu passe, pour que nous nous sauvions de la république.

Ceci ne veut pas dire qu'en nous délivrant du juste-milieu et de la république, ou de Bossuet et de Luther, Dieu nous *ramènera* à Louis XIV ou à Léon X; mais cela signifie qu'il nous *entraînera* vers une *société* politique et religieuse, et non vers une *anarchie* ou une *confusion* politique et religieuse. Cette nouvelle société politique ne sera ni celle du dix-septième siècle ni celle du quinzième, mais enfin ce sera une société et non pas des agglomérations d'individualités hostiles, comme celles qui résultent du protestantisme, du gallicanisme, de la république et du juste-milieu.

A mes yeux, cette *nouvelle* société sera beaucoup plus proche du royaume de Dieu que toutes les sociétés du passé; elle s'en rapprochera d'autant plus et d'autant plus vite que l'Eglise elle-même l'enfantera avec *espoir*, sans *regrets* sur son passé, et considérant les maux qu'elle-même a soufferts, dans ce siècle et dans les siècles précédents,

comme l'accomplissement de la parole : *Tu enfanteras dans la douleur.*

Les cours de Quinet et Michelet ne tarderont pas à pousser la question jusqu'à ces termes. L'évêque de Bellay admonesté par Martin (du Nord), en face de M. Isambert et de ses honorables collègues; l'évêque de Chartres traité en petit garçon par le professeur de littérature Saint-Marc Girardin, n'est-ce donc pas assez pour que l'épiscopat comprenne ce qu'il en coûte d'être gallican? N'est-ce pas assez pour qu'il voie en de Maistre un *prophète?*

Je sais bien qu'aujourd'hui personne ne croit moins à la possibilité de l'apparition des prophètes que les chrétiens, les bons chrétiens, les catholiques surtout. Plus on croit à ceux de l'antiquité juive, moins on est disposé à croire que Dieu puisse se servir *aujourd'hui*, dans ce siècle lumineux, de ces grandes étoiles du ciel qui guident les hommes.

Est-ce que vous trouveriez aussi que cette âme de de Maistre n'a pas plus de prix que celle d'un Cochinchinois? Remarquez bien que je ne m'avise pas de vous dire ce que pense Dieu sur ce point; c'est de vous, et en général de tous les hommes, et non pas de Dieu, que je parle, et vraiment vous m'avez surpris en me disant : « Vous paraissez croire que votre âme a plus de prix que celle d'un Cochinchinois. » — Oui, certes, je le crois, je le crois très-fortement, j'en ai la conviction très-intime, sauf le jugement de Dieu; mais quant à moi, j'y crois, et je crois même que tout chrétien qui n'y croit pas est aveugle, ou bien est d'une indifférence sur toutes choses, d'un panthéisme semblable à celui d'un homme qui ne distin-

guerait pas une vessie d'une lanterne, sous prétexte que Dieu est toute lumière.

Sans doute nous ne pouvons pas pénétrer les voies de la Providence d'une manière *absolue*, et elle nous surprend souvent de façon à confondre nos calculs, nos raisonnements aussi bien que nos sympathies. Elle nous a pourtant donné des sentiments et une raison pour en faire quelque chose, pour distinguer le grand du petit, le bon du méchant, l'âme importante de l'âme négligeable, de Maistre d'un Cochinchinois, et elle ne nous engage pas du tout à lui fournir des occasions de nous surprendre, c'est-à-dire à chercher ce que nous ne devons pas trouver.

. . . .

Ceci me ramène à moi, puisque je parle du Cochinchinois, et pourtant j'aurais bien mauvaise grâce de répondre par une plaisanterie à ce paragraphe si affectueux de votre lettre qui m'a touché, je vous le dis, jusqu'aux larmes. Vous avez rappelé d'une manière bien bonne et bien tendre le souvenir de la voix du chemin de Damas, en me parlant de certaines ouvertures qui m'auraient été faites par un digne prêtre.

Les souvenirs et sans doute les bonnes intentions de l'abbé Landmann l'ont, je crois, trompé, ou du moins les *insinuations* dont vous me parlez ne m'ont nullement frappé; et ce qui le prouve, c'est que je n'y ai pas *répondu;* or, sur pareil sujet, avec lui comme avec vous, je n'aurais pas gardé le silence. C'est une bonne fortune pour moi quand un homme religieux, quand un prêtre me parle religion, en me prouvant qu'il sait à qui il parle;

et je n'ignorais pas que l'abbé Landmann savait à qui il parlait.

Vous n'êtes pourtant pas le premier, mon cher monsieur, qui m'ayez *ra*ppelé; mais permettez-moi de vous dire que Saint Paul a dû avoir bien des *ra*ppels énergiques ou tendres, lui, le circoncis, l'ancien persécuteur de l'*avenir*, le Juif; hélas! ces *ra*ppels du passé ne résonnaient pas comme l'*appel* d'avenir.

Vous savez bien ce que ma famille est pour moi; de là aussi, depuis quinze ans, est partie, sans discontinuer, la voix du *ra*ppel, sous sa forme la plus douce; je peux avouer aussi que cette voix m'a fait entendre ses accents de rudesse dans les condamnations et les injures du monde; mais par toutes ces bouches, je vous le dis encore, à vous-même, après votre si bonne lettre, j'ai entendu *répéter* ce que j'avais appris, ce que je savais, aussi bien et souvent mieux que ceux qui me rappelaient, mais je n'ai pas entendu annoncer une *bonne nouvelle* pour tous.

Et, par exemple, vous me dites qu'un dialecticien tel que moi doit admettre l'*infaillibilité absolue* de l'Eglise, du moment qu'il se sera donné la peine de la creuser et de l'approfondir. Croyez-vous donc que je ne l'aie pas déjà creusée et approfondie, et que ce soit pour la première fois que j'en aie parlé dans ma lettre dernière? Je vous avais dit que l'*infaillibilité*, aussi bien que l'*éternité* promises à l'Eglise, n'avaient pas le caractère ABSOLU de l'éternité et de l'infaillibilité de Dieu; vous en seriez convenu vous-même, si vous vous étiez arrêté sur ce mot d'*éternité* que j'avais mis exprès en regard d'*infaillibilité*, pour que ma pensée fût plus claire; car il ne vous viendrait

pas à l'idée de faire l'Eglise *co-éternelle* avec Dieu, et par conséquent vous n'auriez pas fait l'Eglise infaillible, impeccable, parfaite, à l'égal de Dieu; pour vous-même ce serait blasphémer; et quand vous me dites que vous prenez l'infaillibilité pour un *substantif très-positif*, vous ne résolvez pas la question, car le substantif le plus positif est Dieu, ce qui ne l'empêche pas d'être le superlatif de tous les superlatifs humains, l'infini, CELUI QUI EST.

« Toute autorité est nécessairement infaillible, sous peine de n'être pas autorité *infaillible.* » — De cette manière la phrase serait claire et n'aurait pas besoin de dialectique. Mais ce serait l'abus de toute dialectique qui ferait soutenir que toute autorité est nécessairement infaillible, sous peine de n'être pas autorité, même en matière spirituelle, comme vous le dites; car, pour le chrétien, il y a eu une autorité spirituelle faillible, la loi juive, puisqu'il a fallu Jésus pour *l'accomplir;* et si vous dites que la loi juive était infaillible, *en ce sens* que ses promesses se sont réalisées, je répondrai que lorsqu'on est infaillible *en un sens*, c'est une preuve qu'on ne l'est pas *en tous sens*, comme Dieu.

Voyez encore ici un exemple semblable à celui du *maintenant :* parce que je vous dis que l'infaillibilité de l'Eglise, ainsi que son éternité, ne sont pas absolues, comme celles de Dieu, vous êtes ému, vous croyez que *j'attaque* l'Eglise ; et quand bien même j'ajoute que cette institution est aussi parfaite (c'est-à-dire aussi amélio-rante) qu'il soit possible à une institution de l'être; quoique je dise qu'elle pèche moins que toute autre institution; que, fondée sur la paix, et mieux encore *pour* la

paix, sa durée sera celle de l'humanité tout entière, jusqu'à la fin des siècles humains; enfin, *quoique* je me garde de l'égaler à Dieu, mais aussi peut-être *parce que* je ne l'égale pas à Dieu, vous croyez que je prononce une hérésie.

Ici, il est vrai, je suis adversaire des ultramontains exagérés, qui feraient volontiers de l'Eglise, et peut-être du Pape tout seul, Dieu lui-même incarné, comme j'étais adversaire des gallicans à propos du *maintenant*; et en effet, dans le dix-septième siècle, ces deux opinions extrêmes se sont trouvées en présence et ont donné lieu à un débat qui n'est certes pas fini à vos yeux (quoiqu'il le soit à peu près aux yeux des gallicans), car un concile œcuménique n'a pas prononcé depuis lors sur ces graves difficultés.

Vous dites que l'Eglise *n'aura pas de fin* militante sur la terre, et sera *éternellement* triomphante dans le ciel; mais qui milite, à chaque instant est vainqueur ou vaincu; votre opinion serait-elle que l'Eglise militera sans cesse pour être battue sans cesse sur la terre, et ne triompher que dans le ciel? Je ne le pense pas; vous n'exprimez donc pas votre opinion entière sur les combats terrestres de l'Eglise, quand vous dites qu'elle n'aura pas de fin *militante* sur la terre. De même, lorsque vous ajoutez qu'elle *sera* triomphante dans le ciel, comme vous ne croyez pas qu'elle le *soit* ni qu'elle l'*ait* été, voilà une éternité posthume qui est fort loin, ce me semble, d'être égale ou comparable à l'*éternité* divine, qui EST, A ÉTÉ et SERA.

Soyez-en sûr, je n'abuse pas de la dialectique en re-

fusant de donner au *fini* ou à l'*indéfini* les attributs de l'INFINI. Sans de pareilles distinctions, il n'y a pas de langue possible.

Oui, l'Eglise a milité et militera jusqu'à l'accomplissement des destinées humaines sur la terre; elle a milité depuis dix-huit siècles avec une habileté devant laquelle celle de César lui-même est pâle et mesquine, et chacun de ses combats, même ceux qui la décimaient, a été une victoire pour l'humanité tout entière, dont elle était la sainte milice. Ce n'est pas pour le triomphe, pour le salut de l'Eglise, que l'Eglise a été instituée, c'est pour le salut et le triomphe de l'humanité; vous semblez l'oublier. L'Eglise militera donc pour l'humanité, tant que l'humanité n'aura pas accompli ses destinées; elle ne sera définitivement triomphante qu'*avec*, *par* et *pour* l'humanité. Elle a été instituée, il y a dix-huit siècles seulement, lorsque déjà, depuis bien des siècles, l'humanité vivait sur la terre; elle a été instituée parmi les hommes, cette sainte milice humaine, pour la race humaine tout entière; elle ne sera triomphante que lorsque l'humanité elle-même triomphera.

Non, l'Eglise n'est pas, par rapport à l'humanité, ce qu'un pasteur est pour son troupeau, ce qu'un homme est pour le chien qui lèche la main et se couche aux pieds de son maître, ce qu'un prêtre de Thèbes était pour le peuple d'Egypte, et le Brahme pour un Paria. L'Eglise du Christ, la première de toutes, a été faite *humaine*, imparfaite dans le temps, mais *perfectible*, provoquant le *progrès* de tous vers Dieu, s'emparant de tous les *pro-*

grès accomplis en dehors d'elle, pour en répandre les fruits sur le monde.

Vous me trouvez bien exigeant dans mon espoir de voir l'Eglise se confesser *humaine;* mais vraiment je vous trouve, de mon côté, bien peu exigeant dans votre quiétude, en la voyant sans cesse se confesser *vaincue* et pleurer ses défaites. Depuis deux ou trois siècles elle ne fait que gémir; tantôt c'est sur Luther et Calvin qui lui enlèvent ses enfants d'Allemagne, ou sur Henri VIII qui lui prend ceux d'Angleterre, ou sur le gallicanisme qui lui gâte ceux de France, ou sur l'Amérique anglaise qui crée un nouveau monde hérétique, ou sur la Russie qui lui vole ses Polonais, ou bien enfin sur l'Université de France qui, sous les yeux des évêques gallicans, prêche le brigandage, dit-elle.

Soyez-en donc certain, c'est la grandeur et la puissance de l'Eglise, c'est *sa gloire* que je désire en lui parlant d'*humilité* pour elle.

Vous avez beau dire que les Gnostiques, les Ariens, les Manichéens sont éteints, et que le Luthéranisme mourra à son tour, tandis que l'Eglise vit et vivra; il n'en est pas moins vrai qu'à toutes les sectes d'Orient a succédé le mahométisme, et que l'Eglise d'Occident se trouve aujourd'hui divisée tout autant que l'était l'Orient au quatrième siècle; Luther et Calvin valent bien Arius et les hérétiques ou schismatiques d'Asie et d'Afrique. L'Empereur de Russie donne, ce me semble, quelques inquiétudes; l'état de la catholique Espagne n'est pas fort satisfaisant pour Rome; et parce que quelques anglicans se

papisent ou à peu près, parce que l'Irlande, mourant de faim, crie, il ne faudrait pas chanter trop victoire, et dire que c'est là *vivre;* car c'est vraiment être *malade.*

Vous répondez quelques mots à plusieurs passages de mes lettres où je vous parlais de la guerre; mais il me semble que vous avez écarté la vraie difficulté. Elle résidait, selon moi, dans les *bénédictions contradictoires* du Dieu des armées, manifestées par des *Te Deum* chantés *en même temps* chez deux peuples *en guerre.* Vous croyez qu'il y a des occasions légitimes de guerre entre les hommes, outre le cas de défense contre *la force* attaquante; c'est une question très-secondaire. Je soutiens qu'il y aurait moins d'occasions de guerre, légitime ou illégitime, si l'Eglise rendait au judaïsme et laissait à Moïse cette vilaine forme de langage qui donne à Dieu le nom de Dieu des armées, c'est-à-dire Dieu des tueurs.

Quant aux guerres que vous appelez légitimes, parce qu'elles auraient pour but de démolir une muraille de Chine faite par d'ignorants économistes voisins, je suis convaincu qu'en chargeant des mortiers avec des boulets d'argent, on démolirait plus vite et plus *économiquement* la muraille qu'avec des boulets de fer, et surtout plus *humainement*, plus religieusement.

Enfin, même en admettant qu'il puisse y avoir une guerre *juste*, je vous demande si, lorsque l'Église sait de quel côté est la justice, elle ne doit pas le proclamer et refuser son secours au côté injuste; et lorsqu'elle ne le sait pas, je demande si elle ne doit pas s'abstenir des deux côtés, prier pour qu'ils s'accordent, prier pour le

triomphe du juste, quel qu'il soit, mais non pour le triomphe de *tel* ou *tel*, puisqu'elle ignore *qui* a raison.

Et en général, si, comme je le pense, grâce à la longue prédication de l'Evangile, les nations sont devenues moins batailleuses qu'aux temps des Empereurs romains, ne doit-il pas venir un moment où les évêques, loin de porter casque en tête et cuirasse, comme plusieurs l'ont fait au moyen âge, engageront même César à quitter son habit de général et à prendre l'habit bourgeois, l'habit pacifique du travailleur et non celui du destructeur?

C'est ce qui me fait vous dire que l'Eglise et vous, ne rendez pas justice, aujourd'hui, au bourgeois Louis-Philippe, qui démoralise furieusement les batailleurs. Il leur a fait faire, dans les fortifications de Paris, la plus belle et la plus grosse brioche que puissent faire des amants d'épaulettes et de coups de sabre. Moi qui aime les symboles, je voudrais, si j'étais archevêque de Paris, consacrer la pose de *la dernière* pierre, et je lui demanderais, au Roi bourgeois, de vouloir bien déposer sous cette pierre son épée de César; et je la prendrais de ses mains, en lui rendant à la place une arme bénite, la *truelle bâtissante.*

Mon cher monsieur, je n'avais pas trop mal choisi mon exemple en vous citant le chap. VII de Saint Jean. Jésus ne dit pas, comme vous le faites répéter à Mahomet : « Je n'irai pas *avec vous* à cette fête; » il dit tout simplement : « Je ne vas pas à cette fête-ci; allez, vous autres, à cette fête : pour moi, *je ne vas pas* à cette fête-ci. » Je trouve encore qu'ici, de même qu'à propos de la comparaison de Mahomet avec certains grands personnages de la

Bible, vous me traitez comme si j'étais un admirateur absolu, idolâtre, enthousiaste de Mahomet, et un ennemi, comme Voltaire, de David, d'Ezéchiel, de Loth et d'Abraham. Si la conduite des patriarches vous paraît admirable, si la parole révolutionnaire des prophètes vous paraît sublime, si la Bible est, à vos yeux, le plus grand livre de l'humanité, soyez sûr que je n'y vois pas moins que vous le grand, le sublime, le divin. Mais quoi, n'y voyez-vous rien d'humain, vous qui trouvez le Coran si plein d'humaines faiblesses? Mahomet, je vous le répète, ne s'est pas dit impeccable, infaillible, Dieu; il s'est déclaré homme, tout aussi bien qu'un prophète hébreu. Il a eu plusieurs femmes comme Abraham; il n'a pas voulu tuer son fils par une bonne raison : Dieu ne lui a pas ordonné cette preuve de dévotion; il ne passe pas pour s'être grisé comme tel patriarche; pour s'être sauvé de Médine comme Loth de Sodome, avec ses filles; mais il a ses péchés, ses gros péchés, péchés d'Arabe, vivant au milieu de pécheurs mille fois plus pécheurs que lui.

Sur tous ces points, il me semble que nous discutons toujours sans jamais tomber d'accord sur rien, parce que vous trouvez, dans chaque lettre nouvelle de moi, quelques assertions nouvelles qui éloignent le débat du point principal. C'est ma faute, je suis d'une longueur démesurée; et comme je n'ai pas l'intention de vous convertir au mahométisme, j'aurais mauvaise grâce d'insister plus longtemps à vous démontrer que Mahomet, quoiqu'il ne soit qu'un homme, est un des plus grands hommes qui aient paru sur la terre, un des plus utiles au développement de la race humaine, un de ceux qui mé-

ritent le plus la reconnaissance de l'humanité future tout entière, quoiqu'il n'ait et ne puisse avoir *maintenant* que la *reconnaissance d'une portion*, il est vrai considérable, de l'humanité. Moi, j'éprouve pour lui cette reconnaissance; vous, vous ne l'éprouvez pas. Allah Kérim ! après votre premier pèlerinage en Orient, nous en reparlerons.

Voici plusieurs questions closes, comme celle de *maintenant*; nous laisserons de côté, *ad referendum*, Mahomet, l'infaillibilité, et les faussaires traducteurs du v. 36, chap. XVIII de Saint Jean. Mais il y a un point sur lequel je n'ai pas encore obtenu, de notre correspondance, un résultat aussi *satis*faisant; ce point, c'est la *communion*.

Je connaissais très-parfaitement le baptême de désir et la communion de désir; je connaissais moins, je l'avoue, votre opinion sur le salut d'un païen ou d'un bouddhiste charitable et vertueux, priant du fond du cœur, priant Dieu de l'éclairer. Ceci peut être orthodoxe, puisque vous me le dites; mais jusqu'ici je croyais que cette bonne pensée sentait un peu le fagot. Et en effet, qu'est-ce que prier *Dieu*, pour un païen, pour un idolâtre? C'est prier un singe, un oignon, ou son propre nombril même; or, demander à un oignon de vous illuminer, au nombril de vous révéler la vérité suprême, je n'avais jamais entendu dire que ce fût, aux yeux de l'Église, même avec la charité et la vertu d'un Brahme (qui n'étend pas sa charité sur les Parias), une condition suffisante de salut. Je suis heureux de cette nouveauté; cette fois je puis dire que j'entends de votre bouche une bonne

nouvelle, et je vous demande de vouloir bien l'appuyer des témoignages d'orthodoxie que vous devez avoir à votre disposition sur ce sujet.

Suivons cette bonne pensée, je vous prie. Le baptême de désir, celui que peut désirer ce bonze, ce derviche, ce fétichiste charitable et vertueux dont il est question, cette communion de désir à laquelle il aspire, ne saurait avoir, dans sa pensée, la forme exacte que la discipline de l'Eglise donne au baptême et à la communion explicites; mais comme, dites-vous, il *ignore*; comme il ne peut savoir ce que l'Eglise a décidé sur ce point, il ne périra pas au jugement de Dieu, il aura des grâces suffisantes pour le salut. Celui, au contraire, qui n'a pas ignoré, qui a pu savoir et qui n'a pas *voulu*, périra.

La chose devient grave; examinons avec attention, invoquons surtout le simple bon sens. Quand on apprend, on est toujours deux, celui qui enseigne et celui qui est enseigné, l'actif et le passif. De plus, en supposant que l'enseigneur soit toujours parfait, l'enseigné peut avoir la tête dure, sans que, pour cela, sa *volonté* soit mauvaise; ou bien cette volonté peut être faible, sans être pour cela diabolique. Ainsi, par exemple, je ne vous suppose pas la volonté arrêtée de ne pas m'entendre; je ne vous suppose pas non plus, Dieu m'en est témoin, la tête dure, et pourtant j'ai beau mettre tout mon savoir en jeu, pour vous convaincre que les gallicans ont falsifié l'Evangile, vous ne *pouvez pas le savoir*, ou vous ne *voulez pas le reconnaître*, et certes vous ne l'ignorez pas, puisque j'ai mis votre doigt dans la plaie. Eh bien! je vous affirme, moi qui avais l'intention de vous enseigner cette petite his-

toire, que si vous ne l'avez pas apprise et répétée comme moi, c'est en grande partie ma faute, et c'est aussi celle de tout ce qui n'est ni vous ni moi, c'est-à-dire du monde, tel qu'il est en 1843. En 1682, vous auriez compris et répété cela, vous Romain, tout de suite, sans employer la millième partie de l'intelligence et du bon vouloir que vous avez; et vous n'auriez pas eu besoin, pour agir ainsi, que ce fût un homme que vous aimez et estimez, auquel vous attribuez des lumières et de bonnes intentions, qui vous apprît cette fredaine gallicane; vous l'auriez ramassée dans la rue, de la bouche d'un âne.

Or, il y a aujourd'hui, dans la chrétienté, une quantité prodigieuse d'hommes qui *n'ignorent* pas, qui *peuvent savoir* ce que l'Eglise enseigne sur la communion, et qui pourtant ne communient pas avec elle; pourquoi donc en rejeter la faute uniquement sur eux? N'y a-t-il plus de solidarité humaine?

Que des païens ne comprennent pas la communion catholique quand on leur en parle pour la première fois, cela ne prouve pas qu'ils aient mauvaise volonté, et même cela ne nuit pas à la réputation de l'enseigneur, ni à l'excellence, à la perfection de la chose enseignée; pareille leçon ne s'apprend pas en un instant; mais lorsqu'après avoir pratiqué, en pays chrétien, la communion sous certaine forme, pendant plusieurs siècles, on s'aperçoit que, telle année, un million d'hommes qui avaient communié l'année précédente ne veulent plus communier de la même manière; lorsque, l'année suivante, un million encore se *détachent*, et que, de million en million, la

table de pénitence chrétienne se trouve vide sur la moitié du monde précédemment catholique ; oh ! alors, il me semble que s'il y a lieu de crier contre les têtes dures qui ne veulent plus comprendre, il y a lieu aussi de faire un retour sur soi-même et d'examiner si, en effet, il n'y a pas *quelque chose à faire* pour obtenir plus de succès dans l'enseignement de ces têtes dures.

Quoique je considère avec la plus profonde admiration ce symbole de la communion catholique et sa forme sublime, comme je ne connais rien qui fasse à l'Eglise un devoir absolu de ne pas modifier cette forme, de ne pas chercher un moyen plus puissant encore de consacrer l'union de l'homme à Dieu et des hommes entre eux, je crois bon d'appeler l'attention des catholiques sur cette nécessité, sur l'utilité religieuse d'une semblable modification.

En pareille disposition, comment concevez-vous que je puisse communier sous la forme du passé ou du présent même? Cela ne m'est pas plus possible que de communier au prêche protestant ou de me faire circoncire à la synagogue. Je me suis donc, comme je vous l'ai déjà dit, excommunié explicitement, afin de contribuer, autant qu'il est en moi, à la communion future, dans laquelle juifs et chrétiens de toutes nuances se réuniront, en communiant plus que jamais entre eux, et même avec ce qui n'est pas eux, avec *tous les hommes*. C'est cette *universalité* que, selon moi, la forme nouvelle devra clairement exprimer, tandis que la forme actuelle exprime, surtout et presque uniquement, l'union du communiant avec

Dieu, très-secondairement l'union du fidèle avec *tous* ses frères, avec l'humanité, avec la nature entière.

Que cette communion future se réalise dans et par l'Eglise, *dans des siècles* seulement, ce ne saurait être une objection, à mes yeux ni même aux vôtres; c'est le cas de dire : Le temps ne fait rien à l'affaire.

D'ailleurs, en appelant spécialement votre attention sur ce point, vous savez que je suis loin de ne voir dans l'avenir que cette modification eucharistique. Je suis même convaincu que, malgré son imperfection, la forme actuelle pourrait encore avoir durée et puissance *associante*, elle qui pourtant, depuis trois siècles, est marquée du signe de la désassociation; elle le pourrait, si l'Eglise, qui administre ce sacrement d'*union*, manifestait qu'elle a compris le besoin actuel d'*union* qui existe parmi les hommes et dont le signe matériel est l'*association du travail*.

On ne s'est pas éloigné de l'Eglise *parce qu'elle* communiait de telle ou telle façon, mais parce que, hors de l'autel, elle ne faisait pas communier *effectivement* des hommes qui communiaient *symboliquement* à l'autel.

Loin de moi de lui en faire un crime! elle ne l'a pas pu; elle n'a pu *unir* l'Allemagne, la France et l'Espagne, lorsque toutes trois, après s'être longtemps disputé l'Italie, se disputaient encore entre elles leur propre royaume; elle n'a pu unir l'île anglaise au continent européen, alors que l'Angleterre elle-même quittait notre vieux monde pour un monde nouveau; elle n'a pu l'impossible, car elle n'est pas plus *toute-puissante*, quoiqu'elle

soit puissance, qu'elle n'est *infaillible*, quoiqu'elle soit autorité. (Pardon, ce retour est involontaire.)

Mais l'Église, aujourd'hui et surtout dans l'avenir, peut-elle, pourra-t-elle associer les nations, pour la paix et le travail, pour l'échange de leurs produits, pour l'amélioration directe du sort de ses brebis de prédilection, pour le bien-être du pauvre travailleur? Ouvrira-t-elle ses bras aux producteurs et réservera-t-elle ses foudres pour les destructeurs? Je l'espère, et je crois y travailler.

Vous me demandez quel sens a pour moi notre correspondance, le voici. Lorsque j'étais en Algérie, j'entretenais avec un de mes parents une correspondance qui passait sous les yeux du duc d'Orléans; la manière dont cette correspondance était reçue a été pour moi un signe que je pouvais parler *politique* au *public*, sans l'effaroucher et même en lui faisant aussi trouver en moi quelques idées utiles; j'espère que ma correspondance avec vous, homme éclairé et religieux, me donnera l'assurance que je puis parler *religion* publiquement, sans blesser les oreilles, et aussi avec l'espoir de faire trouver en moi quelques idées utiles. Je n'ai pourtant aucun ouvrage en vue, mais je suis tellement convaincu que, lorsqu'on se sera roulé encore pendant deux ou trois ans au plus dans la *cassonade* et *sur les chemins de fer*, on abordera des questions sucrées ou ferrées dans un autre genre; je crois tellement à un prochain et sérieux débat des questions religieuses; je suis tellement sûr que tout le monde fera ce que j'ai fait moi-même il y a dix à quinze ans, c'est-à-dire passera de la politique à la théologie, puis après à la mo-

rale, que j'aime à m'entretenir avec vous de ce qui sera à l'ordre du jour bientôt.

A propos de cela, vous me dites que vos études *politiques* et sociales vous ont conduit à des conséquences toutes différentes des miennes sur l'association, mais que cette différence ne tient pas à ce que vous êtes *chrétien;* j'en dois conclure que vos doctrines *politiques* et *sociales* ne sont pas une transformation ou une application de votre foi religieuse; j'en suis fâché pour l'*unité* de votre intelligence, qui frise ainsi le polythéisme ou du moins le manichéisme. Ce que vous me dites équivaut à peu près à ce que dirait un mathématicien qui assurerait que ses doctrines sur l'arithmétique ne tiennent pas à ce qu'il sait le calcul différentiel; chose évidente, si cela veut dire que les deux sciences sont distinctes; chose fausse, si cela signifie qu'elles ne font pas partie d'une seule et même science.

Voici encore une lettre bien longue et pourtant de peu d'intérêt; mais en finissant j'ai envie de m'en prendre à vous, et de vous dire que, cette fois, c'est un peu votre faute: vous avez répondu à ma très-longue lettre du mois dernier, en me disant que j'avais une grande puissance de séduction; qu'il était téméraire à vous d'attaquer une intelligence aussi distinguée, nourrie de fortes études, etc. Or, dans toutes vos lettres, y compris la dernière, je n'ai pas su trouver un seul point où ma forte intelligence vous ait séduit. Ça n'est pas encourageant, avouez-le.

Je vous rappellerai un de vos principes, qui est aussi le mien, savoir : qu'il faut dire ce qui est bien et ce qui est

mal, et vous savez que j'ajoute : surtout ce qui est bien chez ses adversaires. Vous me dites très-franchement ce que vous trouvez mal ou faux ou injuste dans mes lettres; vous voulez bien, il est vrai, me dire qu'elles vous font plaisir et m'en demander de nouvelles; mais pourquoi donc ne dites-vous pas quelques fois : *Ceci* est juste, *ceci* est vrai? Remarquez que ce n'est pas une satisfaction pour mon amour-propre que je vous demande; vous m'en donnez assez par les témoignages d'affection intime que vous me rendez en échange de la mienne; c'est simplement un bon moyen de *discussion* et d'étude réciproque, que je vous prie d'employer, pour rendre une autre fois ma correspondance plus intéressante, plus claire, plus liée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Adieu, mon cher monsieur.

HUITIÈME LETTRE.

Paris, 4 juillet 1843.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur, toute peine que j'aurai pu vous faire ; je le redoutais dès le premier jour; je le craignais, lorsqu'à Curson, quelquefois, nous avons effleuré cette délicate enveloppe de l'âme, la foi.

Ainsi que vous le dites, dans un temps comme le nôtre, il est difficile, impossible même de toucher assez délicatement (quelque désir qu'on en éprouve) la foi d'un homme qui a le bonheur d'avoir une foi; de la toucher, dis-je, sans la torturer comme une plaie saignante. Ce que je dis là pour vous, je vous prie de songer que cela est de toute vérité aussi pour moi.

Sans doute vous pouvez penser que ce genre de douleur est pour moi une punition méritée, et que si je saigne lorsqu'on écorche ma croyance, c'est parce que j'ai voulu croire ce que je ne devais pas croire; mais au moins vous comprendrez que je sais sentir ce que doit inspirer de saint respect, de religieuse terreur, l'approche vers une croyance sincère et profonde.

J'accepte donc de votre amitié cette suspension dont vous me parlez; je l'accepte comme un gage d'une mutuelle estime et non comme une hostilité, une victoire ou une défaite; l'un et l'autre, je l'espère, nous n'en aurons que plus de plaisir cet automne à nous serrer la main.

Tout à vous de cœur.

NOTES.

A. — CONCORDANCE DES RÉVOLUTIONS INTELLECTUELLES ET DES RÉVOLUTIONS POLITIQUES.

B. — LETTRE AU COURRIER FRANÇAIS.

Note A. — (Voir page 57.)

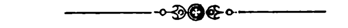
CONCORDANCE

DES

RÉVOLUTIONS INTELLECTUELLES

ET DES

RÉVOLUTIONS POLITIQUES.



Les révolutions intellectuelles qui accompagnent les révolutions politiques sont assez curieuses à examiner.

Vers 1780, après avoir démoli l'Église et la Sorbonne, le culte et la théologie, l'*Académie française,* ou, si l'on veut, les *littérateurs* régnaient despotiquement sur les esprits; dès qu'ils se furent associé des *mathématiciens*, la puissance spirituelle tendit à se déplacer. D'Alembert et Condorcet éclairèrent la fin de ce règne, dont Voltaire et Rousseau avaient illuminé le commencement.

Après 1793, l'*Académie des sciences* prend le sceptre; les *mathématiciens* et *physiciens* remplacent les *littérateurs*. Monge, Fourcroy, Berthollet, Carnot, Laplace, Chaptal, Delambre, Lagrange, règnent dans le royaume de l'intelligence et sont aussi de hauts dignitaires de l'Empire. En même temps, Napoléon, membre de l'Institut, classe de *mécanique,* étouffe au berceau les

enfants légitimes de la philosophie du dix-huitième siècle, et inscrit sur leur tombe toute fraîche creusée ce stigmate : *Idéologues !* Peu après, il refuse à Chateaubriand l'entrée de l'Académie française, chasse de France madame de Staël, et traite de conspirateurs Royer-Collard et Lainé. Enfin, la *mécanique* céleste et terrestre semble pour toujours posséder l'Empire, lorsque de nouveaux savants, qui ne s'occupent pas des *nombres*, des *corps* et de *mécanisme*, mais de l'*organisme* des *êtres vivants*, s'emparent du sceptre à leur tour. Bichat et Lamarck, reprenant Cabanis, ouvrent la voie à Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, et ceux-ci ensevelissent l'*Académie des sciences physiques et mathématiques*.

A côté d'eux, et en dehors des Académies, les *organisateurs* naissent de toutes parts; les uns, *publicistes*, tels que de Maistre, de Bonald, madame de Staël, Lamennais, Montlosier, recherchent l'*organisme* des *sociétés* et renversent les autels des dieux de l'Olympe du dix-huitième siècle ; les autres, *métaphysiciens*, tels que Royer-Collard, Laromiguière, Cousin et Jouffroy, analysent l'*organisme* de la *pensée* et brisent le joug étroit et pesant des *mécaniciens* de l'Empire. Mais vers 1830, publicistes et métaphysiciens s'associent des *journalistes;* dès lors le *Drapeau blanc* et le *Globe*, derniers signes de leur puissance, s'effacent devant la révolution de Juillet, et bientôt est fondée l'*Académie des sciences morales et politiques*.

Celle-ci, en effet, renferme les Rois régnants de la pensée et de la politique ; le cénacle du journalisme de la Restauration s'est transformé en conclave, tandis que l'Académie des sciences ne compte plus qu'un seul souverain politique, M. Arago, et que l'Académie française est réduite à deux dieux de l'Olympe : MM. de Lamartine et Victor Hugo, et se recrute habituellement parmi les hommes d'État, tels que MM. Dupin, Thiers, de Salvandy, Guizot, Mignet, Molé, de Tocqueville et Pasquier.

Ainsi donc, les sciences ne mènent plus à la politique comme sous l'Empire, elles ne lui servent plus à rien; et la politique mène à l'Académie française, mais la littérature n'y gagne pas grand'chose; l'Académie française est un lieu de repos et de cau-

serie politique pour des hommes d'État fatigués et ennuyés, qui aiment à parler et parlent fort bien; mais l'Académie des sciences morales et politiques est vraiment un institut aussi politique que scientifique; ses membres sont tout aussi bien ministres dans le royaume de l'intelligence que dans celui de la politique.

En d'autres termes, l'*Académie française* était, avant 1789, l'expression de l'état social; la politique y puisait ses armes. L'*Académie des sciences* fut, sans métaphore, l'arsenal de l'Empire, puisque ses membres ont fondé l'École Polytechnique, les corps du génie et de l'artillerie, les ponts et chaussées, les arsenaux et manufactures d'armes, les mines et les poudres, et que Carnot, avant Napoléon, avait déjà *organisé la victoire*. De même, l'*Académie des sciences morales et politiques* est l'expression très-exacte du régime social actuel [1].

Pour prévoir notre avenir intellectuel aussi bien que notre avenir politique, il semble donc qu'on devrait observer avec soin quels sont ou seront les éléments nouveaux que l'Académie des sciences morales et politiques s'associera, quels sont ceux qui germent en dehors d'elle. La tendance générale des intelligences n'est-elle pas un peu vers l'*économie politique?* — En effet, l'*in-*

[1] Sous l'*Empire*, la division des classes de l'Institut était :
1re classe. Sciences physiques et mathématiques;
2e — Langue et littérature françaises;
3e — Histoire et littérature anciennes;
4e — Beaux-arts.

Sous la *Restauration*, la classe des sciences physiques et mathématiques descendit de deux degrés, en prenant toutefois un titre plus large, celui d'Académie *des sciences*, et les quatre Académies furent rangées dans l'ordre suivant :
1° Académie française;
2° — des inscriptions et belles-lettres;
3° — des sciences;
4° — des beaux-arts.

Depuis 1830, on a conservé l'ordre des quatre Académies; mais l'on a ajouté, *à leur suite*, une cinquième, l'Académie des sciences morales et politiques. D'après l'importance relative véritable, celle-ci devrait être *en tête* des quatre autres.

dustrie a grand besoin que la science politique s'occupe de son *organisation.* — Et n'y a-t-il pas aussi un vague attrait pour les idées *religieuses?* — En effet, la religion a bien besoin que la science morale s'occupe de sa *résurrection* ou *transfiguration.*

Organisation du travail, résurrection religieuse, telles sont les deux grandes œuvres que notre époque demande à l'avenir. Elles sont bien senties, mais fort mal comprises et encore plus mal exprimées, par les *républicains* et les *légitimistes*, qui ne gouvernent pas plus les esprits qu'ils ne gouvernent la politique. Toujours est-il qu'en ce moment l'*intelligence* humaine *rêve* aux moyens de pourvoir aux intérêts *matériels* et *moraux* de l'humanité. Les savants qui sont dans cette voie, quels que soient les écarts de leur pensée, sont évidemment dans la route de l'avenir, quand bien même ils seraient traités par les grands génies de nos jours comme ont été traités Chateaubriand, madame de Staël et tous les *idéologues*, pères de l'Académie actuelle des sciences morales et politiques, par le plus puissant génie des temps modernes, par Napoléon.

Note B. (Voir page 172.)

LETTRE AU COURRIER FRANÇAIS.

NUMÉRO DU 8 FÉVRIER 1844.

Monsieur,

Vous avez soulevé une question grave, en signalant [1] dans toutes les traductions françaises du Nouveau Testament, depuis 1667, la suppression du mot *maintenant* qui figurait au verset 36 du chapitre XVIII de l'évangile de Saint Jean, dans les traductions précédentes, et qui figure encore dans toutes les traductions françaises ou étrangères, publiées depuis lors par les diverses sectes chrétiennes.

M. Baillès, vicaire-général de Monseigneur l'archevêque de Toulouse, a publié une brochure dans laquelle il cherche à prouver, non-seulement que cette suppression était facultative, mais qu'elle est légitime et obligatoire pour quiconque sait le grec et le latin et veut écrire en français.

[1] Voir le *Courrier* du 19 décembre.

Vous avez déjà répondu [1] que Joseph de Maistre, qui savait le grec, le latin et le français, probablement aussi bien que M. Baillès, avait indiqué, avant vous, cette suppression, en la blâmant avec sévérité.

Mais voici que le *Globe*, sans tenir compte de votre réponse et de cette autorité imposante de de Maistre, vous foudroie [2] une seconde fois de toute l'érudition de M. Baillès.

Si cette question était de pure philologie, ou même de théologie, elle aurait sans doute occupé déjà une place suffisante dans votre journal ; je n'y reviendrais pas ; mais personne n'ignore que ces deux simples phrases : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; » et « Mon royaume n'est pas de ce monde, » ont été, depuis dix-huit siècles, les bases de la politique chrétienne, c'est-à-dire de l'action des deux pouvoirs, spirituel et temporel, qui se sont partagé le monde.

En ce moment donc, où la lutte entre ces deux pouvoirs se témoigne d'une manière très-sensible, la presse politique ne peut, ce me semble, rester en dehors du débat, et, pour s'y présenter avec puissance, elle doit remonter à la source véritable du combat.

M. Baillès prétend que le premier traducteur qui a supprimé le mot *maintenant*, dans ce verset célèbre, n'a pu le faire par aucun calcul relatif au grand débat qui s'est terminé en France par la déclaration de 1682, parce que cette traduction est de 1666 ; et le *Globe* ajoute : « Parce que les démêlés entre Louis XIV et le pape Innocent XI, qui amenèrent la déclaration de 1682, ne datent que de 1678. » — Ces motifs me paraissent de peu de valeur; il faudrait, pour les admettre, faire oubli, non-seulement du caractère particulier de cette époque, mais de l'histoire de toutes les époques qui se sont terminées par un mouvement religieux important. Il faudrait croire que la déclaration de 1682, passez-moi l'expression, est poussée comme un champignon ; il n'en est pas ainsi : la preuve en serait vraiment niaise et superflue. Qui donc peut igno-

[1] Voir le *Courrier* du 22 décembre.

[2] Numéro du *Globe* du 14 janvier.

rer que la déclaration de 1682 est la solution française du problème dont toute l'Europe était saisie depuis la protestation de Luther contre l'Église de Rome ; qu'elle est le dernier acte du drame religieux joué en France durant tout le dix-septième siècle ?

La traduction du père Amelote, invoquée par M. Baillès comme un modèle de fidélité et d'élégance française, fut faite, ainsi que l'auteur le dit lui-même, pour satisfaire au désir de l'*assemblée générale du clergé de France* de l'an 1655.

Vous voyez que je ne crains pas de remonter à 27 années de distance de la fameuse déclaration.

Les archevêques de Bourges et de Montauban déclarent qu'en effet l'archevêque de Toulouse et celui de Montauban avaient fait choix du père Amelote pour cette traduction *désirée* par le clergé de France en 1655, et l'en avaient chargé, l'assemblée ayant approuvé leur choix. Le privilége du roi relate cet *ordre*, donné au père Amelote par ces évêques, au nom de l'*assemblée générale du clergé de France* [1].

D'autres approbations sont encore données en 1665, au moment d'une nouvelle *assemblée générale du clergé de France*, par sept évêques et archevêques et par le général de l'ordre des Oratoriens.

Dans la dédicace à Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, l'auteur se félicite de dédier son œuvre à celui des évêques qui, par sa position, peut « persuader, plus puissamment qu'aucun « autre, à la multitude des sujets de cet empire que la majesté du « prince attire continuellement dans cette Église, *de rendre à César* « *ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* »

Dans la préface, le père Amelote, prévoyant sans doute la cri-

[1] M. Baillès prétend qu'on ne doit pas présenter cette traduction comme *gallicanement* approuvée ; sans doute parce qu'elle ne l'a pas été par décision de l'assemblée générale du clergé ; toujours est-il qu'elle a été *gallicanement* ordonnée, et qu'un pareil ordre est un acte passablement gallican, puisque l'Église romaine n'ordonne pas de traductions en langue vulgaire, ne les approuve même pas, mais simplement les tolère.

tique de de Maistre et la vôtre, dit : « Il se trouvera peut-être « d'autres *scrupuleux* qui s'offenseront de ce que je n'aurai pas « toujours exprimé dans ma version certaines particules, ou que je « leur en aurai substitué d'autres ; comme la conjonction *et*, que « les Hébreux ne cessent d'employer, et dont la répétition blesse « nos oreilles ; comme ces autres, *voilà*, *or*, *donc*, *parce que*, et le « mot *dit* ou *disant ;* sur quoi des esprits *timides* voudront peut-« être décider de mon exactitude. »

Vous êtes de ces hommes scrupuleux, de ces esprits timides ; de Maistre en était aussi ; j'en suis également.

Les biographes assurent que le P. Amelote fut accusé de plagiat ; qu'il avait eu communication de la traduction manuscrite de Port-Royal, et qu'il empêcha le chancelier Séguier, dont il était le théologien, d'accorder le privilége pour la traduction du *Nouveau Testament* de Mons, traduction qui fut d'ailleurs si vigoureusement attaquée comme infidèle par le P. Letellier, et où l'on remarque également la suppression du mot *maintenant*, car c'est celle de 1667 que vous avez citée. Par cette manœuvre habile, la traduction du P. Amelote parut donc la première, en 1666.

M. Baillès cite lui-même ce jugement d'un écrivain sur le P. Amelote : « Il a même su assez de grec et de latin pour ne « pas tomber en des fautes grossières. » En effet, vous n'avez pas prétendu que la faute dont vous parliez fût grossière, vous la signaliez même comme adroite. Examinons encore.

Le P. Amelote a pensé qu'il pouvait (M. Baillès soutient même qu'il *devait*) supprimer le mot *maintenant*, que tous les traducteurs précédents avaient conservé et que tous les traducteurs schismatiques ou même hérétiques conservent encore.

Dans toute phrase construite ainsi : « *Si* ex hoc mundo esset « regnum meum, ministri mei utique decertarent ut non traderer « Judæis ; *nunc autem* regnum meum non est hinc. »

Ou en grec : « Εἰ ἐκ τοῦ κόσμου τούτου ἦν ἡ βασιλεία ἡ ἐμή, οἱ ὑπηρέται ἂν οἱ ἐμοὶ ἠγωνίζοντο ἵνα μὴ παραδοθῶ τοῖς Ἰουδαίοις· νῦν δὲ ἡ βασιλεία ἡ ἐμὴ οὐκ ἔστιν ἐντεῦθεν. »

M. Baillès prétend que l'on doit traduire *nunc autem* et *νῦν δέ*, comme s'il y avait simplement *autem* et *δέ*, par *mais* et non par *mais maintenant*. M. Baillès cite en effet une phrase semblable, au chap. IX, v. 41 :

« *Si* cæci essetis, non haberetis peccatum : *nunc vero* dicitis : « Quia videmus. Peccatum vestrum manet. » Que le même P. Amelote [1] traduit ainsi : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de « péché ; *mais* puisque vous dites que vous voyez, votre péché de- « meure. »

Pourquoi donc M. Baillès n'a-t-il pas cité les passages suivants de Saint Jean, où la construction de la phrase est identique :

Chap. VIII, v. 39-40. *Si* filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite. *Nunc autem* quæritis me interficere, etc.

Chap. XI, v. 21-22. *Si* fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus ; *sed et nunc* scio quia quæcumque poposceris, etc.

Chap. XV, v. 22. *Si* non venissem... peccatum non haberent ; *nunc autem* excusationem non habent, etc.

Chap. XV, v. 24. *Si* opera non fecissem... peccatum non haberent ; *nunc autem* et viderunt, etc.

Et dans Saint Luc, chap. XIX, v. 42 : *Si* cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! *Nunc autem* abscondita sunt ab oculis tuis.

Le P. Amelote lui-même a traduit ainsi ces passages :

Saint Jean, chap. VIII, v. 39-40. *Si* vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. *Mais maintenant* vous voulez me faire mourir, etc.

Chap. XI, v. 21-22. *Si* vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. *Mais* je sais (que même) *à cette heure* (qu'il est mort), Dieu vous accordera, etc.

Chap. XV, v. 22. *Si* je n'étais point venu... ils seraient sans péché ; *mais maintenant* ils n'ont point d'excuse.

[1] Observons que le P. Amelote est le seul qui ait traduit ainsi, et que les autres traductions portent : « Mais *maintenant* vous dites que vous voyez, etc. »

Chap. XV, v. 24. *Si* je n'avais point fait parmi eux des œuvres... ils seraient sans péché; *mais maintenant* ils les ont vues, etc.

Saint Luc, chap. XIX, v. 42. *Si* vous connaissiez encore en ce jour les choses qui se présentent pour vous donner la paix ; *mais* elles vous sont *maintenant* cachées.

Toutes ces phrases portent en latin : *si* et *nunc autem* ou *sed nunc*, et en grec εἰ et νῦν δέ ou ἀλλὰ νῦν.

Vous le voyez, l'autorité du P. Amelote lui-même donne, sur sept cas identiques, deux solutions favorables à la suppression du mot *maintenant*, contre cinq qui condamnent cette suppression.

En admettant même que cette suppression soit facultative, orsqu'il s'agit de traduire un ouvrage *littéraire*, oserait-on se la permettre dans une convention diplomatique? Comment donc nommer cette licence, lorsqu'il s'agit de l'Évangile, et qu'elle est contraire à l'autorité des traducteurs précédents?

Non-seulement le P. Amelote a condamné cinq fois lui-même l'opinion de M. Baillès, mais il suffit de lire avec quelque attention les chapitres qui précèdent et annoncent cet interrogatoire devant Pilate, pour reconnaître que ni le Christ, ni Saint Jean, ni même le P. Amelote, n'ont été sobres de cet adverbe de temps, signe d'un *présent* qui devait transformer le *passé* en *avenir*, par le divin sacrifice.

C. XIV. — « *Dans peu de temps* le monde ne me verra plus, « mais vous me verrez parce que je vivrai. — *En ce jour-là* vous « connaîtrez que je suis en mon père et que vous êtes en moi, et « que je suis en vous. — Je vous le dis *maintenant* avant qu'il « arrive. — Je ne vous dirai pas *présentement* beaucoup de choses, « car le *prince de ce monde vient*, mais il n'a aucun droit sur « moi. »

C. XV. — « Vous êtes *maintenant* purifiés par la parole que je « vous ai dite. Si je n'étais point venu... ils seraient sans péché, « *mais maintenant* ils n'ont pas d'excuse dans leur péché. — Si je « n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites,

« ils seraient sans péché ; *mais maintenant* ils les ont vues et ils « ont haï moi et mon père. »

C. XVI. — « *Maintenant*, je m'en vas à celui qui m'a envoyé. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'en êtes « pas capables *présentement*. — *Dans peu de temps* vous ne me « verrez plus, et encore *un peu de temps après* vous me reverrez. « Vous êtes *maintenant* dans la douleur, mais je vous reverrai. — « Le temps *viendra* que je ne vous parlerai plus en paraboles. — « Ses disciples lui dirent : Vous parlez *à cette heure* clairement... « Nous voyons *maintenant* que vous savez toutes choses. — Jésus « leur répondit : *Maintenant* vous croyez... Mais le *temps viendra* « et il *est déjà venu* que vous serez dispersés. — Vous aurez de la « peine dans le monde, mais ayez confiance, *j'ai vaincu* le monde. »

C. XVII. — « Mon père, l'heure est venue. — Glorifiez-moi « *maintenant*. — Ils savent *maintenant* que tout ce que vous m'avez « donné vient de vous. — Je ne suis plus *maintenant* dans le monde, « mais eux sont dans le monde. — *Mais maintenant* je vas à vous. « — Le monde les hait à cause qu'*ils ne sont pas* du monde. — « Comme *je ne suis pas* aussi du monde. »

Tels sont les prolégomènes de cette question de Pilate : *Êtes-vous le roi des Juifs?* et de la réponse : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Or, de toutes ces citations, prises dans quatre chapitres seulement et dans la traduction même du P. Amelote, il n'en est pas une où la suppression du mot *maintenant* ou des mots qui remplacent cette indication du *présent*, n'eût été plus innocente, plus indifférente et même plus littéraire que celle qui a été faite au v. 36 du chap. XVIII. Le P. Amelote n'a cependant pas employé son élégance littéraire à en retrancher cet adverbe. C'est qu'en effet il eût été par trop absurde de ne pas comprendre cette forme générale de l'évangile de Saint Jean, forme qui lui est tout à fait particulière et qui est le cachet de sa foi *prophétique*. Comparé aux trois autres évangiles, celui-ci est une *annonce*, plus encore qu'un *récit ;* il est l'annonce d'un monde nouveau, d'un monde autre que celui vaincu par Jésus, d'un monde différent du monde présent, du monde de *maintenant*.

Et pourquoi, en effet, cette forme se retrouve-t-elle encore fréquemment dans la parole de l'homme qui a le plus contribué à prêcher et à réaliser ce monde annoncé, ce nouveau monde? Pourquoi Saint Paul condamne-t-il encore le P. Amelote et M. Baillès, en disant :

Cor. I, chap. VII, v. 13-14. *Si* une femme fidèle a un mari infidèle et qu'il consente de demeurer avec elle, qu'elle ne se sépare point d'avec lui; car le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle est sanctifiée par le mari fidèle, autrement vos enfants seraient impurs, *au lieu que maintenant* ils sont sains. (*Si*... nunc autem. Εἰ... νῦν δέ.)

Cor. 1, Chap. XV, v. 19. *Si* nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes, *mais maintenant* Jésus-Christ est ressuscité, etc. (*Si*... nunc autem. Εἰ .. νῦν δέ.)

Cor. II, chap. V, v. 16. Et *si* nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, *maintenant* nous ne le connaissons plus de cette sorte. (Si... nunc autem. Εἰ... ἀλλὰ νῦν.)

Cor. II, chap. VII, v. 8. Car encore que je vous aie attristés par ma lettre, je n'en suis pas fâché... (v. 9) *mais maintenant* j'ai de la joie. (Si... nunc. Εἰ... νῦν.)

Je ne pense pas que le P. Amelote ait traduit les Épîtres, mais les traducteurs que je connais sont unanimes pour conserver la forme *temporaire* aux citations que je viens de faire.

Peut-être M. Baillès et le *Globe* invoqueront-ils deux passages des Épîtres; je suis bien aise de leur en éviter la recherche; les voici :

Cor. I, chap. XII, v. 17. *Si* tout le corps était œil, où serait l'ouïe? et s'il était ouïe, où serait l'odorat? (v. 18) *mais* Dieu a mis, etc.

Cor. I, chap. XII, v. 19. Que *si* les membres n'étaient qu'un seul membre, où serait le corps? *mais* il y a plusieurs, etc.

Dans ces deux passages, le latin porte *si* et *nunc autem*, et le grec εἰ et νῦν δέ; et cependant Sacy a traduit par *mais* et a supprimé *maintenant*.

Voici donc encore, dans les Épîtres, deux cas favorables à la suppression, contre quatre qui lui sont contraires. Qu'en faut-il conclure?

D'abord, que M. Baillès a eu tort de prétendre qu'on *devait* supprimer ce mot *nunc*, νῦν ou *maintenant*, lorsqu'il est joint à *autem* ou δὲ et précédé de *si* εἰ. Ensuite que si, dans quelque cas (*interdum*, comme dit Henry Estienne) et dans des traductions purement littéraires, on peut le supprimer, de Maistre a encore raison de dire que, dans le cas particulier du v. 36 du chap. XVIII de Saint Jean, la particule νῦν pouvant fort bien être prise littéralement, *il n'est point permis alors de la supprimer.*

On conçoit facilement que les traducteurs des Épîtres aient hésité à traduire : *Mais maintenant que Dieu a mis dans le corps plusieurs membres,* et : *Mais maintenant il y a plusieurs membres et tous ne font qu'un seul corps.* Toutefois, je me confesse encore ici *scrupuleux et timide*, et voici mon motif : cette comparaison des membres et du corps est faite par l'apôtre, pour arriver à cette admirable conclusion : « Or, vous êtes le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres. »

Eh bien, qui sait, comme dit encore de Maistre : « Si l'apôtre n'a pas voulu, par ce mystérieux monosyllabe, exprimer certaines choses que les hommes ne pouvaient pas encore comprendre? » qui sait s'il n'a pas voulu dire que, *maintenant qu'il parlait*, c'est-à-dire, depuis et par la mort du Christ, mais seulement ALORS, et non à l'époque de la création de l'homme, *Dieu, qui avait mis dans le corps humain plusieurs membres, voulait que,* DEPUIS LORS, *ces membres ne formassent qu'un seul corps*, le corps du Christ, l'*humanité nouvelle* dont nous sommes membres? — *Jusque là*, l'humanité formait-elle un corps? et même les parties de cette masse étaient-elles des individualités, étaient-elles des membres? Non, sans doute. C'est donc bien ALORS, à l'époque où Saint Paul parlait, qu'il pouvait dire : MAINTENANT Dieu vous a faits, par Jésus-Christ, membres d'un seul corps, le corps du Christ lui-même, l'humanité régénérée, recréée, naissante.

Traduisons donc fidèlement, quand il s'agit d'un pareil livre; profitons des oublis, des infidélités même, pour découvrir sans cesse de nouvelles lueurs dans cette grande lumière, et disons avec Bossuet [1] : « Aucune des fautes de cette nature ne peut passer pour peu importante, puisqu'il s'agit de l'Évangile, qui ne doit perdre ni un iota, ni un de ses traits. »

Quant à cette phrase : « Mon royaume n'est pas de ce monde : si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber dans les mains des Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici. » Les traducteurs ne sauraient invoquer, comme pour les deux passages précédents, le moindre motif plausible qui les autorise à ne pas dire : *mais maintenant*. Non-seulement cette désignation du temps présent n'implique aucune contradiction avec la première partie de la phrase, mais elle empêche que la seconde partie ne soit la reproduction oiseuse de la première. M. Baillès prétend qu'il est impossible qu'après une parole *absolue*, comme « mon royaume n'est pas de ce monde, » le Christ l'ait amoindrie par une condition restreinte et limitée ; il serait plus juste de dire qu'après une parole vague il l'a précisée, ce qui est même conforme à ces autres mots : *De hoc mundo* et *hinc*, ou ἐκ τοῦ κόσμου τουτου et ἐντεῦθεν.

D'ailleurs, examinons cette phrase de Saint Jean :

Ἐκ τοῦ κόσμου τούτου est traduit par : *de ce monde*. Mais κόσμος signifie tout aussi bien : *siècle*, *société, l'ordre établi*, que : *le monde;* et même, dans cette dernière acception, lorsque κόσμος est suivi de τοῦτο, il signifie positivement l'*ordre actuel*, la *société d'aujourd'hui*, le *siècle présent*, et non pas *ce monde*, comparé à un autre monde que Pilate ne connaissait pas du tout, dont il n'avait pas la moindre idée, ou *cette terre* comparée au *ciel*, car κόσμος n'a jamais pu recevoir cette dernière interprétation ; dans ce sens, il signifierait l'univers, ciel et terre.

Mais allons plus loin : νῦν δὲ ἡ βασιλεία ἡ ἐμὴ οὐκ ἔστιν ἐντεῦθεν. Comment peut-on croire que ἐντεῦθεν, qui est, il est vrai, adverbe de *lieu*

[1] Correspondance, tome 2. Lettre au cardinal de Noailles.

et de *temps*, soit adverbe de *lieu* lorsqu'il suit νῦν et lui est corrélatif? Il en est de même de *hinc* par rapport à *nunc* qui le précède; l'un et l'autre, ἐντεῦθεν et *hinc*, font une obligation de conserver à cette phrase le caractère *temporaire*, ou si l'on veut même *local*, qui répond d'ailleurs si bien à la question : Êtes-vous le *Roi des Juifs?* et qui fait que Pilate conclut ainsi : Vous êtes *donc* Roi ? à quoi Jésus répond encore : Oui, je le suis.

Saint Luc, Saint Marc, Saint Matthieu, sont plus explicites encore; car, à cette question de Pilate : Êtes-vous le roi des Juifs? ils font répondre par Jésus : Vous le dites; — et en effet, le peuple injurie, flagelle et crucifie Jésus de Nazareth, *roi des Juifs*.

Il est surprenant qu'à une époque où nous avons vu, où nous voyons des hommes qui ne sont Rois qu'en souvenir, qui se sentent Rois du passé, nous ne comprenions pas celui qui, sur la croix, se sentait Roi de l'avenir; et pourtant tous les Rois de l'Europe se disent Rois *chrétiens*, et non juifs ou païens.

Quelques mots encore, et j'ai fini. Celui qui répondait aux pharisiens : « *Dès à présent* le *royaume de Dieu* est au dedans de vous; » celui qui disait à ses disciples : « Il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici qui n'éprouveront point la mort qu'ils n'aient vu arriver le *règne de Dieu* dans sa puissance; pour vous, il vous est donné de connaître le mystère du *royaume de Dieu;* » celui qui disait aux princes des prêtres et aux sénateurs du peuple juif : « Je vous déclare que le *royaume de Dieu* vous sera ôté et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits; » celui qui, satisfait de la réponse d'un docteur de la loi, lui disait : « Vous n'êtes pas loin du *royaume* de Dieu; » celui qui comparait les enfants du *royaume* de Dieu au bon grain et le *royaume* de Dieu au levain mêlé dans la farine, *jusqu'à* ce que *toute* la pâte soit levée! qui recommandait de chercher le *royaume de Dieu* premièrement, et qui le promettait à ceux qui feraient la volonté de son père; qui annonçait qu'il enverrait ses anges pour enlever *hors de son royaume* l'ivraie; qui signalait combien il était difficile au riche d'entrer dans le *royaume de Dieu;* qui s'écriait : « Il n'y a point de plus grand prophète que Jean-Baptiste, mais celui qui est le

plus petit dans le *royaume de Dieu* est plus grand que lui ; » qui disait encore : « Laissez aux morts le soin d'enterrer les morts ;— mais pour vous, allez annoncer le *royaume de Dieu ;* — quiconque regarde derrière soi n'est pas propre au *royaume de Dieu ;* — le *royaume de Dieu* s'est approché de vous ; — si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est donc visible que le *royaume de Dieu* est venu jusqu'à vous; — cherchez premièrement le *royaume* et la justice de *Dieu*, et tout le reste vous sera donné par surcroît ; — ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre père de vous donner *son royaume ;* — la loi et les prophètes ont duré jusqu'à Saint Jean; depuis ce temps-là le *royaume de Dieu* est *annoncé* aux hommes et chacun fait effort pour y entrer ; — personne ne quittera *pour le royaume de Dieu*, ou sa maison, ou son père, ou sa mère, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, qui ne reçoive, *dès ce monde,* beaucoup davantage, *et dans le siècle à venir* la vie éternelle ; — lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le *royaume de Dieu* est proche ; — je vous dis en vérité que cette génération ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies ; je ne mangerai plus la pâque, je ne boirai plus du fruit de la vigne, *jusqu'à* ce que le *règne de Dieu soit arrivé ;* — je vous prépare *le royaume* comme mon père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans *mon royaume* ; » — enfin, celui qui a enseigné au monde la prière que le monde répète depuis dix-huit siècles : « *Que votre règne* arrive, que votre volonté soit faite *sur la terre* comme au ciel, » celui-là a dû dire, en marchant vers la croix : « *Mais maintenant* mon royaume n'est pas d'ici ; » car le royaume annoncé avant sa naissance, préparé par toute sa vie, n'a été ouvert que par sa mort même à l'humanité, à qui il a donné espoir, mission et puissance de le *réaliser sur la terre*. Aussi, est-ce dans la mystérieuse apparition au sépulcre qu'il est dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et *sur la terre*. »

Mais, quoi ! me prendra-t-on pour un copiste de Bellarmin et de de Maistre ? Dieu m'en garde ! il ne s'agit plus pour Pilate, aujourd'hui, au dix-neuvième siècle, *maintenant*, de savoir, comme

au temps de Jésus, si Jésus veut détrôner César et s'il se dit le Roi du monde ; il ne faut plus voir, comme au temps de Charlemagne, dans le Pape et l'Empereur, portant l'un et l'autre le glaive, les deux moitiés militantes d'un monde de guerre ; enfin la question n'est plus, comme au temps de Louis XIV et de Bossuet, de savoir si l'Église doit dominer l'État, ou l'État dominer l'Église ; — il s'agit d'avoir enfin conscience que Dieu est incarné en nous, êtres imparfaits, mais progressifs, en NOUS TOUS, et de le sentir, *maintenant*, dans l'État comme dans l'Église, dans les Rois et les peuples comme dans le Pape et les prêtres, sur la terre comme au ciel ; il s'agit de réaliser enfin pacifiquement l'unité de la famille humaine, révélée par Jésus, enseignée par l'Église, préparée par le monde, combattue par tous les priviléges de race, de caste ou de secte. Pour une pareille œuvre, arrière les théologiens qui disent : « Nous sommes seuls les membres du corps du Christ ; vous autres, vous n'en êtes que le vêtement et la chaussure ! » Arrière aussi les politiques qui disent : « Que le Christ reste dans son sanctuaire ; il n'est pas de ce monde ! » car ces théologiens et ces politiques ne sentent pas que l'Homme-Dieu porte encore sa croix, et qu'il souffre, abreuvé de fiel, accablé de misère, dans les entrailles du peuple, dans celles des Rois, et plus encore peut-être dans celles des prêtres.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

Paris, le 14 janvier 1844.

